UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01525957 5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/portraitsdu17esi00gaut

41

PORTRAITS

DU

XVIIE SIÈCLE

153

2773

PORTRAITS

DU

XVIIE SIÈCLE

PAR

DR. LÉON GAUTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1890

Tous droits réservés.

PQ
241
G38

16417
5/10/91

6

A Georges Levesque et a Charles Baussan

Je vous dédie ces humbles pages qui furent écrites il y aura bientôt vingt ans.

Elles n'ont d'autre mérite que leur sincérité absolue, et c'est à ce titre que je les recommande à votre affection filiale comme à la bienveillance de tous mes lecteurs.

L. G.

PASCAL

PASCAL

Dans l'œuvre d'un écrivain, il y a toujours une « dominante », et il n'est pas rare qu'on la puisse exprimer en quelques mots empruntés à l'écrivain lui-même. Tout Pascal semble contenu en ces lignes célèbres : « Rien n'est « plus étrange dans la nature de l'homme que « les contrariétés qu'on y découvre à l'égard « de toutes choses. » Il est encore permis de chercher l'essence de Pascal en ces autres paroles dont a on pu composer aisément le titre de plusieurs de ses chapitres : « Misère de « l'homme, grandeur de l'homme », et c'est enfin la même pensée que le grand philosophe accentue avec sa logique impitoyable, quand il s'écrie : « La foi chrétienne ne va principale-

« ment qu'à établir deux choses : la corruption « de la nature et la rédemption de Jésus-« Christ. » C'est de ce principe que Pascal est parti pour parcourir sa voie, *gigas velox, gigas fortis,* et c'est par là qu'il est arrivé d'une part à ces admirables vigueurs de son raisonnement ultramathématique, et de l'autre, à ce vice radical de tout son système : trop de mépris pour l'homme, trop de dédain pour la raison.

Il est vraiment fort malaisé de ne point ici se laisser choir en quelque exagération. Les partisans de Pascal citent, non sans apparence de vérité, plus d'un texte où il parle de la raison avec un véritable et profond respect. Il était trop mathématicien pour ne pas rendre hommage à ce qu'il y a d'éléments naturels dans la composition intime de notre intelligence ; mais il penche visiblement vers le vice philosophique que nous venons de signaler. Il déprime, il étouffe trop volontiers la Nature sous le Surnaturel, et pèche par un excès contraire à celui de Descartes. « Excès » est le mot juste, et il n'est pas admissible, en effet,

qu'un écrivain catholique se permette de dire : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste « qui ne change de qualité en changeant de « climat. Trois degrés d'élévation du pôle « renversent toute la jurisprudence. Un méri- « dien décide de la vérité. Les lois fondamen- « tales changent. Plaisante justice qu'une ri- « vière ou une montagne borne. Vérité en- « deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Et il n'est pas moins difficile d'expliquer, d'une façon conforme au Vrai, ces paroles où éclate déjà un je ne sais quel désespoir : « L'homme « n'est qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables « sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité ; « tout l'abuse. » Il semble que, dans ces maximes, Pascal arrive, par un chemin détourné, à ces trop célèbres propositions que Rome a si sévèrement condamnées il y a quelques trente années, alors que certains esprits sincères, mais égarés, affirmaient ou laissaient entendre qu'on ne saurait arriver par une voie naturelle à la connaissance de Dieu. Certes, Pascal n'était pas traditionaliste ; mais son

mépris pour la raison a peut-être produit d'aussi mortels effets que ces théories dangereuses. J'ai dit « dangereuses », et ne m'en dédis point. Car, involontairement et peu à peu, on parvient ainsi à nier tout l'ordre naturel. Si Pascal n'a pas été jusque-là, s'il n'est pas vrai qu'il ait été sceptique, il a du moins induit quelques âmes en un demi-scepticisme fort grave. Ce n'est pas en vain que la Providence nous a donné le rempart et le bouclier des vérités naturelles, et il n'est jamais sain de railler ou d'affaiblir le pouvoir légitime de la raison. Dieu a voulu que l'infortuné qui perd la foi pût encore trouver une protection contre lui-même dans les affirmations suprêmes de sa conscience et de sa raison. O sagesse de Rome qui a su si bien garder le juste milieu au milieu de tant d'excès et qui, condamnant également les rationalistes et les traditionalistes, a distingué nettement ces deux mondes de la Nature et du Surnaturel qui se pénètrent sans se mêler et s'unifient sans se confondre!

Si le dédain pour la raison humaine a con-

duit au scepticisme quelques disciples de Pascal, son mépris pour l'homme, loin d'accroître ici-bas la somme de cette joie qui est nécessaire au monde, a épaissi le désespoir dans les âmes. Vous me répondrez que personne n'a mieux parlé de la grandeur de l'homme, et rien ne semble plus certain ; mais comment nier que l'auteur des *Pensées* n'ait été principalement frappé de notre misère ? Deux pages sont consacrées à notre grandeur, trente à notre néant, et je n'exagère pas ces proportions qui sont exactes. Pascal se complaît dans la constatation de nos impuissances et de nos vices. Il enfonce le fer glacé dans notre chair vivante, avec l'implacabilité presque joyeuse du chirurgien qui, d'ailleurs, pense guérir son malade. Il nous jette un regard qui nous pénètre et nous enveloppe ; il nous perce à jour; il dévoile la perversité ou le néant de la plus insaisissable de nos pensées, de celle-là même que nous avions cru le mieux cacher dans le plus secret repli de notre cœur. Il nous démontre cent fois notre incomparable misère et, bien que nous sentions sur

notre poitrine le poids de son genou vainqueur, lorsqu'il nous voit abattus et demi-morts, il recommence à triompher de nous et à nous démontrer de nouveau notre faiblesse, dont nous sommes trop convaincus. Il est loin de ressembler à ces philosophes aimables qui savent trouver du minerai d'or au fond de toute âme humaine, et il ne nous attribue guère de grandeur que dans nos facultés involontaires. On aurait tort néanmoins de le comparer à cet autre contempteur de l'homme qui s'appelle La Rochefoucauld et qui est un petit entendement. Pascal est d'une autre envergure : c'est un géant. Il écrase l'homme, mais en l'aimant et en respectant chez lui l'empreinte auguste du Créateur ; La Rochefoucauld, lui, méprise l'homme, mais ne l'a jamais aimé. Pascal, devant la bassesse de l'homme, entre en une sorte d'extase ; La Rochefoucauld n'est qu'un railleur froid et méchant. Pascal est un chrétien, La Rochefoucauld un païen. Pascal s'attaque à la misère de l'homme, et La Rochefoucauld à notre égoïsme. Je me défie d'un homme qui aime La

Rochefoucauld, et ne puis me défendre d'estimer soudain un homme qui estime Pascal. Toutefois, ces deux mépriseurs nous ont fait du mal. Il n'est pas bon de donner à l'homme une idée trop basse de lui-même, et les Saints ne l'ont jamais fait. Ils mêlent toujours un sourire à leurs reproches et nous montrent plus vivement les traces de notre grandeur originelle. Bref, ils ne nous désespèrent point, et nous répètent sous toutes les formes le *Gaudete in Domino* qu'on n'entend guère dans Pascal. L'auteur des *Provinciales* a connu la gaieté, la finesse et un certain rire : l'auteur des *Provinciales* et des *Pensèes* n'a jamais connu la joie. Oh ! qu'il est doux, après avoir lu les *Pensées*, de relire deux pages de l'*Introduction à la vie dévote !*

Que Pascal ait eu au dernier point l'intelligence de la Bible, c'est ce que démontre aisément la lecture de son livre immortel. Je soupçonne qu'il avait, sans le vouloir, plus d'attachement pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau, et son esprit un peu rude se plaisait volontiers à la salutaire rudesse de la loi de

Moïse. Une chose cependant m'étonne : c'est que ce théologien de génie ait laissé si peu de place dans son système à ce dogme véritablement capital de la Résurrection de notre chair. Il ne parle presque partout que de l'immortalité de l'âme, laquelle sera, pendant une courte durée, un état anormal de notre être. Car nous ne reconquerrons véritablement notre plénitude qu'au jour du Jugement suprême, alors que nos âmes seront normalement réunies à nos corps; alors que l'homme représentera sans fin, aux pieds du Dieu vivant, cette création matérielle qui est devenue intelligente en lui et a été divinisée en Jésus-Christ. C'est depuis le XVIIe siècle qu'on voit ainsi nos philosophes et nos apologistes parler sans cesse de l'immortalité du Principe pensant, et non pas de l'immortalité réservée à l'homme tout entier, âme et corps. Or, ce dogme de la Résurrection est, à nos yeux, le *criterium* auquel on reconnaît l'avancement d'une âme dans l'idée catholique. Il a une connexion nécessaire avec le dogme de l'Incarnation comme avec toute l'économie

du Sacrement eucharistique. Les anciens théologiens et tous les Pères ont tenu en grande estime le corps de l'homme. C'est grâce à lui, en effet, que nous sommes le trait d'union entre les deux mondes matériel et spirituel ; c'est grâce à lui que les martyrs et Jésus-Christ, leur type, ont pu offrir leur admirable sacrifice qui a tout rétabli dans la paix et dans l'ordre ; c'est ce corps enfin que le Sauveur a emporté au ciel, transfiguré et glorieux. Descartes et Pascal ont connu ces vérités, mais ne les ont peut-être pas suffisamment aimées.

L'amour n'est pas, d'ailleurs, ce qui domine dans l'âme mathématique de Pascal. Il frappe, il abat, il vainc le monde à coups de dilemmes, et fait bien ; mais il ne faudrait pas lui demander de la tendresse. Je comprends qu'il ne se soit pas toujours élevé à la notion de la Poésie, et qu'il ait accepté, pour les railler, les étroites définitions que ses contemporains en ont données. Mais il rachète ces défauts par des qualités véritablement extraordinaires et qu'aucun autre homme n'a jamais possédées à un tel

degré. Nul écrivain n'a donné à la métaphysique une allure et une vigueur aussi mathématiques ; nul théologien n'a fait preuve d'un raisonnement plus serré et, pour ainsi dire, plus implacable. Ses pensées sont autant de théorèmes éblouissants, et il marche, vainqueur, de théorème en théorème. Insoucieux de la forme qu'il dédaigne, il n'exprime pas en onze mots son idée, s'il la peut traduire en dix. Sur les armes terribles dont il pourfend les adversaires de la foi, il ne tolère aucun ornement et ne veut que la nudité du fer tranchant. Il est entraînant à force d'être mathématicien, ou, si vous l'aimez mieux, à force de ne point être rhéteur; et je ne pense pas en effet qu'aucun génie ait jamais enlevé à ce point son lecteur haletant, éperdu, et qui demande grâce. Tout devient mathématique aux mains de ce terrible homme, et voici que la Prophétie et le Miracle ont enfin la place qu'ils méritent. Louis Veuillot a parlé quelque part des « pinces » redoutables avec lesquelles le P. Faber saisit le pécheur : il serait aussi vrai de parler de ces pinces vic-

torieuses avec lesquelles Pascal saisit l'athée qui s'avoue vaincu, palpite et crie. Pascal est « l'homme qui met ses ennemis au pied du mur », et cette définition grossière n'est pas pour me déplaire. On ne lui résiste pas et, quand Voltaire s'attaque à cet homme immense pour lui piquer les jambes, je crois voir une fourmi sur les serres d'un aigle.

Le style de Pascal est le reflet précis de sa pensée. Vif, clair, léger, charmant, et au besoin chaud et coloré dans ces *Provinciales* dont nous aurons lieu de parler ailleurs, il est principalement solide et mathématique dans les *Pensées*. Or ce dernier livre est, quoi qu'on en ait dit, celui qui donne l'idée la plus exacte de son auteur. C'est là qu'il est le plus géomètre de tous les Français et le plus Français de tous les géomètres. C'est là qu'il méprise la forme avec un si parfait mépris. C'est là qu'il s'attache à exagérer la concision et qu'il se défie de la poésie, de l'image, de la couleur. Notons bien surtout, et n'oublions jamais que ce livre unique nous est seulement parvenu à

l'état d'ébauche et que, si Pascal l'avait revu, il l'aurait longuement parfait et minutieusement corrigé. Dans les sublimes brouillons qui nous en sont restés et que les derniers éditeurs ont si ingénieusement ramenés à leur forme première, il y a certes des obscurités et des lourdeurs. La phrase est parfois enchevêtrée et se débat douloureusement dans les liens gênants de ces *qui* et de ces *que*, que l'on y voit si étrangement multipliés. Mais, tout à coup, voilà que ce mathématicien s'échauffe superbement, voilà que ce géomètre se passionne et fait tomber avec rapidité les mots puissants de sa plume domptée. Alors (et c'est souvent), ce créateur auguste de notre prose nationale arrive à une incomparable éloquence, et nous nous écrions malgré nous : « Que c'est beau ! » Ce contempteur de l'image est vaincu par l'image, et il écrit, par exemple, cette incomparable description de l'univers créé : « Que l'homme considère cette « éclatante lumière mise comme une lampe « éternelle pour éclairer l'univers, etc. » Voilà le grand philosophe qui devient grand

poète sans le savoir, et le Psalmiste lui-même n'a peut-être rien improvisé de plus lumineux, de plus imagé, de plus magnifique...

Un excellent critique de nos jours a dit quelque part que « Pascal fut le précurseur de Boileau. » Je regrette ce jugement. La vérité est que Pascal vit isolé dans la noble sphère de son génie. Je ne lui connais pas de précurseur direct, et il n'a été, suivant moi, le précurseur d'aucun autre génie.

Cette sorte de solitude, qui est à son honneur, n'a pas lieu de nous surprendre. Les plus grands génies ne sont pas les plus influents.

DESCARTES

DESCARTES

L'ancienne critique littéraire, qui pesait des mots, n'eût pas connu l'angoisse que je ressens en commençant ce portrait. Toute la question philosophique est soulevée par ce seul nom. Deux Écoles sont là, au guet, qui épient le critique et sont prêtes à le classer, au moindre mot, parmi les adversaires résolus ou les apologistes passionnés de la Raison. Il n'est guère de cas plus épineux.

Quelle que doive être la sévérité de notre jugement sur le génie et l'influence d'un homme aussi considérable, il est tout d'abord hors de doute, à nos yeux, que ses intentions n'ont jamais cessé d'être très pures; voire, très chrétiennes. S'il a fait du mal, il n'a pas voulu le

faire. Il a péché par présomption, mais sa sincérité ne nous a jamais paru contestable. Il croyait fort candidement être le libérateur de l'esprit humain, opprimé suivant lui par cinq ou six cents ans de scolastique. Il vit, un jour, l'Athéisme lever la tête comme une hydre, et crut qu'il était seul de taille à être le saint Georges de ce monstre. Mais, encore un coup, sa loyauté est de cristal et doit, comme son talent, être mise au-dessus de la discussion.

La doctrine de Descartes peut se résumer en trois données qui sont fort nettes et que nous allons successivement étudier : « Le doute méthodique ; la séparation entre le domaine de la raison et celui de la foi ; la démonstration de l'existence de Dieu tirée de l'idée de Dieu qui est en nous. » Certes, Descartes a touché à bien d'autres questions ; mais telle est l'essence de toute son œuvre, et c'est d'après ces essences de doctrines qu'il faut principalement juger les grands esprits, les esprits vraiment influents.

Il semble qu'on ait trop parlé de ce Doute

méthodique qui ne méritait, en vérité, ni tant d'enthousiasmes ardents, ni tant de réfutations emportées. La méthode est dangereuse, je le veux bien ; mais elle me semble encore plus naïve qu'elle n'est fausse.

Je dis en effet qu'il nous est, non pas seulement malaisé, mais ABSOLUMENT IMPOSSIBLE de faire table rase de tout ce que nous avons acquis depuis notre enfance ; de tout ce que la tradition nous a appris ; de toutes les dictées de notre éducation religieuse et morale. Cela nous est aussi impossible que de nous soustraire à l'oxygène qui fait vivre nos corps. Nous respirons involontairement le christianisme par notre âme, comme nous respirons l'oxygène par nos poumons. S'abstraire de l'oxygène, quelle illusion ! S'abstraire de la tradition, quelle folie !

On voit bien ce que Descartes a fait, ou tout au moins ce qu'il a dû faire. Il s'est retiré loin, bien loin du monde ; il s'est enfermé méthodiquement dans l'ombre inspiratrice et silencieuse de son cabinet ; il a écarté de ce sanc-

tuaire tout livre, toute écriture proclamés dangereux ; puis, il s'est mis fort sincèrement à réfléchir sur lui-même ; il a fermé les yeux, il a baissé la tête, il s'est senti entouré de silence... et, alors, il a cru, avec une certaine candeur, qu'il s'était complètement soustrait à toute idée traditionnelle : « Là, s'est-il dit. Je suis seul, je suis bien seul, et le monde n'existe plus. Commençons la philosophie. » En vérité, c'est de la naïveté, et le mot n'est pas trop fort. On eût bien étonné Descartes si on lui avait dit : « Votre table rase, où vous voyez le chef-d'œuvre de la raison, fait uniquement honneur à votre imagination. » En réalité Descartes n'est ici qu'un homme d'imagination, et son fameux doute méthodique n'est qu'un mirage. Qui de nous ne connaît ce phénomène, et qui de nous ne sait aussi jusqu'à quel point il s'en faut défier ?

Vous savez ce que font ces chimistes de notre temps qui croient à la génération spontanée. Loin de l'air respirable, ils isolent savamment leurs bocaux et leurs alambics ; puis,

ils s'ingénient à trouver cent procédés nouveaux qui rendent cet isolement mathématiquement certain ; ils ferment, ils bouchent, ils calfeutrent : ils referment, ils rebouchent, ils recalfeutrent. Efforts inutiles, la poussière animale, impalpable, invisible, victorieuse, pénètre dans leurs réduits les mieux cachés, et des êtres vivants naissent dans ces réceptacles vainement réservés à la mort. Ainsi en est-il de la tradition, mais à un degré absolu. Descartes , lui aussi, fermait, bouchait et calfeutrait toutes les issues, toutes les fentes de son sanctuaire philosophique. Efforts inutiles. La tradition victorieuse pénétrait dans ce réduit du doute méthodique. Que dis-je? elle y était entrée en même temps que Descartes lui-même: car elle était dans sa mémoire, dans son intelligence, dans son cerveau, dans tout son être. Il l'emportait partout avec lui, et elle était enfin plus adhérente à son entendement que ses ongles à sa chair.

Un grand poète de ce siècle, Lamartine, a tenté, lui aussi, dans son *Tailleur de pierres*

de Saint-Point, d'écrire un petit traité de philosophie « séparée » et fondée sur une sorte de doute méthodique. Mais combien il a été plus franc ! Lorsque le tailleur de pierres expose en traits magnifiques le dogme de l'existence de Dieu, et que son interlocuteur, effaré de ces magnificences, lui demande où il a appris toutes ces belles choses : « MA MÈRE ME L'A « BIEN DIT, » répond le philosophe populaire. Et non seulement sa mère, ajoute-t-il, mais aussi « les âmes saintes » qui ont travaillé dans les églises à l'éducation de son esprit et de son cœur. Ah ! voilà la vérité, et ce que Descartes aurait dû dire. Il est vraiment étrange de croire que l'on peut un beau matin, entre quatre ou cinq heures, se frapper le front et trouver soudain, A SOI TOUT SEUL, la preuve de l'existence de Dieu. « Sa mère le lui avait bien dit, » et Descartes n'a pu se soustraire aux souvenirs de son éducation. C'est en vain qu'il les chassait comme une importune lumière : ils l'illuminaient malgré lui, et les lumières qu'il a cru

trouver ont été allumées à ce flambeau sacré.

Ce qui me choque dans le système cartésien, dois-je le dire? c'est qu'il est effroyablement aristocratique, dans le sens le moins légitime de ce mot. Descartes ne propose sa méthode qu'à peu de personnes, et montre par là combien, au fond de son âme, il la trouve périlleuse. « La seule résolution de se défaire de « toutes les opinions qu'on a reçues auparavant « en sa créance N'EST PAS UN EXEMPLE QUE « CHACUN DOIVE SUIVRE : » sur ces seuls mots, je juge tout le système, et il n'est pas possible qu'une philosophie soit vraie, quand elle est seulement le fait de quelques esprits d'élite. La vérité naturelle, comme la vérité traditionnelle, est simple, élémentaire, facilement saisissable à toutes les intelligences, même aux plus ignorants et aux derniers des hommes. Ce n'est pas une lampe délicate réservée à quelques yeux choisis : c'est un soleil qui luit sur le monde entier et qui l'inonde d'une lumière à laquelle rien ne saurait se soustraire. « Le prin- « cipe de ma philosophie n'est pas un exemple

que chacun doive suivre: » encore un coup, ces paroles m'épouvantent, et me dévoilent dans l'intelligence de Descartes un côté que je n'aurais pas voulu y voir. Ce n'est, à coup sûr, ni de la grandeur ni de l'élévation. Je n'ignore pas que Descartes a été catholique; mais, en vérité, ce n'est point là parler en catholique.

Puis, quel danger ! Tout le monde peut, à un jour donné, s'enfermer dans une retraite plus ou moins absolue, frapper son imagination, se croire vraiment isolé et trouver dans son entendement... des conceptions tout autres que celles de Descartes. C'est ce qu'on a constaté plus de cent fois. J'irai plus loin et, bien qu'il m'en coûte, dirai toute la vérité. « Faire table rase, » c'est le procédé révolutionnaire par excellence; c'est la devise et l'essence de la Révolution. Nous avons eu, hélas ! de curieuses et formidables applications de ce principe. En politique, on a voulu faire table rase de dix-sept siècles de civilisation chrétienne: on a eu 89, qui a été suivi de 93. En littérature on a voulu faire table rase de

quinze cents ans d'art chrétien : on a eu la Renaissance. En philosophie, on a voulu faire table rase de toute la philosophie chrétienne : on a eu le cartésianisme, lequel nous a conduits au rationalisme, qui nous a conduits au scepticisme... et nous conduira encore plus loin.

Rien donc, rien ne saurait être plus fatal que l'emploi du doute méthodique. C'est la ressource commode de tous ceux qui dédaignent le passé et prétendent, en quelques minutes, construire l'avenir. En définitive, c'est l'orgueil qui s'écrie : « Je m'abstrais ; » et c'est ce même orgueil qui ajoute : « Je crée. » Nous les connaissons, ces créateurs : ils ont tout détruit.

J'ajouterai que le système du doute méthodique est essentiellement douloureux. Il n'est pas possible que Dieu, l'éternelle Bonté, nous impose immortellement ce rocher de Sisyphe ; il n'est pas possible que cette Miséricorde infinie nous condamne à nous priver, même pour la vérité naturelle, de ces excellentes lumières que les grands philosophes ont découvertes avant

nous : « Non, non, répond implacablement Descartes, tu t'abstrairas, tu t'isoleras, tu chercheras la vérité par toi-même et la trouveras sans aucun secours. » J'aime mieux, ô mon Dieu, j'aime mieux creuser la terre à la sueur de mon front. Eh quoi ! me faudra-t-il toujours recommencer la même besogne et douter méthodiquement de tout, même du doute méthodique ! En vérité, Dieu aime trop l'humanité pour l'avoir soumise à une telle épreuve, et l'Église nous dit avec une simplicité bien autrement consolante : « Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, le libre arbitre de l'homme. » Voilà qui se comprend ; voilà qui honore l'homme et ses facultés naturelles, sans porter atteinte à la tradition ; voilà enfin que, pour prouver les vérités essentielles, nous sommes en possession de deux ordres de preuves, les unes naturelles, les autres surnaturelles, qui se complètent et s'enchaînent, qui se corroborent et s'unifient. Je comprends, je sais, je vois. Et je bénis Dieu d'avoir rendu si lumineuse

une question que certains philosophes sont parvenus à rendre si obscure.

On a souvent comparé Descartes à saint Anselme et, après un examen superficiel, on a cru pouvoir conclure que l'archevêque de Cantorbéry avait aussi procédé d'après le doute méthodique. Rien n'est plus contraire à la vérité. Dans son magnifique *Proslogium*, saint Anselme nous fait seulement comprendre que, pour chercher l'intelligence de la foi, il s'est caché dans la retraite « loin des pensées tumultueuses et des soucis pesants. » Il nous conseille de l'imiter : *Vaca Deo et requiesce aliquantulum in eo*. Puis, il ajoute délicieusement : *Intra in cubiculum mentis tuæ ; exclude omnia* PRÆTER DEUM *et quæ te juvant ad quærendum eum*. Notez ces derniers mots, qui ont une importance capitale. Anselme se cache : il ne s'abstrait point; il ne fait pas table rase, il n'exclut pas Dieu, et même il n'exclut pas « tout ce qui peut l'aider à chercher Dieu. » Dans cet admirable premier chapitre, il n'a à la bouche que ce mot : « Dieu. » Il se tourne sans cesse vers

cette unique lumière, vers cet amour éternel, et il a avec lui des entretiens qui sont charmants. La foi lui sert de base ou, si vous l'aimez mieux, de point de départ, et il proclame avant tout ce principe : « Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. » Oh ! que voilà un procédé différent de celui de Descartes! Anselme, dans la philosophie, ne substitue pas l'homme à Dieu. Il ne part pas de l'homme, comme l'auteur des *Méditations*, mais de Dieu; il est objectiviste (passez-moi ces mots un peu rudes) et non pas subjectiviste. Il est dans l'ordre, dans l'harmonie, dans la lumière. On peut proposer son exemple à tous les chrétiens, et même à tous les hommes : car cet exemple n'a rien de périlleux. A vrai dire, ce n'est là qu'une retraite spirituelle. Descartes voulait l'isolement; Anselme cherchait la solitude. L'un débutait froidement par l'athéisme méthodique dont ses élèves ne surent pas toujours se défaire, et l'autre par des cris d'amour vers ce Dieu qu'il ne supposa pas un seul moment absent de sa

cellule. Entre ces deux esprits, la ressemblance n'est qu'apparente : ils ne sont pas de la même famille.

Il faut en venir au « séparatisme » de Descartes, à cette seconde erreur qui n'a pas été, selon nous, moins funeste à la vraie philosophie. Que Descartes ait été profondément séparatiste, le fait n'est pas douteux. Animé du plus sincère et du plus profond respect pour la théologie, Descartes pousse ce respect jusqu'à l'enfermer pour toujours dans un sanctuaire absolument distinct et séparé de celui de la philosophie. Comme l'a si bien dit le P. Gratry, « il distingue les deux ordres de l'intelligible divin JUSQU'A LES ISOLER. » Une démarcation infranchissable est solennellement assignée à la Philosophie et à la Raison d'une part, à la Théologie et à la Foi de l'autre. Entre ces deux domaines, un grand mur s'élève, un mur dont les élèves de Descartes feront bientôt une montagne aussi haute que le ciel. Descartes, il est vrai, ne manque pas à aller de temps en temps présenter ses hommages à la

Théologie, et c'est avec une politesse exquise et presque attendrie qu'il lui dit : « Vous n'irez que jusque-là ; » mais il ne tarde pas à rentrer dans le domaine de la philosophie, qui est le sien et qu'il chérit d'un amour de prédilection. C'est là, c'est bien là le séparatisme, et Descartes a singulièrement contribué à propager cette monstrueuse et mortelle doctrine.

Il faut avouer qu'il ne fut pas le premier à entrer dans cette voie : la Renaissance lui avait donné ce triste exemple d'isoler l'un de l'autre les différents ordres de nos connaissances et de nos lumières. Les Renaissants, en effet, n'avaient-ils pas tenu cet étrange langage : « La religion est une chose ; la littérature et l'art en sont une autre ? » N'avait-on pas vu des prêtres, des évêques, des cardinaux, se précipiter dans le délire du paganisme ? N'en était-on pas venu, dès lors, à adorer Platon et Cicéron, à leur rendre un culte de « latrie » et à brûler de l'encens devant ces singuliers autels trop solennellement relevés ? Encore si l'on s'était contenté de les remettre en honneur et de

saluer en eux, — avec l'incontestable perfection de la forme, — le légitime usage d'une raison sagement dirigée, les vestiges de la révélation primitive et l'aurore de la révélation chrétienne ! Mais non, on les divinisa, et Descartes trouva les chemins préparés. Tout son siècle, d'ailleurs, le suivit dans une voie où il avait trop volontiers suivi les Renaissants. Boileau s'écria : « Entre la Théologie et l'Art, entre la Foi et la Poésie, il ne saurait y avoir rien de commun. Est-ce que Dieu peut être poétique ? » Les peintres et les sculpteurs s'écrièrent : « En dehors du temple, la foi n'a rien de commun avec l'art, » et ils peuplèrent Versailles de leurs mythologies. Cependant Louis XIV et ses ministres faisaient aussi du séparatisme en politique, et enfermaient la Papauté dans un sanctuaire « vénéré », d'où ils lui défendaient de sortir pour être, comme autrefois, le Juge en dernier ressort des différends entre les peuples et les rois. Partout c'était la même marche de l'esprit humain. On s'agenouillait devant l'Église, et on la mettait res-

pectueusement sous clefs dans un domaine qui ressemblait en effet à une prison et dont tous les autres domaines se proclamaient indépendants. Les conséquences d'un tel fait n'étaient pas difficiles à prévoir, et Bossuet eut l'œil assez perçant pour en découvrir tout le péril. A force d'isoler la foi de la raison, on arriva à délaisser l'une des deux, ou à croire que les deux termes étaient en contradiction. Le XVIIIe siècle est logiquement sorti du siècle de Descartes.

Je sais bien ce que les amis de Descartes vont me répondre : ils me diront qu'en réalité la Nature et le Surnaturel sont distincts. Oui, DISTINCTS, MAIS NON PAS ISOLÉS. Avant Descartes, il y a eu une magnifique lignée de philosophes et de théologiens ; il y a eu les Pères et les Docteurs de l'Église ; il y a eu un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Thomas. Tous ont parfaitement distingué les deux ordres, et nous ne comprenons pas fort bien le brevet d'invention que, là-dessus, on décerne à Descartes. Voici saint Anselme, par exemple,

et nous aimons à le citer. Est-ce qu'il a été séparatiste, lui, qui, pourtant, s'est élevé longtemps avant Descartes jusqu'à la beauté de la preuve de l'existence de Dieu par l'idée que nous en avons? Est-ce que, dans le *Monologium*, où il s'interdit de recourir à la sainte Écriture, il n'admet pas, comme des preuves incontestables, les vérités de la foi, et en particulier la Trinité? Est-ce que, dans la préface de son *Proslogium*, il ne parle pas longuement du péché originel, qui est un dogme révélé et non pas naturel? Est-ce qu'il ne part pas de la corruption de notre nature pour en arriver à chercher en nous mêmes une nouvelle preuve de l'existence de Dieu? Est-ce qu'en définitive il ne met pas en œuvre tous les éléments philosophiques et théologiques, qu'il distingue sans les opposer et harmonise sans les confondre?

Le spiritualisme à outrance de l'école cartésienne ne nous a guère été moins fatal que les excès de son séparatisme. J'ai subi cet enseignement, et il me sera peut-être per-

mis de dire ici tout le mal qu'il peut faire. Donc, on m'avait enseigné tout au long le Traité de l'immatérialité de l'âme et de son immortalité, démontrées l'une et l'autre par la méthode cartésienne. C'était fort bien, et ce sont là en effet des dogmes radieux. Mais, dans ce système qui ne veut rien emprunter aux données de la foi, il n'est pas un seul instant question des destinées immortelles du corps. L'âme y est tellement préférée à ce pauvre et méprisable corps, qu'on est unanime à nous enseigner « que l'âme est tout l'homme. » On ne nous dit pas, avec ces scolastiques si dédaignés, que ce qui distingue l'homme, c'est cette unité profonde de son corps et de son âme ; on ne nous ajoute point qu'il est par là, devant Dieu, le représentant intelligent, le pontife, la voix et le cantique vivant de toute la création matérielle. Non, et l'on nous parle de l'immortalité de l'âme comme d'un fait définitif, sans nous dire un seul mot de sa réunion avec le corps qui sera immortellement notre état normal. Je me souviens encore des angoisses qui me bouleversèrent lorsque, tout

imbu d'idées cartésiennes, je fus amené à réfléchir sur ces mots du *Credo :* « La résurrection de la chair. » Mais, me disais-je, « ce dogme est moins élevé, il est moins céleste que celui de la pure immortalité de mon âme, puisque mes maîtres m'ont appris à tenir le corps en si petite estime. » Et je fus agité par le doute, jusqu'au jour où je connus, pour la première fois, la beauté des doctrines thomistes. Alors les scolastiques m'apprirent l'harmonie de toutes choses, et je vis clair. Mais combien d'autres ont succombé, et que de tristes histoires j'aurais à raconter! Que de scepticismes sont dûs à cette philosophie de nos collèges ! Que de victimes a faites le séparatisme cartésien !

La grandeur de Descartes, sa vraie grandeur, est dans ces pages immortelles où il met en lumière la preuve de l'existence de Dieu « tirée de l'idée que nous avons. » Je ne veux pas disserter ici sur l'originalité de cette argumentation. Il est certain que Descartes a été précédé par saint Anselme; mais il est également certain qu'il a donné à cette preuve une

clarté et une popularité nouvelles. J'observerai seulement que saint Anselme présente cette preuve d'une façon beaucoup plus objective, tandis que Descartes lui donne une tournure plus subjective. Saint Anselme, dans son *Proslogium*, pose un axiome : *Est aliquid vel in intellectu quo nihil majus cogitari potest*. Descartes dit : « Nous trouvons en nous l'idée d'un Dieu « ou d'un être tout parfait ; » mais il ajoute : « Entre toutes les idées qui sont en moi, il en « est une qui me représente Dieu. » Je préfère la forme du raisonnement de saint Anselme ; mais je pense que les deux méthodes conduisent au même but, si elles sont pratiquées par un esprit droit... et chrétien.

Je n'ai rien dit encore du style de Descartes. Il est le reflet exact de sa pensée : froid, sévère, généralement clair et toujours élevé. Je préfère celui de Pascal, qui est infiniment plus concis, plus mâle et traversé de plus vives lueurs. Il y a souvent du trait dans Pascal, et ce grand esprit ne le cherche pas. Dans Descartes, le trait est absent. L'argumentation se

déroule avec une clarté majestueuse; mais on sent toujours que c'est de l'argumentation. Bien plus que Pascal, Descartes a le style des physiciens et des chimistes: « Je reconnais d'a-
« bord que... Et ainsi j'arrive à trouver que...
« Cependant cela ne me satisfait pas... Or, en
« considérant ceci, je juge que... Et, en vous
« disant cela, je conclus que... » Tout cela est textuel. Bref, on voit trop la charpente. Mais c'est une belle charpente, et le plus souvent solide. Quelquefois cependant, ce mathématicien veut bien s'échauffer et jette des cris vers ce Dieu dont il approfondit l'essence. Mais combien Fénelon lui est ici supérieur, Fénelon qui est cartésien par plus d'un côté, et qui s'écrie si magnifiquement: « Votre Infini
« m'étonne et m'accable: c'est ma consolation,
« ô mon Dieu. Je suis ravi que vous soyez si
« grand que je ne puisse vous voir tout entier.
« Mon esprit succombe sous tant de majesté,
« heureux de baisser les yeux, ne pouvant
« soutenir par mes regards l'éclat de votre
« gloire. » Voilà le grand style, et l'on ne

trouve le plus souvent chez Descartes que le style exact et lucide. Je ne saurais admettre, avec un critique contemporain, que l'auteur des *Méditations* « n'ait pas été dénué des grâces de l'imagination », et je ne puis songer, sans quelque effroi, à la comédie dont il fut l'auteur. Qu'il ait été vraiment poète, je le nie absolument. Cette splendeur de la pensée lui a été refusée : les vrais poètes ne sont pas, ne peuvent pas être séparatistes. Voulez-vous connaître l'antithèse de Descartes? Lisez le P. Faber, lisez ce grand mystique anglais qui est à la fois un théologien si profond et un poète si puissant. Et ne me demandez pas de quel côté vont involontairement mes préférences et mon amour...

BOSSUET

BOSSUET

Nous entreprenons aujourd'hui un portrait difficile, et c'est ici que le peintre a besoin de son indépendance. Il est malaisé de parler de Bossuet sans blesser quelques entendements, sans rallumer quelque haine mal éteinte, sans passionner le débat et le changer en duel. Ce grand nom est un drapeau autour duquel se livre une ardente bataille. Ose-t-on faire de Bossuet le plus timide éloge? on est dénoncé comme un suppôt du gallicanisme, et l'on doit encore s'estimer trop heureux si l'on n'est pas sur l'heure traité de janséniste. Hasarde-t-on quelque critique? d'autres voix s'élèvent, qui prétendent que vous insultez à l'Eglise « de France ». Veut-on prendre place en un juste milieu : « Vous n'avez pas de

doctrine et flottez à tous les vents. » Il n'est guère possible d'éviter tant de contradictions, et le mieux encore, à notre sens, serait de les braver sans forfanterie comme aussi de les affronter sans peur.

Assurément, nous ne sommes pas de ceux qui admirent Bossuet sans réserve ; mais nous sommes, encore bien moins, de ceux qui l'attaquent sans retenue. Nous allons, en toute simplicité, exposer notre sentiment à nos lecteurs ; mais nous n'espérons, à vrai dire, satisfaire aucun d'eux, et aspirons seulement au rare honneur d'être impartial. Il est à peine utile d'ajouter que nous éviterons avec un soin constant de scruter, comme tant d'historiens psychologues, les intentions et les mobiles de celui dont nous voulons uniquement juger la vie intellectuelle, littéraire, publique. Nous déclinons toute autre compétence, et n'avons ici d'autre dessein que d'étudier tour à tour, chez cet étonnant génie, le théologien, le philosophe, l'orateur, l'historien. La tâche n'est déjà que trop vaste.

I

Les adversaires les plus violents de Bossuet n'ont pu lui refuser cette admirable connaissance des saintes Lettres qui est le premier caractère de tous ses écrits. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'il savait par cœur toute la Bible. Il avait au service de son génie cette faculté de second ordre, mais de première nécessité : une prodigieuse mémoire. Il appartenait d'ailleurs à une époque profondément théologique et scripturale, et l'Écriture était alors le fonds commun de toutes les œuvres intellectuelles. Bossuet ne se contente pas de la citer avec une facilité et une abondance qui tiennent du miracle : il la fond dans son commentaire, et il est parfois difficile de démêler exactement le commencement et la fin de ses citations bibliques. Un érudit de notre temps n'a pas eu de peine à tirer des œuvres de Bossuet une traduction complète des saints Évan-

giles. On pourrait parfaire cet excellent travail, et emprunter à l'auteur des *Élévations* la traduction d'une partie notable de l'Ancien Testament et des Épîtres. Quel traducteur ! Il n'a pas les mièvreries, les adoucissements, les bégueuleries de tant d'autres translateurs, et surtout des modernes. Il a la périphrase en horreur, et estime trop le texte original pour lui ajouter aucun ornement. Il est rude, parfois brutal, toujours exact. Sa brièveté est la preuve de son respect. L'Ancien Testament, disons-nous, ne lui est pas moins familier que le Nouveau, et nous ajouterions volontiers que les vigueurs des Prophètes sont peut-être ce qui convient mieux à l'âpreté de son génie. La conclusion et le résumé de toutes les œuvres de Bossuet, c'est en effet cette constatation du néant de l'homme qui éclate surtout dans l'Ancien Testament. Néanmoins, l'écrivain sacré dont Bossuet s'est le plus profondément assimilé la doctrine, c'est saint Paul. Il se joue familièrement au milieu des splendides obscurités de l'Apôtre. Il a saisi puissamment l'essence de

sa doctrine. Ne s'occupant pas des détails, il nous en offre, comme une gerbe de feu, le lumineux ensemble. Saint Paul n'a pas eu, si l'on en excepte saint Augustin, de commentateur plus intelligent, plus profond, plus vrai. Il pourra paraître étrange à quelques-uns que, dans une étude sur Bossuet, nous commencions par louer sa mémoire, sa science scripturale, son talent de commentateur. Cet ordre est, en réalité, très logique : car c'est le point de départ de cette intelligence qui a parcouru une si belle route ; c'est la « charpente osseuse » de ce génie. Le reste lui a été donné par surcroît.

Une chose encore frappe l'observateur à la lecture de ces œuvres théologiques : les Pères et les Docteurs des premiers siècles sont mieux connus et plus aimés de Bossuet que les Pères et les Docteurs du moyen âge. Bossuet ne nous semble pas avoir eu pour la scolastique toute l'estime, toute l'admiration dont elle est digne. Sans doute il était fait pour comprendre le moyen-âge et était bien loin d'avoir pour l'antiquité littéraire l'enthousiasme exclusif de Fénelon. Mais,

enfin, il est plus « en pente » vers saint Augustin que vers saint Thomas. Il faut encore observer que ses luttes incessantes avec les Protestants lui avaient imposé l'habitude de citer de préférence les textes des premiers temps de l'Église ; mais il convient, malgré tout, d'avouer que c'était un génie d'une autre complexion que l'auteur de la *Somme*. Sa méthode, en particulier, n'est pas la même, et il diffère encore sur plusieurs thèses controversées. Sa nature d'orateur se révèle partout, et saint Thomas n'eut rien de pareil. Quelles que soient les beautés profondes et voilées de l'Ange de l'École, on peut tomber d'accord sur ce point qu'il n'a pas donné à son œuvre immense une forme véritablement artistique. Bossuet, lui, est toujours artiste, et il l'est dans la meilleure acception de ce mot. Qu'il écrive son Histoire universelle ou des Sujets de méditations pour d'humbles religieuses de son diocèse ; qu'il soit le correspondant de la sœur Cornuau ou qu'il fasse du haut de la chaire tomber les tonnerres de ses Oraisons, il a toujours une forme merveilleuse. Il

ne se peut dépouiller de cette beauté, et c'est peut-être le théologien le plus littéraire que l'on puisse citer dans toute l'histoire des lettres sacrées.

Il semble toujours puéril de chercher, dans l'œuvre d'un écrivain, quel est son livre le plus achevé. N'était cette puérilité, nous dirions volontiers que les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile* sont, à nos yeux, le chef-d'œuvre de Bossuet. C'est là qu'il est le plus grand, parce que c'est là qu'il est le plus simple. Ce n'est plus cet orateur solennel, à la voix large, aux cris éclatants, aux gestes superbes ; ce n'est plus cet écrivain au grand style et qui prolonge avec quelque intention le retentissement calculé de ses périodes. Non : c'est l'improvisateur qui laisse couler rapidement sa plume, mais non pas toutefois sans s'être sérieusement préparé à cette étonnante rapidité. Bossuet travaillait longuement le plan de ses Élévations et de ses Méditations ; il en traçait un canevas puissant, comme pour ses incomparables Sermons.

Sa mémoire et sa connaissance de l'Écriture le mettaient facilement à même de multiplier les textes dans cette analyse qui lui servait de cadre. Il ne lui restait plus qu'à lier étroitement ces citations les unes aux autres, et c'est ce que le grand théologien était accoutumé de faire avec une merveilleuse aisance. Ne se préoccupant plus des qualités secondaires du style, ne pensant pas à lui donner l'éclat et la sonorité des œuvres plus longuement élaborées, ne songeant qu'à le rendre net et décisif, il lui communique ces dons de premier ordre et atteint, par là même, la perfection idéale. Nulle cheville. Le ton est partout ferme : il n'est jamais efféminé. C'est un mysticisme de bon aloi, auquel la tendresse ne fait pas défaut, mais qui est viril. Il n'y faut pas chercher le faux miel et les confiseries de tant de petits livres contemporains. A tout instant Bossuet interpelle son Maître céleste : il abonde en vigoureuses apostrophes ; il interrompt ses raisonnements théologiques pour jeter soudain vers le ciel un bel « ô mon Dieu ! » qui nous trans-

porte ; mais la Bible et la Théologie sont toujours la substance de ce noble parler, et ses interjections mêmes ont quelque chose de théologique. Quel Traité de l'Incarnation ! Après cela, que les grammairiens viennent épiloguer sur certaines négligences d'un style trop rapide ; que les rhéteurs y trouvent la phrase trop courte et heurtée : peu nous importe, et c'est là de la petite critique. Les *Élévations*, écrites pour des religieuses, n'en méritent pas moins d'être lues et relues par tous les chrétiens et, si grand qu'ait été leur succès, on peut se plaindre de ne pas le trouver égal à leur mérite. C'est un modèle de style sincère, et ce dernier mot m'avertit de protester ici contre ceux qui, comme Voltaire en son *Siècle de Louis XIV*, ont osé mettre en doute la sincérité de Bossuet. Il suffit de lire une page des *Méditations* pour être absolument convaincu de la profondeur de cette sincérité qu'il ne devrait pas être permis d'attaquer sans preuves. On ne peut se tromper à un certain accent, et les hommes convaincus ont un style qui leur ressemble.

II

Bien que nous l'ayons surpris tout à l'heure en flagrant délit de mysticisme et de tendresse, Bossuet était principalement taillé pour la lutte, et c'est dans la théologie polémique que se manifeste surtout la force et la souplesse d'un génie si varié. Un pasteur de l'Église réformée de France a prétendu, avec douceur, que Claude s'était souvent montré supérieur à Bossuet. Au fond, l'honnête M. Bersier n'a pu le croire, et l'auteur de l'*Exposition de la foi catholique* a dû remporter autant de victoires qu'il a livré de combats. Si les protestants connaissaient l'Écriture, il en possédait tout le trésor ; s'ils citaient les Pères apostoliques, il pouvait achever leurs citations et y répondre avec une solidité rapide. Son argumentation, d'ailleurs, était puissamment serrée, et la fausse éloquence n'y pénétrait jamais. On sait combien de conversions fit cette

grande parole, et l'on connaît les noms illustres de quelques-uns de ces convertis. Bossuet, qui avait le flair des événements à venir, avait compris de quel danger le protestantisme devait être pour l'affaiblissement de la foi. On peut dire qu'il avait deviné le protestantisme libéral et le « latitudinarisme » de nos jours. Aussi passa-t-il sa vie, infatigablement, à veiller sur les moindres manœuvres et mouvements de la Réforme, et à ne laisser jamais aucune de ses attaques sans riposte. Cette persistance n'étonnera que les esprits sans profondeur. On connaît le mot que l'évêque de Meaux prononça certain jour sur les effrayants progrès du cartésianisme. Nul doute qu'il n'ait eu une vue aussi nette sur les débâcles auxquelles le protestantisme pouvait nous conduire et sur la décomposition religieuse dont il devait être la cause. Le quiétisme ne l'inquiéta guère moins vivement, et l'on sait avec quelle vivacité il en attaqua le plus célèbre défenseur. On l'a violemment accusé de cruauté à l'égard de Fénelon. J'avoue qu'il était avant tout un

évêque cérébral, qu'il n'avait pas naturellement le cœur tendre et était tout en cerveau; mais je pense, avec plus d'un bon esprit, qu'on a peut-être noirci l'histoire de ses derniers rapports avec l'archevêque de Cambrai. A tout le moins, il avait pour lui de défendre la vérité, et l'on peut même ajouter qu'il l'a sauvée d'un péril considérable. Toute doctrine qui infirme au sein de la société chrétienne la nécessité des œuvres et amoindrit le rôle de notre activité, est une doctrine dangereuse et capable d'abaisser le niveau de notre race. Il n'y a pas si loin du quiétisme à l'immobilité indoue.

III

Les *Maximes sur la Comédie* sont de nature à nous arrêter plus longtemps, et c'est par là peut-être que Bossuet a été le plus furieusement attaqué. Je me rappelle encore avec quelle indignation notre professeur de rhéto-

rique nous lisait le célèbre passage où Bossuet raconte en quelques lignes, qui sont dures, la mort de Molière et où, après avoir dit combien il est horrible de tomber ainsi entre les bras du Dieu vivant, il termine sa philippique par les formidables mots de l'Écriture : *Væ vobis qui ridetis*. Il importe, avant d'aller plus loin, de relever ici tout ce qui peut être contraire à la miséricorde. Un catholique, un prêtre de Jésus-Christ ne peut « damner » aussi facilement un de ses frères et, quel que puisse être mon jugement sur Molière et sur son œuvre, j'ai le devoir très strict de prier pour lui et d'espérer pour lui les pardons divins. Cela dit, l'on respire, et il devient plus aisé de traiter théoriquement cette question si complexe du théâtre. Ce que nous avons toujours admis et ce que Bossuet ne semble pas admettre, c'est qu'en lui-même, et abstraction faite des formes détestables qu'il a reçues en certaines civilisations et décadences, le théâtre est un genre légitime. Il y a plus : c'est un genre puissant, populaire, *possiblement* chré-

tien, et dont l'influence est incontestable sur les passions des multitudes. Il les remue fortement, il les précipite dans le mal et les pourrait précipiter dans le bien. Jeter d'une façon vive plusieurs personnages sur la scène, charger l'un d'eux de représenter le Vice et l'autre de figurer la Vertu ; puis, après une lutte énergique, donner enfin la victoire à ce dernier, c'est un procédé artistique dont la puissance ne saurait être douteuse et que les hommes de bonne volonté peuvent mettre au service de la vérité menacée et de la morale en danger.

Bossuet n'a peut-être pas eu l'occasion de voir toutes ces choses et, ne considérant que le scandale des spectacles de son temps, il s'est jeté sur la comédie et le théâtre avec cette extraordinaire pétulance qu'on lui a si souvent reprochée. C'est surtout contre Molière que ce vigoureux génie s'est emporté. Ici la question change de face, et nous nous retrouvons d'accord avec Bossuet. L'immoralité du théâtre de Molière nous a toujours ré-

volté jusqu'au plus intime de notre âme. Cet homme nous a fait un mal incalculable. Il a traîné dans la boue l'autorité paternelle ; il a passé sa vie à plaisanter sur l'adultère et à le rendre aimable ; il a amoindri le caractère sacré du mariage où ses yeux myopes n'ont jamais vu le Sacrement. C'est un païen et qui est assurément moins moral que certains païens de l'antiquité grecque ou latine. Il n'a même pas eu la notion de l'art chrétien et n'a pas proposé à nos respects un seul type chrétien qui pût servir tout au moins de contraste à ses personnages ridicules ou pervers. Disons tout : il a encore plus méprisé l'homme qu'il ne l'a observé, et son observation ne s'est pas attachée aux portions saines de la société de son temps. Je ne veux pas d'ailleurs lui marchander la gloire, et le regarde comme le premier comique de tous les siècles et de tous les peuples. Mais enfin il me sera bien permis, à visage découvert, de le considérer comme un ennemi de l'Église, et d'affirmer (c'est aujourd'hui l'opinion d'excellents juges qui ne sont pas sus-

pects) que son *Tartuffe* est un libelle contre la parole du Christ, contre l'Évangile lui-même. Le caractère particulièrement odieux de cette œuvre, c'est ce mélange même que Molière, dans le seul et même rôle de Tartuffe, a fait des maximes les plus pures de l'Évangile avec les plus ignobles et les plus révoltantes cafarderies. Le public siffle le tout du même coup. Oui, dans *Tartuffe*, il siffle, à plus d'une reprise, l'Évangile lui-même et ses préceptes austères. Car enfin il y a des préceptes austères dans l'Évangile, et j'ai toujours cru qu'on pouvait leur être fidèle sans être ou sans devenir janséniste. Quant à moi, j'abhorre le jansénisme sous toutes ses formes, mais je souffre de voir tous les jours appeler et flétrir du nom de jansénistes ces véritables chrétiens qui ne veulent point ici-bas se donner toutes leurs aises. Je m'en ouvrais l'autre jour à un vieil ami, et lui disais que le théâtre me rendait aisément plus mauvais : « Vous n'êtes qu'un janséniste, » me fut-il sur-le-champ répondu, et je fus officiellement classé parmi les hérétiques

pour ne point admirer sans réserve toutes les comédies de Molière. Je proteste, et persiste à croire que, dans ce chef-d'œuvre autour duquel on fait tant de bruit, l'auteur du *Tartuffe* ne s'est pas seulement attaqué aux jansénistes, mais aux catholiques eux-mêmes, mais à leur foi, mais à leur Dieu. Toutes les fois que la Révolution triomphe, au lendemain de toutes nos crises, quand on a le désir d'humilier l'Église et de contrister les catholiques, que fait-on? On demande aux comédiens ordinaires de la République de donner une représentation de *Tartuffe*, et il est permis d'observer, sans être pessimiste, que, si quelque clérical osait alors se montrer dans la salle, il serait, je pense, plus qu'à moitié lapidé. D'où j'ose tirer la conclusion que Bossuet avait quelque raison d'attaquer Molière dans ses *Maximes sur la Comédie*. Son seul tort est de l'avoir fait sans miséricorde, de ne s'être pas attendri devant la mort (ce qui est certainement l'un de nos devoirs les plus sacrés) et d'avoir oublié que l'auteur de ce pamphlet, *Tartuffe*, était aussi l'auteur de ce chef-d'œuvre, *Don Juan*.

IV

La *Politique tirée de l'Écriture-Sainte* soulève bien d'autres questions, et nous aurons ici à nous séparer plus vivement de Bossuet. C'est qu'en effet, Bossuet, dans cette œuvre, est plus d'une fois en désaccord avec l'École, avec les Pères et les Docteurs, avec la Tradition. Sans doute il y a, dans ce livre trop oublié, un grand nombre de thèses qui sont absolument légitimes, et sur lesquelles tous les catholiques peuvent aisément se mettre d'accord. Quand le précepteur du Dauphin énumère les devoirs d'un roi, quand il accumule les textes bibliques pour donner une sanction à chacun de ces nobles et nécessaires devoirs, il est presque toujours en pleine vérité, en pleine lumière. C'est bon, c'est beau, c'est grand, et les Républiques elles-mêmes auraient à profiter de ces conseils donnés aux Royautés. Mais il n'en est plus de même quand Bossuet précise les droits du Roi,

et c'est alors qu'il tombe dans ce césarisme dont on lui a fait un si légitime reproche. Sa thèse, ici, nous paraît toute contraire à celle des scolastiques, et en particulier à cette noble doctrine de Suarez que le P. Ventura a jadis exposée si éloquemment. « Le pouvoir vient de Dieu, » disent à la fois Suarez et Bossuet. « Il en vient directement, » dit Bossuet. « Il en vient, répond Suarez, par l'intermédiaire du peuple. » Ce dernier système est celui auquel s'est rattachée l'immense majorité des théologiens de tous les temps; c'est celui auquel nous sommes heureux de nous rattacher nous-mêmes.

Bossuet, continuant dans sa *Politique* l'œuvre des anciens légistes, a laissé à la société chrétienne les éléments d'un Code politique véritablement dangereux. Chose curieuse ! Malgré les protestations de l'auteur en faveur du principe héréditaire, on peut arriver, d'après une trop facile extension de son système, à la théorie des « hommes divins », des « hommes providentiels ». Je regrette d'ailleurs que Bossuet se soit appuyé, pour sa démonstration, sur

l'Ancien Testament plutôt que sur le Nouveau. Il est certain que les deux Testaments sont également inspirés ; mais il est hors de doute que l'Ancien a été, de l'aveu de tous les Pères, une loi de crainte et de ténèbres. Le Libérateur n'avait pas encore paru, et l'on vivait sous l'esclavage du péché. La loi de grâce, la loi d'amour, la loi de lumière a abrogé l'ancienne, et les conditions de la royauté ont changé comme tout le reste. On ne saurait assimiler l'autorité dans les sociétés modernes au régime purement théocratique du « peuple de Dieu » durant une longue partie de son histoire. Ce n'est pas en vain que le *Nova sint omnia* a été prononcé sur le monde, et l'idée du Pouvoir, elle aussi, devait être chrétiennement renouvelée.

Puis, le principe de Suarez donne au peuple une dignité dont Bossuet le dépouille. L'évêque de Meaux ne lui offre que le mérite d'une obéissance intelligente : Suarez et toute l'École lui donnent un rôle actif dans le gouvernement des affaires de ce monde. La nature humaine

en est anoblie. Il reste encore, je le sais, des difficultés d'application qui ne sont pas sans gravité. L'idée mère de Suarez doit être corrigée par un sage emploi de la prescription, et il est sous-entendu que le verdict du peuple ou de la « communauté parfaite » doit toujours s'exercer CONFORMÉMENT AUX LOIS DE LA JUSTICE ET DE LA VÉRITÉ. Mais, somme toute, c'est un principe plus sûr et, j'ose le dire, plus chrétien que celui de Bossuet. C'est là qu'est l'avenir : c'est dans la démocratie à la Suarez.

Les événements de 1682 ont bien prouvé que l'auteur de la *Politique* accordait au Roi une place exorbitante dans l'économie de la société catholique, et nous aurons tout à l'heure à juger sévèrement les atteintes qu'au nom de César, Bossuet a portées a l'Unité. Il serait criminel de les oublier.

V

Nous n'avons encore étudié que le Théologien, et voici maintenant que l'Historien se dresse devant nous.

Le XVIIe siècle n'entendait pas l'histoire comme nous la comprenons aujourd'hui. L'histoire était principalement un genre littéraire. Le mot « Discours » dont s'est servi Bossuet et dont les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire*, se sont servis au siècle suivant dans un sens analogue, ce mot est à peu près synonyme d'essai ou de dissertation. Mais, enfin, tandis que Mabillon et Ducange publiaient les plus précieux documents de notre histoire nationale, les littérateurs n'avaient garde, en général, de les utiliser pour leurs « discours historiques». On se bornait, pour les premiers temps de nos annales comme pour l'antiquité, au témoignage des principaux historiens. L'idée n'était pas encore venue de mettre à

contribution les monuments figurés ou les actes publics. L'important était de raconter, en grand style, les grandes choses du passé. N'avons-nous pas de nos jours un idéal plus vrai, quand nous exigeons que l'historien s'appuie uniquement sur des documents originaux ?

Le XVIIe siècle, à tout le moins, relevait ses récits par une haute philosophie de l'histoire, et nous l'avons suivi dans cette voie. Il n'est que juste de lui attribuer, en de justes limites, le mérite de cette initiative; mais ce serait se rendre coupable d'une véritable exagération que de regarder Bossuet comme le créateur de la « philosophie de l'histoire ». Dès que le christianisme parut sur la terre, dès qu'il inspira les historiens, il en fit soudain des philosophes et les força, en quelque manière, à prononcer un jugement élevé sur les faits qu'ils racontaient. « Dieu mène l'homme et est le maître des événements, » tel est l'axiome catholique et, dès lors, il ne reste plus à l'historien qu'à en faire sagement l'application aux principaux faits du passé. Il a

la tâche auguste de raconter les rapports de la providence de Dieu avec la liberté de l'homme. Saint Augustin est l'admirable type de tous ces philosophes de l'histoire, et Bossuet n'a fait, encore ici, que suivre ses traces et celles des Pères. Mais il faut ajouter que, quand Bossuet prit la plume par écrire le *Discours sur l'histoire universelle*, on avait perdu le secret de la grande méthode patrologique. Les Mémoires commençaient à remplacer les anciennes chroniques ; les Mémoires, dis-je, qui éclairent l'histoire, mais qui ne l'élèvent pas. L'œuvre de Bossuet a donc été d'un excellent effet et a provoqué une excellente réaction. Telle est, je pense, la note exacte de l'éloge qu'on en peut faire.

En de tels travaux, il est plus d'un écueil et, tout d'abord, pour qui se place au point de vue purement scientifique, ces Traités d'histoire universelle, perpétuellement refaits, semblent toujours à refaire. Il est vrai que Bossuet possédait au plus haut degré le don de l'intuition ; mais enfin ce don, si exquis et si rare qu'il soit,

ne saurait suffire à tout, et il est certain que ce vaste génie concevrait aujourd'hui son immortel Discours d'une tout autre façon. Les découvertes de l'érudition moderne l'inspireraient autrement, et il n'écrirait pas dans les mêmes termes les chapitres, d'ailleurs si remarquables, qu'il a consacrés aux antiquités de l'Égypte. Très inférieurs à Bossuet pour le style et la composition, plusieurs de nos contemporains ont pu facilement se montrer supérieurs par leurs connaissances plus approfondies et la délicatesse plus vive de leur sens critique. Oh ! le beau Discours sur l'histoire universelle qu'un grand génie pourrait écrire aujourd'hui avec les merveilleuses dictées de la science !

L'œuvre de Bossuet n'en est pas moins une œuvre étonnante, et l'on en connaît le résumé puissant : « Tous les empires antiques ont été élevés et détruits en vue du peuple de Dieu. — Ce peuple n'a traversé des époques de prospérité et d'abaissement qu'en vue du Christ attendu. — Les empires des temps modernes ne reçoivent eux-mêmes d'agrandissement ou ne

subissent de décadence qu'en vue de l'Église, fille du Christ. » Rien de plus haut, ni de plus vrai. Les attaques cependant n'ont pas manqué contre certaines de ces conclusions, et il ne sera peut-être pas inutile de dire ici quelques mots de ces ardentes et utiles polémiques.

Donc, on a reproché à Bossuet d'avoir voulu montrer que l'unité de l'Empire romain avait été un fait particulièrement favorable au développement de l'Église : « Mais ne voyez-vous pas, au contraire, de combien de persécutions cet Empire a accablé l'Église noyée dans son très noble sang? Trois siècles de massacres, de tortures, de catacombes, d'esclavage, de mort. D'horribles Césars unissant l'extrême perfidie à l'extrême cruauté; les martyrs indignement sollicités et sur le point de succomber parfois à de trop habiles séductions ; la parole chrétienne brutalement étouffée : voilà le résumé des services que Rome païenne a rendus à la Vérité. Ne dites pas qu'elle a été, même involontairement, l'auxiliaire du Christ : elle en

a été l'implacable ennemie. Elle eût volontiers étranglé l'Église et éteint le soleil des âmes. L'Empire romain, c'est Satan. » Qu'il y ait plus d'un trait exact dans cette vive réfutation de Bossuet, la chose ne paraît pas douteuse ; mais il nous semble que les deux systèmes, loin de se contredire, peuvent aisément se concilier. Rome, en effet, a rempli un office satanique pendant trois siècles, et Bossuet ne l'a peut-être pas assez dit ; mais, une fois cet office rempli et ce rôle achevé, elle a dû s'avouer vaincue et abandonner à l'Église un certain nombre d'éléments de sa puissance qui n'ont pas été inutiles à l'agrandissement du domaine catholique. Il est très évident que les routes bâties par les Romains ont servi à nos apôtres et à nos missionnaires ; il n'est pas moins certain que l'administration, le droit, l'art, la littérature et la langue de Rome ont été utilisés par la société chrétienne qui s'est bien trouvée de cette légitime et heureuse appropriation. Dieu, sans doute, a converti le monde malgré l'Empire romain : il l'a converti à coups de mi-

racles, à coups de surnaturel; mais il a aussi employé, à cette conversion nécessaire, certains éléments de l'ordre naturel, et ceux notamment que les Romains avaient eux-mêmes utilisés pour l'élargissement de leur prodigieux empire.

Nous disions que Bossuet écrirait autrement son livre, s'il vivait de nos jours; mais, tout d'abord, nous estimons qu'il ne le diviserait point selon la même méthode. Toutes les découvertes modernes se rapportent ici à deux chefs principaux. Nous avons aujourd'hui sous la main les plus riches matériaux pour faire voir comment les vérités naturelles et traditionnelles sont demeurées, plus ou moins vivaces, chez tous les peuples. Nos savants ont, d'autre part, étudié avec un soin minutieux l'histoire de toutes les mythologies et ont pu constater l'existence des sacrifices sanglants à toutes les époques, sous tous les soleils, chez toutes les races. « Traditions et sacrifices, » tout est là. L'homme, ne pouvant entrer dans l'éternelle béatitude qu'à la double condition

d'être pur ou purifié, et de posséder tout au moins la notion de la Vérité, il est nécessaire de prouver que Dieu, qui est la Bonté infinie, lui a toujours rendu ces deux conditions très faciles en lui faisant connaître partout le plus possible de vérité et en lui appliquant les mérites du Sacrifice universel dont les autres sacrifices sont uniquement le prélude ou l'image. « Histoire de l'Expiation, histoire de la Révélation, » telles seraient donc les deux parties d'un nouveau Discours sur l'histoire universelle dont Jésus-Christ serait le centre radieux.

Quoi qu'il en soit, rien ne saurait nous autoriser à retirer au livre de Bossuet ce titre si mérité de chef-d'œuvre que lui a décerné l'unanime et juste postérité. Le style y est digne de la pensée. Il est à la fois solennel et simple : en un mot, grand. L'historien ne s'arrête pas suffisamment aux détails et, semblable à tous les écrivains de son temps, n'attache point à la littérature et à l'art cette importance historique que nous savons aujourd'hui leur attri-

buer. Les grands faits suffisent à la démonstration de sa thèse : nous voudrions la lui voir aussi prouver par les mœurs, par la vie privée, par les mythes des anciens peuples. Ce n'était pas l'usage du XVIIe siècle, et il ne faut pas demander aux grands hommes d'être en toutes choses supérieurs à leur temps.

L'*Histoire des variations des Églises protestantes*, dont le titre seul est de longue portée, a donné lieu à Bossuet de montrer d'autres qualités d'historien. Il se rapproche ici du système moderne. Il entasse et critique les documents ; il oppose les dates aux dates ; il discute, il réfute, il prouve. Aucun sujet ne pouvait, d'ailleurs, être plus favorable au développement de cet esprit puissamment autoritaire. Le protestantisme, en effet, n'est qu'une révolte de l'esprit : c'est une proclamation d'indépendance, un 89. Or, dès que l'esprit se déclare indépendant, l'unité disparaît et la variété commence. C'est l'inévitable accident, et Bossuet n'a que trop facilement constaté les variations, les contradictions et les folies

où sont tombées et où tomberont éternellement les intelligences qui ne veulent pas accepter de frein. On peut seulement se demander comment l'auteur de l'*Histoire des Variations* a pu là-dessus se tromper lui-même en 1682, et tomber en une erreur si propice aux variations, si fatale à l'autorité.

Les *Variations* sont écrites avec une facilité et une souplesse de style dont le *Discours* ne pourrait donner une idée. La solennité n'aurait pas été à sa place dans un récit où le détail devient le principal objet de l'intérêt. Tout y est vif et entraînant, et c'est ce qui convenait. Nous ne parlerons pas, d'ailleurs, de son « Abrégé de l'histoire de France » qui est généralement médiocre. Il n'y faut guère voir qu'un cahier de notes ou de rédactions de son royal élève, et nous n'avons pas à nous occuper de ces embryons. Il n'est en résumé que deux œuvres historiques vraiment dignes de Bossuet : nous les avons jugées.

VI

Il est en chaire : grand, superbe, un peu terrible. La majesté ne l'abandonne jamais, et il est rare qu'il daigne descendre des sommets où se plaît son génie. Il est fier, mais d'une belle fierté épiscopale. A cette rude et vigoureuse nature il ne faudrait demander ni la joie, ni seulement le sourire. Je ne m'imagine pas Bossuet souriant. Il lui manque aussi je ne sais quelle souplesse dans les transitions, avec je ne sais quelle aménité qui repose un peu les auditeurs de tant de beautés graves. Il croirait porter atteinte à sa dignité et à celle de sa fonction, s'il se permettait un instant d'être familier et aimable : « Toujours, comme l'a dit Ernest Hello, il dit toujours la même chose, mais jamais il ne la dit trop. Il consacre les lieux communs et, quand il repète pour la cent millième fois que l'homme est mortel, sa grande voix a l'air de nous l'apprendre. » Tant de répétitions sont faites

pour lui enlever quelque grâce. Il n'a rien dans son éloquence qui le rapproche des Pères grecs et, tout en étant poète, il n'attache pas aux images assez de prix. Sa parole forme un contraste frappant avec celle de saint François de Sales : elle est plus sévère et moins ornée. N'attendez pas de lui qu'il se perde en descriptions : son esprit est sobre et sa parole concise. Il ne cherche pas le rhythme, mais il le rencontre toujours. Il y avait chez ce grand prosateur tout ce qu'il faut de musique et de coloris pour faire un grand poète, et les vers qui nous sont restés de lui rappellent en effet les plus belles pages des *Harmonies* avec quelque chose de plus cornélien dans la facture. Écoutez plutôt cette strophe magnifique qu'il adresse à Dieu et lance jusqu'au ciel :

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour.
Je t'approche en tremblant, Lumière inaccessible,
Et, sans voir dans son fond l'Être incompréhensible,
Par un vol étonné je m'agite à l'entour.

Ce sont là, en effet, des vers de haut vol et d'envergure superbe ; mais, malgré tout, ce qu'il y a de plus parfait dans cette incomparable éloquence et poésie, ce qui constitue le caractère essentiel de ce génie, c'est la vigueur du raisonnement théologique. On n'a jamais divisé plus nettement un discours, ni donné une forme plus saisissante aux abstractions de la théologie. Jamais, d'ailleurs, cet étonnant orateur ne cesse de prêcher la simplicité du pur Évangile. Il ne s'avise pas, comme nos prédicateurs modernes, d'aller prendre les sujets de ses homélies et de ses sermons dans la politique ou les théories de gouvernement et, selon notre langage d'aujourd'hui, dans les sciences économiques ou sociales. C'est un fléau et, pour dire le vrai mot, une peste qui a envahi la chaire depuis trente ou quarante ans, et l'on ne saurait guère entrer dans une église sans entendre parler de la production, de la consommation, des associations et de toutes les applications de notre intelligence et de nos

forces au bien-être de l'individu ou de la société humaine. Le XVIIe siècle ne connaissait pas cette infirmité véritablement désastreuse, et Bossuet aurait rougi de citer d'autres textes que les écrivains sacrés ou les Pères. Cependant, si ce grand homme l'eût voulu, il eût aisément pu transporter dans la chaire les doctrines politiques et sociales qu'il a si longuement exposées dans plusieurs de ses livres ; mais il a compris qu'il ne fallait pas rabaisser la parole de Dieu en la dénaturant, et vous ne trouverez, dans les éditions de ses *Sermons*, que des renvois à l'Écriture. C'est ce qui lui a permis de lancer aux grands de son temps de si rudes, de si nécessaires vérités. Quoi qu'on ait pu dire de ses complaisances pour le Roi, il ne l'a jamais épargné du haut de la chaire. Personne n'a mieux parlé aux riches de la dignité des pauvres : « Quelle injustice, s'écrie-t-il, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent et s'ils murmurent

contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice: car, étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrions-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, et de l'autre la tristesse et le désespoir et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, que Dieu a établi son Église, où il reçoit les riches, MAIS A LA CONDITION DE SERVIR LES PAUVRES. » Ces quelques lignes, que j'oserai appeler presque divines, peuvent donner une idée des libertés évangéliques qu'osait prendre cette grande voix, comme aussi du style que cette haute intelligence savait mettre au service d'un courage aussi chrétien. Tout y est substantiel et nerveux, et nous n'hésitons pas, dans toute l'œuvre de Bossuet, à placer au premier

rang les Sermons à côté des *Élévations*.

Un grand chrétien de notre temps, et, qui fut à la fois l'un des adversaires les plus résolus du gallicanisme et l'un des plus sincères admirateurs de Bossuet, Louis Veuillot, eut un jour l'excellente idée de réunir en un corps d'ouvrage tous les sermons que l'évêque de Meaux prononça sur la Vierge. On ne saurait s'imaginer le charme profond et durable qui reste dans l'âme après une telle lecture. Il y a là la plus magnifique théologie « mariale » que l'on ait jamais écrite. Où sont-ils ceux qui croyaient que l'âme de Bossuet n'était pas faite pour comprendre les tendresses et les hauteurs du culte de la Vierge? Il est vrai que c'est une tendresse théologique et nullement efféminée. La Mère auguste de notre Dieu n'est pas représentée par ce rude génie sous les traits d'une petite maman mielleuse. Ce n'est pas une fillette en sucre comme la comprennent certains confituriers de nos jours, écrivains ou peintres. C'est une figure immense, gigantesque, dominant toute l'histoire

du monde et coopérant librement à son salut éternel. Les adversaires étroits de l'Immaculée-Conception n'ont-ils pas cru trouver un allié dans l'auteur des Sermons? Jamais ce dogme n'a été exposé avec une vigueur aussi profonde; jamais il n'a été entouré de preuves aussi puissamment théologiques. Bossuet eût regardé comme une bassesse d'avoir un doute sur un point aussi évident, ou d'exprimer à ce sujet une seule réserve. Nous aurons bientôt à lui faire d'assez graves reproches pour lui rendre ici pleine et entière justice. Avec quelle joie nous le faisons!

Il convient de placer les *Oraisons funèbres* au-dessous des *Sermons*. Il y a en réalité deux Bossuet : l'un est solennel, un peu apprêté et par trop *grandiloquus* ; l'autre est simple, naturel, spontané. L'un est celui des Oraisons; l'autre celui des Sermons. Je regrette très vivement que la postérité ait estimé les premières au point d'oublier les seconds, et il ne me plaît guère (pardon de la liberté grande) qu'on mette presque uniquement aux mains

de nos enfants les illustres et éclatants discours consacrés à la reine d'Angleterre, à la duchesse d'Orléans, à Condé. Je ne nie pas la perfection d'un style si minutieusement travaillé; mais le genre est faux, et tant d'éloges sans contrepoids m'indignent sincèrement. Quand ils n'indignent pas, ils agacent. Encore un coup, ce genre n'est pas chrétien. Ce n'est pas en vain que l'Église a toujours montré quelque antipathie pour les paroles prononcées sur les tombes : elle a bien vu, de ses yeux divins, qu'il n'y avait là aucune place pour la sincérité. Que Bossuet ait profité de ces circonstances solennelles pour donner des leçons aux puissants du monde, je le veux bien ; mais il sera toujours impossible de dire toute la vérité sur des morts dont les corps sont encore presque chauds. Il est nécessaire, en de telles conjonctures, d'ajouter beaucoup à l'éloge et d'enlever beaucoup au blâme. Ce sont de grands discours pompeux et superbes : je désire qu'on en décrète la suppression pour cause d'utilité publique. Ils scandalisent les âmes des petits, sans corriger celles des grands.

J'arrive au célèbre *Sermon sur l'Unité de l'Église*, et en prends facilement occasion pour parler de l'Assemblée de 1682. La « Déclaration du clergé de France » est, à mes yeux, l'un des plus graves attentats dont on se soit jamais rendu coupable contre l'Unité romaine, qui est la seule et véritable Unité. Nous avons mis près de deux cents ans à réparer cet outrage et à en atténuer les effets qui ont été plusieurs fois déplorables. Il a fallu le Concile du Vatican pour effacer en 1870 ce que des évêques français avaient eu la témérité de proclamer en 1682. Encore ne sommes-nous pas délivrés de ces vieux liens, et le gallicanisme a-t-il revêtu, en France et ailleurs, une nouvelle forme dont il nous faudra péniblement triompher. Bossuet a dit à la Papauté : « Nous nous défions de toi, » et deux siècles, n'écoutant que Bossuet, se sont défiés du vicaire de Jésus-Christ. Il n'y a plus eu, parmi nous, cette confiance et communication d'autrefois entre le père qui était à Rome et les fils qui étaient en France. Sans doute la voix du Pape a fini par y être écoutée,

lorqu'elle s'est changée en tonnerre pour foudroyer le jansénisme ; mais après quelles hésitations, après quels combats, après quelles révoltes! Lorsque l'impiété s'est donnée carrière au XVIIIe siècle, la France, qui ne s'appuyait plus sur l'Homme universel, sur le Pape, s'est trouvée isolée et sans force. Les esprits des prêtres et des fidèles étaient depuis longtemps coutumiers de la rébellion, et le Bossuet de 1682 leur avait donné un enseignement et un exemple dont ils ne surent que trop bien profiter. D'une révolte à une autre révolte il n'y a pas une épaisseur, et il ne faut pas s'étonner que tant de jansénistes soient si facilement devenus révolutionnaires. Cette proposition, enfin, est aisément démontrable : « Le gallicanisme est au jansénisme ce que le jansénisme est à la Révolution. » La filiation est évidente.

VII

Il ne convient pas de compter Bossuet parmi les partisans directs de la grande erreur jansénienne, et nous ne ferons peser sur lui que la responsabilité dont il a véritablement assumé le poids. Ce poids est assez lourd. Nous aurions voulu sans doute qu'il protestât plus fréquemment et d'une façon plus énergique contre la plus hypocrite et la plus perfide des hérésies ; mais nous lui reprocherons plus vivement d'avoir été « séparatiste » dans un autre domaine de la pensée. Personne n'admire plus profondément que nous ne le faisons la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, et il y a là les plus belles pages peut-être de notre langue. Ils devraient avoir ce livre perpétuellement sous les yeux, ces érudits de petite taille qui prétendent fièrement se passer du style, et qui essaient

d'établir entre le beau langage et la saine érudition une incompatibilité absolue. L'anatomie du corps humain, les veines, les artères, les muscles, les os, les nerfs et les tendons sont décrits par Bossuet avec une merveilleuse exactitude et dans un style incomparable. C'est quand il en arrive à la description de l'âme et à l'étude de nos facultés, c'est alors qu'il nous témoigne qu'il a pour les idées de Descartes un attachement dont nous nous effrayons volontiers. Que Bossuet ait été cartésien, c'est ce qui ne saurait être aujourd'hui contesté par personne. Il s'est rallié, non sans quelques réserves, à cette école qui a fait triompher le séparatisme dans la philosophie. Avec un respect sincère, mais mal inspiré, Descartes et Bossuet ont séparé l'une de l'autre la Raison et la Foi, la Philosophie et la Théologie. Il fallait les distinguer, et non pas les désunir. On sait d'ailleurs ce qui est résulté d'une telle séparation, et combien elle a épouvanté Bossuet lui-même vers le déclin de sa vie. Les successeurs des premiers carté-

siens en sont venus à se contenter de la seule raison qui, réduite à ses propres forces et n'ayant plus le bras de la foi pour s'y appuyer, a bientôt chancelé et nous a étonnés par la profondeur de sa chute.

Le génie qui était le mieux fait pour comprendre et aimer l'Unité a donc été conduit à remplir deux fois le triste office de séparateur. Il a désuni la France et Rome ; il a contribué à désunir la Raison et la Foi. Qu'en faut-il conclure ? Qu'il n'a peut-être pas été assez humble.

C'est le plus grand écrivain de la France ; mais ce n'est pas un Saint.

Son immense génie sera l'objet d'une admiration immortelle, mais non pas d'un immortel amour. La lecture d'une seule page de Bossuet nous fait tomber à ses pieds, éperdus d'enthousiasme ; mais la lecture d'une seule page de saint François de Sales nous fait jeter ce cri : « Comme il est bon ! » L'évêque de Genève a eu le sens de l'Unité ; il n'a rien séparé, il n'a rien détruit. On n'en peut dire au-

tant de Bossuet, qui eut le cerveau plus vaste et le cœur plus sec. Au sublime qui nous étonne je préfère, quant à moi, la simplicité qui nous charme, et le génie n'a pas, pour nous attirer, cet irrésistible aimant que vous possédez si bien, ô tendre, ô douce, ô sainte humilité !

FÉNELON

FÉNELON

I

La figure est des plus belles ; mais, comme celle de Bossuet, malaisée à peindre. Ces grands esprits du XVIIe siècle sont trop souvent matière à controverse, et les romantiques ne sont pas les seuls qui les discutent. Sans cesser de les entourer de respect, sans leur rien contester de leur génie, toute une école catholique se permet de ne pas les préférer à toutes les gloires des siècles chrétiens. J'ai l'honneur d'appartenir à cette école : j'ai le culte du XVIIe siècle, et n'en ai point le fétichisme. Mes lecteurs voudront sans doute

m'accorder ici toutes les libertés que peut prendre un chrétien parlant sincèrement d'un si grand homme. Il y a, d'ailleurs, dans tout écrit, je ne sais quel ton auquel on ne se trompe point, et l'on estimera sans doute que je parle de Fénelon avec l'accent d'un admirateur et d'un fils.

Dans l'œuvre considérable de l'archevêque de Cambrai, trois livres sont principalement caractéristiques : *Télémaque*, la *Lettre à l'Académie*, le *Traité de l'existence de Dieu*. Les idées littéraires de Fénelon ont été réalisées dans le premier de ces ouvrages ; elles ont été réduites dans le second à un certain nombre de propositions théoriques ; dans le troisième, enfin, le philosophe chrétien s'est manifesté tout entier. Nous les étudierons tour à tour.

Télémaque ! Bien qu'il me soit difficile de parler avec calme d'un livre que je crois avoir été si funeste à notre littérature nationale, je dois commencer et commence par avouer tout le charme dont il est revêtu. On ne saurait échapper à la délicieuse impression que produit ce style doux, pur, facile, harmonieux,

admirable. *Télémaque* n'est, à vraiment parler, qu'une merveilleuse traduction de l'antique. On s'est essayé récemment à écrire des traductions de l'*Iliade* où l'auteur français écrit *Zeus* à la place de Jupiter et appelle Ulysse *Odysseus*. Bref, on fait aujourd'hui de la couleur locale, et l'on en fait à outrance. Mais ces imitations, quelque peu brutales, ne sont peut-être pas aussi exactes que certains livres du *Télémaque*. Dans le poème de Fénelon, il y a bien plus que des noms et des costumes grecs : il y a l'esprit grec, l'esprit antique. Je sais que ce n'est pas là l'ancien paganisme avec ses épouvantables rudesses et barbaries, avec ses rites grossiers et sanglants, avec cet horrible esclavage contre lequel on ne saurait assez s'indigner. La belle âme de Fénelon ne connaissait guère ces horreurs, et ne s'y arrêtait point. L'Antiquité lui apparaissait sous l'image de cette Bétique qu'il a si bien peinte. Il y voyait comme une riante campagne où se promenaient des hommes splendidement beaux et élégamment drapés, des statues antiques animées et parlant le plus

beau langage qui soit né sur les lèvres humaines. Il se promenait lui-même au milieu des héros et des poètes hellènes, et ne pouvait s'arracher au plaisir délicat de contempler ces demi-dieux et de s'entretenir avec ces divins parleurs. Fénelon avait imaginé, il s'était fait un paganisme à lui : il l'avait fabriqué de ses mains et l'avait animé de son souffle gracieux. En réalité, ce n'est pas là du paganisme : c'est le rêve d'un chrétien sincèrement épris des beautés de l'art antique... et qui ne veut pas se réveiller.

De beaux, de très beaux vers latins en un excellent français, voilà *Télémaque*. Mais, en dépit d'un long préjugé et d'un parti pris à peu près invincible, laissez-moi ajouter qu'il n'y a vraiment là ni une œuvre catholique ni une œuvre nationale.

Un jour, le Roi de France veut confier à un grand esprit, à une âme pure, à un chrétien, à un prêtre, l'éducation d'un fils de France qui peut un jour être le Roi de ce premier pays de la chrétienté, de ce premier pays du monde. Il regarde autour de lui et, avec ses yeux sou-

verainement intelligents, découvre Fénelon, qui était à coup sûr le plus saint évêque de son royaume, l'esprit le plus délicat, l'âme la plus élevée. Le choix du Roi n'est pas douteux : il confie le duc de Bourgogne à Fénelon. Cet homme éminent se met à l'œuvre et, de même qu'un sculpteur modèle et taille sa statue, il entreprend de faire de ce prince une statue, une belle statue chrétienne pour le temps et pour l'éternité. Que n'a-t-on pu écrire toutes les admirables paroles qu'un tel instituteur adressa à son royal élève ? Et qu'on y trouverait de tendresses et d'élévations ! Mais enfin, voulant un jour condenser dans un livre vivant l'enseignement qu'il avait fait jaillir de son esprit et de son cœur, il prit la plume et écrivit... *Télémaque.*

Ainsi, seize cents ans de christianisme avaient passé sur la terre renouvelée ; les Apôtres avaient fait retentir de leur grande voix tous les échos du vieux monde ; plusieurs millions de martyrs avaient versé leur sang et nous avaient laissé les Actes incomparables

de leurs morts héroïques ; il y avait eu un saint Paul, un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Thomas, et des milliers de docteurs très lumineux ; il y avait eu d'admirables Traités de politique chrétienne ; cette science avait été superbement élucidée, et tous les devoirs d'un prince envers l'Église et ses sujets magnifiquement déterminés ; il y avait eu dans l'histoire de l'Église un saint Grégoire VII et dans l'histoire de France un saint Louis ; nous avions possédé ce géant qui s'appelle Charlemagne ; nous pouvions, dans les annales de l'Église et sur les vitraux de nos cathédrales, contempler de douces et aimables figures, telles que sainte Élisabeth de Hongrie, rose des cieux, ou telles encore que sainte Agnès, ce petit agneau de Dieu ; il y avait des cirques à Rome dont la poussière pouvait passer pour une relique, toute pénétrée qu'elle était du sang de ces beaux combattants, les martyrs ; il y avait des basiliques à Ravenne, où les mosaïques représentaient des *théories* de saints et de saintes s'acheminant avec une beauté calme vers les palmes

que leur tendait le Christ ; il y avait, dans le trésor de notre long passé, des réalités historiques mille fois plus belles que toutes les légendes, et des légendes mille fois plus belles que toutes les fables de l'antiquité ; nous possédions le Christ, suprême Beauté, et la Vierge, type auguste de l'art ; les Confesseurs et les Vierges marchaient pour nous à la suite des Prophètes et des Évangélistes ; un Fra Angelico, un Raphaël et cent autres nous avaient été donnés par Dieu (magnifique présent) pour peindre toutes ces splendeurs de la terre et du ciel ; nous avions été enfin divinisés en la beauté de Jésus-Christ et de l'Église..... Et c'est alors, c'est devant un aussi riche trésor, c'est devant tant de vertus, tant de miracles et tant de gloire, qu'un archevêque catholique très pieux, très charitable, très saint, l'un des premiers génies de son temps, alla chercher, dans les âges les plus nébuleux de l'antiquité, un prince plus nébuleux encore, pour en faire, dix ou douze siècles avant la venue du libérateur Jésus, le type offert à un prince catholique, le modèle sur lequel devait

se régler le souverain possible de la France très catholique, de la grande France. Non, non, mille fois non, on ne nous fera jamais comprendre un aussi singulier, un aussi prodigieux aveuglement.

Et n'allez pas nous dire, après ce qui précède, que les annales de l'Église n'offraient pas à Fénelon la matière d'un poème sublime ou gracieux. L'Église, étant la Beauté réalisée par Dieu dans sa création surnaturelle, a mille sujets de poèmes dans le tissu varié de son incomparable histoire. C'est ce qu'a bien compris le XIXe siècle, et il convient ici de le proclamer à sa gloire. A l'aurore de cette époque si discutée, un grand esprit se proposa, lui aussi, de créer un type de poème chrétien. Il fit les *Martyrs*, œuvre qu'il est trop aisé de critiquer, mais dont tout notre temps est véritablement sorti. Il fit les *Martyrs*, où il eut du moins l'équité d'opposer à la Beauté et à l'Art païens le Beau et l'Art chrétiens. Les pages de Châteaubriand, où il raconte la première apparition de Cymodocée dans la famille d'Eudore resteront

éternellement comme un contraste impartial entre deux religions, entre deux mondes. Mais notre siècle a été plus loin. Un cardinal de la sainte Église romaine, un savant, et qui ne se livrait aux lettres que pour délasser son esprit fatigué par d'autres luttes, Wiseman enfin, voulut un jour donner à ses contemporains le goût des premiers siècles du christianisme ; il voulut leur faire connaître la saveur des *Acta sincera*, les splendeurs cachées des Catacombes, la beauté des premières basiliques, et surtout l'immarcescible splendeur de la mort des martyrs. Il écrivit *Fabiola*, œuvre qu'il est peut-être permis de comparer aux *Martyrs*, et surtout à *Télémaque ;* œuvre qu'on a le devoir de faire lire à des enfants chrétiens et appelés à vivre au sein d'une société chrétienne ; œuvre qu'ils comprendront, qu'ils aimeront, qu'ils feront passer dans la moelle de leur vie. Il est pénible, au contraire, de se persuader que, pendant deux siècles, une foule de pères catholiques ont mis *Télémaque* aux mains et dans l'âme de nos enfants. En réalité c'était leur dire que le christianisme

n'a exercé sur l'art aucune influence, et que nous sommes obligés de mendier à l'Antiquité jusqu'aux sujets de nos poèmes. Pauvres enfants, faut-il s'étonner si plus tard ils n'ont plus aimé l'Église d'un amour aussi ardent, aussi profond? On leur a fait croire que la Vérité et la Beauté sont séparables, qu'elles sont séparées, et que, si notre religion garde le Vrai, elle demeure étrangère au Beau. Leurs idées se sont troublées. Païens en littérature, ils sont devenus païens en politique. Ils ont été, ils iront plus loin.

L'auteur de *Télémaque* ne méconnaît pas d'une façon moins absolue la grandeur de la France, alors qu'il ne trouve pas dans nos annales un prince, un seul prince digne de servir d'exemple à son royal élève. Français deshérités et inféconds, nous sommes vraiment trop malheureux. Durant plus de mille ans, il paraît que nous n'avons possédé aucun héros qui soit digne du regard d'un poète. Fénelon, si supérieur à Boileau, se fait ici l'auxiliaire de cet observateur aux yeux myopes qui n'aperçoit

rien, avant Villon et avant Malherbe, dans notre littérature « grossière » et barbare. En vérité, la Renaissance n'est jamais allée plus loin, et *Télémaque* est son suprême épanouissement. Avoir écrit *Télémaque*, grand Dieu, quand on pouvait écrire : *Saint Louis !* Il y a là une de ces étrangetés littéraires qu'il faut subir sans trop de résignation et juger sans trop de complaisance.

La *Lettre à l'Académie* n'est pas faite pour atténuer toujours la rigueur d'un tel jugement.

Elle nous offre un résumé, qui peut passer pour exact, de toutes les doctrines littéraires du XVIIe siècle. C'est par là qu'elle est à nos yeux d'un intérêt très vif, et nous estimons qu'il sera instructif de comparer les théories de Fénelon à celles de notre temps. Tel est le point de vue auquel nous allons nous placer, et nous verrons bientôt si l'œuvre de Fénelon peut être mise, sans éclaircissements et commentaires critiques, aux mains de nos enfants. Il est vrai — et nous ne voulons pas être le dernier à le reconnaître — que jamais l'archevêque de

Cambrai n'a écrit d'une main plus légère, ni d'une plume aussi délicate. Certaines pages sont des merveilles de ciselure fine et tout à fait charmante. Mais, hélas! les doctrines ne sont pas toujours à la hauteur du style et ne semblent pas dignes de la même admiration.

Quelles sont, au sujet du Dictionnaire, les idées de Fénelon et de son temps? « Un dictionnaire de la langue, dit en substance l'auteur de la *Lettre*, peut être utile aux étrangers. » S'il survient en notre esprit quelque doute grammatical, « il ne sera pas sans quelque utilité pour les Français. » Enfin, il servira plus tard « à faire entendre les lettres et la langue de notre temps. » A part ce dernier argument, la thèse est vraiment des plus faibles. Tout autre est le point de vue de notre siècle. Un dictionnaire, suivant nos érudits contemporains, est avant tout une œuvre philologique et historique, indiquant l'origine et la vie, à travers des siècles, de chacun des mots d'un langage humain. Un bon dictionnaire doit remonter jusqu'aux racines premières de tous ces

vocables et montrer comment l'homme a pu, à l'origine des choses, nommer tous les êtres du monde par tels ou tels sons qui fussent en rapport exact avec ces êtres. Un bon dictionnaire doit être encore une œuvre philosophique et nous montrer comment l'humanité a fait successivement passer tous ces mots du sens matériel au sens spirituel, grâce à une étonnante opération de notre esprit, grâce à une admirable série de comparaisons, grâce à la métaphore, grâce au symbolisme. L'histoire du langage figuré, c'est l'histoire de l'intelligence sur la terre, et un bon dictionnaire doit nous offrir les éléments de cette histoire. Nous voici, je pense, transportés à de belles hauteurs, et que le siècle de Louis XIV n'a guère connues. Je ne saurais lui en faire un crime, et il est tout naturel que le savoir humain progresse; mais, le XIXe siècle ayant été mis en cause, je le défends.

Sur la Grammaire, Fénelon exprime à peu près les mêmes idées que sur le Dictionnaire. Il demande qu'on se hâte de rédiger une nouvelle grammaire en faveur des étrangers « que

« nos phrases irrégulières embarrassent sou-
« vent, » et aussi en faveur de nos Français eux-mêmes « qui ont de la peine à se corriger sur
« certaines façons de parler qu'ils ont prises
« dans les provinces ou par le commerce des
« domestiques. » Rien n'est plus juste, mais ce sont les ailes qui manquent à toutes ces doctrines. J'aime mieux Fénelon, quand il demande que dans une grammaire « on donne d'abord les
« règles générales, et ensuite les exceptions. » Voilà une sage recommandation, et que nos grammairiens auraient souvent besoin de se rappeler. Mais, encore un coup, notre temps a là-dessus des idées qui sont à la fois plus étendues et plus hautes. D'après les derniers progrès de la science, il n'y a aujourd'hui d'autorisé que la Grammaire historique, et c'est à elle qu'appartient l'avenir. Or, le XVIIe siècle n'avait pas sur l'histoire de la langue française une seule idée qui fût, je ne dirai pas élevée, mais exacte. Comment admettre avec Fénelon que notre langue « manque d'un grand nombre de mots *et de phrases* » ? Manquer de phrases !! Quant aux

mots, je ne sache pas que nos poètes du XIe au XVe siècle, que nos historiens depuis Villehardouin jusqu'à Comines, que nos légistes et nos théologiens aient jamais senti cette prétendue pénurie. Ils écrivent tous avec une charmante aisance, et certes ce ne sont pas là des écrivains en peine de mots. Ils disent bravement tout ce qu'ils ont besoin de dire : quoi de mieux ? S'il y a encore aujourd'hui des grammairiens qui partagent à cet égard les idées de Fénelon, je les prie de vouloir bien faire avec nous une épreuve loyale : qu'ils dictent une page de latin ou de français moderne, on la leur traduira en français du XIIe ou du XIIIe siècle, et TOUTES les idées seront rendues. Ne possédons-nous pas, d'ailleurs, de nombreuses et remarquables traductions depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier, et voyons-nous que nos traducteurs aient jamais été sérieusement embarrassés ?

Ce n'est pas, d'ailleurs, le français de ces temps reculés que Fénelon regrette : c'est celui de Marot et d'Amyot, et il l'appelle « le vieux

langage »; mais il est aujourd'hui bien connu que ce langage est une seconde langue française qu'on a brutalement fait pénétrer dans la première. Notre langue a été mise deux fois sur l'enclume et, trop souvent, les savants, les clercs ont jugé bon de forger un nouveau vocable sur un type latin auquel nos pères avaient déjà fait un excellent emprunt. Tel fut surtout le caractère de la Renaissance, et Fénelon ne l'a pas vu. Marot et Amyot étaient, à ses yeux, nos vraies antiquités nationales, et il ne craint pas d'écrire ces mots qui expriment, hélas ! l'opinion de tout son siècle : « Il faut se ressouvenir que « NOUS SORTONS A PEINE D'UNE BARBARIE AUSSI « ANCIENNE QUE NOTRE NATION. » Voilà qui nous paraît difficilement pardonnable, et je demanderai aux admirateurs exclusifs du XVIIe siècle ce qu'ils pensent d'une telle théorie. Que Fénelon se soit trompé sur l'histoire de notre parler, on ne saurait en faire un grief contre lui ; qu'il ait cru que, pour faire entrer les mots latins dans notre langue, il suffirait de leur « donner une terminaison agréable, » c'est une

erreur qui se conçoit ; que, méconnaissant l'une façon absolue la philosophie du langage, il en vienne à s'écrier : « Les paroles NE SONT « QUE DES SONS dont on fait ARBITRAIREMENT « les figures de nos pensées, » on peut encore mettre ce système naïf au compte de son époque. Mais que, sur le passé de la France, il pousse ainsi l'aveuglement jusqu'à l'ingratitude et qu'il décerne tranquillement le nom de « barbarie » à dix siècles qui ont connu et aimé le Christ, c'est ce que nous ne saurions supporter et qui dépasse toutes les limites.

Fénelon arrive à la Rhétorique, et déclare attacher encore plus de prix à la rédaction d'une rhétorique que d'une grammaire. Il souhaite qu'on compose cette rhétorique avec des extraits d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien, et finit, après mille protestations et réserves qui font le plus grand honneur à son esprit de conciliation et de justice, par opposer victorieusement le génie des anciens à celui des modernes. Voilà, encore une fois, voilà cette sévérité excessive à l'égard des

siècles chrétiens contre laquelle, malgré tout, nous ne nous lasserons jamais de protester. Voilà, rabaissées au second rang, toute l'éloquence et toute la poésie catholique. C'est en vain que, quelques pages plus loin, Fénelon fera des Pères un éloge hardi et plaidera en leur faveur les circonstances atténuantes de cette barbarie au milieu de laquelle ils ont vécu. Il est trop évident que tout son système peut se concentrer en ces mots : « Les modernes ne sauraient, littérairement, être placés à côté des anciens. » Ainsi parle le grand, l'illustre auteur du *Traité de l'existence de Dieu :* ainsi parle le successeur des saint Léon, des saint Augustin et des saint Bernard ; ainsi parle le contemporain de Bossuet. C'est toujours cette même doctrine, c'est celle qu'on retrouve encore aujourd'hui dans la plupart de nos Manuels classiques, et d'après laquelle l'humanité n'aurait produit en six ou huit mille ans que deux ou trois petites époques véritablement littéraires, de cinquante ans chacune. Combien plus large est l'idée du grand Schlegel qui, dès la première leçon de

on *Cours de littérature dramatique,* fait jaillir oute littérature du caractère particulier d'un euple et de son histoire nationale ! Combien lus juste est cette Critique de notre siècle qui, ans renoncer à faire un choix entre les œuvres le l'esprit, s'intéresse vivement à toutes es époques de l'histoire littéraire, parce que outes ces époques sont en réalité l'expression, e reflet et l'écho de l'humanité parvenue à telle ou telle phase de son développement légitime et normal !

Avec quelle joie nous constatons ici que, lans sa notion de la Poésie, Fénelon est supérieur à tout son siècle et le domine de toute sa hauteur ! Il est peut-être le seul homme de son temps qui ait nettement distingué la poésie de la versification, et qui ait osé écrire : « Toute l'É-« criture est pleine de poésie dans les endroits « même où l'on ne trouve aucune trace de versi-« fication. » Il est le seul, tout particulièrement, qui ait eu le rare honneur de s'écrier : « La « poésie est plus sérieuse et plus utile que le « vulgaire ne le croit. » Cette ligne vaut tout

l'*Art poétique* de Boileau, et c'est l'antithèse de ce mot abominable que l'on attribue à Malherbe : « Un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles. » Notre siècle, avec Victor Hugo, croit que le poète « a charge d'âmes », et Fénelon a porté cette noble idée dans son vaste esprit. C'est encore lui qui a donné de la Parole la plus chrétienne, la plus magnifique définition, quand il a dit que ce n'est pas un art frivole, mais « un art très sé-« rieux destiné à rendre les hommes bons et « heureux, » et qu'il a ajouté : « L'homme digne « d'être écouté est celui QUI NE SE SERT DE LA « PAROLE QUE POUR LA PENSÉE, ET DE LA PENSÉE « QUE POUR LA VÉRITÉ ET LA VERTU. » Il faudrait écrire en lettres d'or ces paroles splendides dans toutes nos classes de Rhétorique, ou plutôt il faudrait débaptiser ces classes de ce vilain nom, qui est absolument païen. En tout cas, il faut opposer ce mot de Fénelon à celui de Talleyrand, qui est flétri plus de cent ans d'avance. Fénelon mêle ainsi, dans sa *Lettre*, les vérités les plus audacieuses aux

préjugés les plus regrettables : tantôt esprit sans essor, tantôt géant de cent coudées.

Peu nous importe qu'après ces splendeurs, il s'emporte contre notre versification dont il est l'ennemi personnel, et qu'il aille jusqu'à formuler cette proposition : « La perfection de la « versification française me paraît presque im- « possible. » Il serait trop aisé de lui répondre en lui citant des milliers de vers incomparables dus à des poètes qu'il a pu connaître, comme Racine et Corneille, ou qui sont venus longtemps après sa mort, comme Lamartine et Hugo. Je m'étonne bien plus de voir un théologien de cette taille admettre, sur les origines de la poésie, les théories les plus ouvertement païennes : « La poésie, dit-il, a donné au « monde les premières lois ; c'est elle qui a « adouci les hommes farouches et sauvages. » Il faut voir dans ces paroles l'effet de ce déplorable séparatisme du XVIIe siècle : Fénelon n'aurait certes pas tenu ce langage dans sa chaire, et il s'y complaît dans cette partie de sa *Lettre* où il aime à traduire Horace. Il savait

bien mieux que nous, il savait que Dieu a créé le premier homme dans la splendeur de l'innocence et la lumière de la beauté ; il savait que Dieu a eu des entretiens avec Adam, qu'il lui a enseigné la Vérité, et que les révélations primitives ont de là coulé sur tous les peuples. Il n'ignorait pas que, d'après les données de la foi, les origines de la poésie ont été bien autrement élevées ; que, dès l'instant auguste où l'homme parla, il chanta, et que ce furent là les premiers poèmes, les premières hymnes. Fénelon, n'était étranger à aucune de ces idées, et les expose quelques lignes plus haut ; mais, que voulez-vous ? au XVIIe siècle, les meilleures intelligences étaient chrétiennes à certaines heures et païennes à certaines autres. Dans cette même page où notre Fénelon expose les théories d'Horace et de Lucrèce en paraissant les adopter, il ajoute, et nous aimerions à rester sur cette note très chrétienne : « Le grand poète est celui qui « ne fait pas de la poésie un jeu d'esprit pour « s'attirer une vaine gloire, mais qui l'em- « ploie à transporter les hommes en faveur de

« la sagesse, de la vertu et de la religion. » Et, un peu plus loin, mettant ces maximes en pratique, il ne craint pas d'appliquer sur les épaules de Molière le fer rouge de sa colère : « Molière a donné un tour gracieux au vice avec « une austérité ridicule et odieuse à la vertu. » On ne saurait mieux dire. Ce n'est pas, notez le bien, un janséniste qui parle de la sorte ; mais le moins janséniste de tous les esprits du XVIIe siècle, mais l'âme la plus aimante, mais l'intelligence la plus ouverte. Molière méritait ce châtiment, et Dieu voulut qu'il lui fût administré par une main aussi charitable et aussi ferme.

Nous nous sommes trop longtemps attardé sur la *Lettre à l'Académie;* mais tout Fénelon n'est pas là. Il est évident, tout d'abord, que l'auteur vaut mille fois mieux que la Lettre. Puis, il y a ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le *Traité de l'existence de Dieu* qui, jusqu'à la dernière aurore de ce monde, sera le manuel des âmes sages et des esprits lumineux. Il est de mode aujourd'hui de dédaigner cet ar-

gument des causes secondes que l'archevêque de Cambrai a mis dans une si belle lumière : Rome, tout en laissant le champ libre aux autres démonstrations, a souvent témoigné de l'estime ou elle tient cet argument traditionnel. C'est dans le *Traité* qu'éclate toute la beauté du style de Fénelon, ample et clair, majestueux et délicat, merveilleusement nuancé et toujours un, essentiellement philosophique et cependant imagé, grand et aimable, et où les qualités de Bossuet s'associent enfin à celles de François de Sales.

On ne saurait parler des erreurs théologiques de Fénélon, si ce n'est pour rappeler l'humilité avec laquelle il s'inclina sous la condamnation de Rome. Si Fénelon fut un séparatiste en littérature, il eut l'insigne gloire de ne l'être point en religion. Sa grande âme très large n'était pas faite pour les étroitesses du gallicanisme, et jamais esprit ne fut moins gallican. Il a plu à certains critiques de peser toutes les paroles de ses œuvres qui sont relatives au Souverain Pontife, et on a parfois

essayé d'en atténuer la portée. On ne niera pas, malgré tout, que l'archevêque de Cambrai n'ait eu l'âme ultramontaine, dans le sens le plus élevé de ce mot. Il avait, dans l'intelligence et dans le cœur, un aimant qui se tournait vers Rome. Tandis que son siècle se précipitait en une sorte de demi-révolte contre la chaire de saint Pierre; tandis qu'on aimait à contrister l'âme des Papes et qu'on commençait à fabriquer des liturgies contre la Liturgie; tandis que le jansénisme du XVIIe siècle annonçait les rébellions du XVIIIe, Fénelon, doux et calme, restait les yeux fixés vers le Siège romain. C'est en vain qu'à ce point de vue, on a tenté plusieurs fois de le comparer à Bossuet : l'évêque de Meaux, dont le génie est supérieur, n'a jamais eu un amour aussi tendre pour le Souverain Pontificat, et Fénelon, enfin, a été plus que lui un homme de soupirs, un homme de désirs.

Ces soupirs admirables, on les trouve partout dans ses œuvres, partout dans sa vie. En politique, il s'est avancé jusqu'à une sorte de dé-

mocratie respectueuse et hardie : « Tout se dé-
« cide aujourd'hui dans le cabinet des princes,
« et notre nation n'est point excitée à faire les
« mêmes efforts que les Grecs pour dominer
« par la patrie. » Dans le *Télémaque*, il en arrive aux utopies, et sa république de Salente est à peu près devenue légendaire. Certes, on n'aimerait guère à y habiter plus d'un jour, et le séjour à tout le moins en serait effroyablement ennuyeux. Mais enfin il convient de reconnaître que Fénelon eut la gloire de ne point se désintéresser des malheurs de son temps et de leur chercher un remède.

Il n'a pas été césarien : c'est beaucoup. Il a aimé les âmes, c'est encore mieux, et cet amour, plus que *Télémaque*, le recommande pour toujours à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité chrétienne.

LA BRUYÈRE

LA BRUYÈRE

La Bruyère est, pour son siècle, une figure étrange. Il a caché sa vie. Il n'est guère entré dans le grand tourbillonnement de Versailles et s'est tenu à distance. On connaît peu de grands écrivains sur lesquels l'histoire nous ait laissé moins de détails. On sait seulement que l'auteur des *Caractères* cultiva de nobles amitiés ; qu'il fut un véritable et profond honnête homme et que, sans se faire trop voir, il observa la ville et la cour. Cet homme a fait un bon livre, et s'est tû. Ouvrons le livre, et laissons l'homme.

On a souvent comparé ces deux observateurs, La Bruyère et La Rochefoucauld. Cette comparaison est une injure pour La Bruyère.

Comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer et comme nous aurons plus loin l'occasion d'en fournir la preuve, l'auteur des *Maximes* est un païen égaré dans un siècle chrétien, et l'on peut légitimement ajouter qu'à part deux ou trois lignes peut-être, un Grec ou un Romain auraient pu signer toute son œuvre. Je me trompe : ils eussent été plus grands et plus « chrétiens. » La Bruyère, au contraire, est une âme fortement imprégnée de christianisme. Dans cette intelligence un peu austère, il y a une admirable pondération, et il n'a pas pour l'antiquité cette aveugle passion qui caractérise Fénelon et Boileau. Il ose être chrétien en littérature comme en art. Ame noble, il ne méprise pas les autres âmes dont il critique les travers sans injustice comme sans amertume. Disons tout : il flagelle les âmes, mais il estime l'âme. Ses jugements sont empreints d'une équité que La Rochefoucauld n'a pas assez recherchée. Cependant, il était naturellement froid, il n'a pas connu l'enthousiasme, il ne montait pas sur le trépied, il ne s'emportait

point. Lorsqu'il écrit une page où la dignité de l'homme est mise en lumière, persuadez-vous que ce n'est point chez lui ardeur d'imagination, mais raisonnement pur. Il ne prononce qu'après avoir longtemps et froidement réfléchi, et mérite enfin qu'on lui décerne cet éloge dont si peu de moralistes se sont montrés vraiment dignes : « Il a su observer l'homme sans le mépriser. »

La Bruyère, sans doute, n'a pas les ailes puissantes d'un Bossuet, et ses yeux ne sont pas faits pour soutenir d'aussi près la vue du soleil. Il ne voit pas si loin ; mais il voit sûrement, et voit bien. Il a le regard honnête. Dans la sphère où se meut ce regard, rien ne lui échappe. On l'a dit avec raison : « L'auteur d'un livre historique qui n'est pas suffisamment travaillé est un malhonnête homme. » Il en va de même pour un moraliste qui n'a pas suffisamment « regardé. »

Les *Caractères* ne sont pas un livre religieux, de la façon que l'entendait le XVIIe siècle. Ce n'est pas une œuvre de controverse, ni

de théologie, ni même de philosophie ou de morale théorique. Aux yeux de tous les contemporains de La Bruyère, il n'était pas permis de parler chrétien en des œuvres uniquement littéraires. Un des plus rares mérites de l'auteur des *Caractères*, c'est de s'être montré, par ce côté, fort supérieur à son temps : nous ne saurions assez l'en féliciter. Le chapitre sur les esprits forts est le noble couronnement d'un édifice que personne alors n'eut peut-être songé à couronner de la sorte : c'est un fronton superbe au-dessus d'une architecture élégante. On voit réellement, dans ce chapitre, à quel grand et solide chrétien nous avons affaire : La Rochefoucauld est effacé, et n'est plus a nos yeux qu'un égoïste raffiné et que les égoïstes seuls peuvent trouver charmant. A la façon dont La Bruyère défend le dogme fondamental de l'existence de Dieu, il est trop aisé de deviner jusqu'à quel point le grand siècle lui-même a connu la plaie de l'athéisme ; mais les démonstrations du grand écrivain portent plus loin, et notre siècle se trouverait bien de les

relire. Que de fois, pour ma part, au milieu des outrages que l'on prodiguait devant moi à la sainte Église, que de fois n'ai-je pas lu et relu cette belle page : « Si ma religion était fausse, « voilà le piège le mieux dressé qu'il soit pos- « sible d'imaginer. » Il convient d'ajouter que les arguments de La Bruyère sont plus solides qu'originaux : il répète, il vulgarise les doctrines spiritualistes des grands philosophes de tous les temps ; mais c'est un vulgarisateur puissant et qui donne un tour nouveau à d'antiques doctrines. On le voudrait néanmoins plus serré et parfois plus profond.

C'est en effet la profondeur qui, peut être, lui fait le plus défaut. On ne se lasse pas de le regarder comme un observateur incomparable du cœur humain. Je pense qu'il serait plus juste de le considérer, tout d'abord, comme un observateur très exact de ses contemporains. Il est démontré que La Bruyère, pour composer son livre, a pris des notes fort consciencieusement sur tous les hommes de la ville et de la cour. Pour dessiner un seul de ses portraits, il a tracé

sur son carnet les esquisses de vingt figures qu'il a fondues plus tard en une seule physionomie. C'est ce que prouvent à l'évidence les clefs des *Caractères*, que le dernier éditeur du grand écrivain a si bien harmonisées ou rectifiées. Je n'entends pas d'ailleurs critiquer une telle méthode, que La Bruyère a heureusement corrigée par un grand nombre d'observations véritablement générales et philosophiques. Malgré tout, l'auteur des *Caractères* vivait à la cour. Il y vivait à l'écart, je le veux bien, et noblement caché; mais, enfin, la cour était son atmosphère, et il n'y pouvait guère observer que des courtisans. C'est le plus grand défaut de son livre, comme de tant d'autres à cette époque. On n'y rencontre trop souvent que la peinture et la critique des grands. Çà et là de bonnes figures bourgeoises prennent place dans cette noble galerie de portraits; mais je persiste à croire et à affirmer que la vraie bourgeoisie et le vrai peuple du XVIIe siècle n'y sont pas suffisamment représentés. Il en est de même pour cette excellente nolesse rurale, qui venait,

rarement à la cour. Or, ce sont là, au XVIIe siècle, les classes les plus honnêtes et les plus chrétiennes de la société. Leur modestie n'a pas attiré le regard des écrivains : ni Molière, ni La Bruyère ne les ont connues, ne les ont peintes. C'est ainsi qu'il ne faudrait pas juger la société de nos jours d'après les œuvres de nos boulevardiers. Fort inférieurs à La Bruyère, ils ont avec lui cette ressemblance unique : ils ne connaissent qu'une classe sociale. Versailles, aux yeux de la Bruyère, était un peu tout l'univers. Le Versailles de nos littérateurs, c'est le boulevard : ils ne vivent guère plus loin et ne décrivent guère d'autres milieux.

C'est particulièrement dans le chapitre consacré aux femmes qu'on peut constater cette infériorité de La Bruyère. Un de nos amis prétend que, pour bien juger un moraliste, il faut lire tout d'abord ces sortes de chapitres. Ce serait se montrer injuste pour La Bruyère que de le juger seulement d'après ces quelques pages. Faut-il avouer que nous les trouvons faibles? A coup sûr, elles sont extraordinairement

incomplètes. L'auteur des *Caractères* n'y parle guère que des coquettes, et je n'y vois pas assez éclater le triomphe de la femme chrétienne, de la *matrona unius viri*. C'est toujours cette fileuse de laine qui est obstinément oubliée. L'honnête femme ne préoccupe guère les littérateurs, voire les meilleurs. Elle se cache trop bien pour être seulement devinée par des yeux qui sont faits aux splendeurs des cours. S'il est un siècle qui ait été abondant en femmes chrétiennes, c'est bien le XVIIe, et La Bruyère ne le dit pas assez. Dans un grand nombre de familles on tenait alors au courant un registre intime, un Mémorial de tous les événements qui attristaient ou égayaient ce petit cercle. Nous avons conservé de ces documents intimes, et ils sont, je l'avoue, plus touchants, mais surtout plus VRAIS que la magnifique prose de La Bruyère. M. Leplay me demanda un jour « à quelle époque il convenait de placer ce moment de notre histoire où la France fut le plus profondément morale et chrétienne. » Je lui répondis qu'en vertu de

la vitesse acquise durant les siècles précédents, je placerais volontiers ce « sommet moral » pendant le règne de Louis XIII. La Bruyère n'en était séparé que par trente ou quarante années, et les mœurs chrétiennes offraient encore, de son temps, une vigoureuse et profonde beauté. Notre philosophe n'a pas constaté ce fait assez nettement; mais, encore une fois, il habitait Versailles, et ce fut son vice originel. Il faut, d'ailleurs, descendre jusqu'à notre siècle pour voir les observateurs et les poètes occupés à décrire et à chanter les « petites gens ». C'est une de nos gloires, et nous la revendiquons.

Donc, je n'ai pas la joie de voir La Bruyère m'ouvrir les portes d'un intérieur chrétien, me montrer la mère entourée de ses enfants, le père rentrant joyeux de son travail, la prière du soir faite avec les domestiques, et tant de nobles spectacles qui étaient si communs à cette époque. La Bruyère méritait pourtant de s'élever jusqu'à l'honneur d'une telle découverte : car c'est lui qui, en quelques lignes immortelles, a plaidé la cause des paysans, dont il a tracé un

admirable portrait. Sans doute il a été réaliste dans ce dessin superbe, comme en plus d'un autre tableau ; mais il faut le remercier d'avoir ainsi pensé aux pauvres gens qui sont courbés sur la terre et se confondent avec elle. C'est de l'énergie ; c'était du courage.

Ce n'est pas la seule fois, du reste, que La Bruyère se montre supérieur à son temps. Cet esprit noble et sage n'a jamais eu contre les siècles chrétiens cette haine, cemépris inique qui caractérise presque tous les écrivains du XVIIe siècle. Il se laisse aller, en un passage regrettable, à outrager l'architecture « barbare des Gothiques » : mais c'est tout. Il regrette quelque part le vocabulaire oublié de notre vieille langue, et il est le seul à exprimer intelligemment cet intelligent regret. Il n'est pas séparatiste comme la plupart de ses contenporains : il n'a jamais cru que Dieu pût ne pas être poétique ; il n'a jamais prononcé le divorce entre le Beau et le Vrai. Même, il en est venu, à force de loyauté, à écrire ces lignes qui lui feront éternellement honneur : « Un Père de l'Église,

« un docteur de l'Église, quels noms, etc. » Je me rappelle encore que cette éloquente sortie me consola fort vivement quand je commençai à aimer le moyen age d'un amour auquel je suis resté fidèle. Je ne l'ai jamais oubliée.

On a si longuement, si minutieusement étudié le style de La Bruyère, que j'éprouve quelque scrupule à en parler une fois de plus. Ici, je n'ai plus de réserves à faire, et c'est l'idéalde la perfection. Les *Caractères* sont le livre qu'il faut mettre aux mains de tous les apprentis en l'art d'écrire. On aurait quelque peine à y trouver un seul terme impropre, une seule exagération de couleur. Çà et là quelques enchevêtrements pénibles ; moins cependant que dans Pascal et dans Descartes. La pensée est nette, et la concision néanmoins n'est jamais excessive. Je ne saurais adresser qu'un reproche au grand écrivain : c'est qu'on voit trop la trame de son admirable travail. Ce livre sent l'huile, et la sent trop ; mais c'est une raison de plus pour le recommander aux débutants. Il est bon qu'ils voient de près l'appareil et la char-

pente d'une telle construction : il est utile qu'ils s'en rendent compte. Ils commenceront par l'imiter et, à force d'imitation intelligente, finiront peut-être par devenir originaux.

Il n'est point malaisé d'imiter La Bruyère, mais il serait dangereux d'imiter Bossuet. Savourez les *Élévations sur les Mystrèes ;* mais ne cherchez pas à reproduire le style emporté de ce génie superbe. On peut imiter les grands écrivains tels que La Bruyère, mais le génie doit nous tenir à distance. Arrachons-lui ses doctrines, si toutefois nous en avons la force ; mais n'essayons pas de lui dérober le secret de son style.

LA ROCHEFOUCAULD

LA ROCHEFOUCAULD

Nous avons sous les yeux ce livre des *Maximes* qui a tant occupé les critiques et a été l'objet de si vives contestations. Malgré quelques répliques vigoureuses, il semble que l'œuvre de La Rochefoucauld jouit aujourd'hui d'un crédit universel et absolu. Nous savons certains catholiques qui, séduits sans doute par la perfection d'un style presque incomparable, se sont pris pour La Rochefoucauld d'un amour qui nous désole et que nous ne saurions aucunement approuver. Nous tenons même à protester contre ces faiblesses de quelques grands esprits. C'est toujours un mal que de trop aimer la forme : ce triste amour conduit à négliger le fond, et porte à

je ne sais quelle indulgence condamnable. On a beaucoup pardonné au XVIIe siècle, bien qu'il n'ait pas toujours beaucoup aimé. Une phrase bien tournée a désarmé trop souvent les juges les plus solidement chrétiens, et l'on en est venu à considérer les *Fables* et les *Maximes* comme des œuvres qui sont presque chrétiennes à force d'être bien écrites. C'est une lamentable erreur et dont l'influence a été désastreuse.

A nos yeux, les *Maximes* sont un mauvais livre et, dans toute la force de ce mot, une œuvre païenne.

La Rochefoucauld est un contempteur de la race humaine, c'est un *mépriseur* et, à ce titre tout d'abord, nous nous défions de lui. On nous allèguera qu'il n'a pas haï, mais seulement méprisé, et qu'à tout prendre, le mépris est un sentiment plus pardonnable que la haine. Il nous est impossible de partager un tel avis, qui ne serait pas loin de nous scandaliser. Le mépris est stérile : il n'a jamais détruit le mal, ni construit le bien. Il est essentiellement

débilitant. L'homme qui regarde ses semblables avec cette moue dédaigneuse qui est une des grimaces de l'orgueil, cet homme est condamné à l'incertitude et même à l'inaction. Voyez La Rochefoucauld lui-même : » Il a toujours eu, dit le cardinal de Retz, une irrésolution habituelle. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fut très soldat ; il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il eut bonne intention de l'être ; il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il ait été engagé. » Le Cardinal ajoute que l'auteur des *Maximes* a toujours eu « un air de honte et de timidité », et il avoue d'ailleurs « qu'il ne sait à quoi attribuer cette irrésolution singulière ». Ce sont là les effets du mépris pour les autres hommes : sentiment désespérant et qui nous décide à ne pas agir, parce que nous ne voyons que du mal ou du faux-semblant au fond de tous les actes humains.

Depuis bien des siècles, l'École du mépris existe au sein de l'humanité, et ce n'est pas la moindre de nos plaies. La génération des con-

tempteurs est éternelle : race ingénieuse, subtile et quelquefois profonde, mais qui se contente de signaler le mal sans indiquer le remède. Dans tout le livre des *Maximes* il serait malaisé de trouver un seul conseil utile à côté de tant de traits perfides, de tant d'observations vraies et fines, de tant de jolies choses si joliment dites. D'autres philosophes, révoltés de cette sévérité et de cette aigreur inutiles, ont voulu fonder, en face de cette École du dédain universel, l'École de l'indulgence universelle. Ils se sont si bien ingéniés, ils ont fait tant d'honnêtes efforts, qu'ils sont arrivés, en décomposant l'âme humaine, à y trouver uniquement de l'or. Heureux chimistes ! Les plus misérables cœurs leur ont semblé pleins de trésors inespérés ; à défaut de vertus, ils se sont attachés aux instincts, qu'ils ont érigés en vertus. Le plus vil scélérat a été innocenté par eux ; les plus effroyables crimes ont été mis sur le compte de la folie et transformés candidement en cas pathologiques ; l'homme, enfin, a été déclaré un être bon et à peu près sans défaut. Est-il

besoin d'ajouter que cette École conduit par d'autres voies à des résultats aussi funestes que celle dont La Rochefoucauld est le chef et mérite de demeurer le type? Approuver tout dans l'homme, c'est y excuser tout; ménager tous les criminels, c'est nous réserver le droit de l'être nous-mêmes dans la mesure qui n'est pas contraire à nos intérêts ; passer l'éponge sur tous les vices, c'est nous autoriser à la passer sur les nôtres.

Entre ces deux écoles se tient l'École catholique, qui sait éviter l'un et l'autre de ces excès. « L'homme créé dans la lumière, avec la plénitude de l'intelligence, de l'amour et de la liberté, a détruit lui-même, par le premier péché, la beauté de sa nature si magnifiquement surnaturalisée. Il est tombé, gardant cependant dans son âme avilie les linéaments de sa beauté primitive, qu'il peut reconquérir tout entière en contemplant le Verbe fait homme, en le prenant pour type, en l'imitant, en s'unissant à lui, en étant sauvé par lui : » telle est la doctrine de l'Église, et c'est la seule

qui parvienne à expliquer les étranges anomalies qui rendent le cœur de l'homme inexplicable aux philosophes. La Rochefoucauld, une seule fois, a prononcé ce mot « péché originel », qui est la clef de toutes ces énigmes ; mais en tout le reste il n'a rien vu, et a été pleinement païen.

Ce dernier jugement paraîtra dur, et il ne nous semble que l'expression adéquate de la vérité. Lisez, relisez avec attention les *Maximes :* je vous mets au défi d'y rencontrer un seul trait qui soit chrétien, sincèrement chrétien. Aux yeux de La Rochefoucauld, le christianisme est non avenu ; c'est, à tout le moins, un domaine à part, et bien isolé de celui de la philosophie. La Rochefoucauld est peut-être, avec La Fontaine, le plus séparatiste de tous les écrivains du grand siècle. On allèguera, je le sais, que ces écrivains n'étaient pas des incroyants, qu'ils se sont inclinés plus d'une fois devant la vérité catholique et que, somme toute, ils ne l'ont point attaquée. Nous ne saurions admettre aucun de ces pitoyables

arguments. Le silence de ces écrivains à l'endroit du Christianisme est la plus sanglante et la plus odieuse de toutes les insultes. Quoi! le Christ, le Verbe de Dieu est descendu du ciel en terre; il a guéri nos malades et ressuscité nos morts; il a ouvert ses lèvres divines et enseigné toute la vérité; il a souffert et il est mort pour nous; des millions de martyrs ont versé leur sang; des milliers de docteurs ont parlé; d'innombrables vierges ont embaumé le monde du parfum de leurs âmes; des saints, qu'on ne saurait compter, nous ont donné l'exemple de toutes les vertus et le modèle de tous les sacrifices; quoi! la terre depuis seize cents ans est imprégnée, saturée du christianisme; la famille est chrétienne; la société est chrétienne; les âmes et les institutions sont chrétiennes: et voici qu'un homme d'esprit, fermant obstinément ses oreilles et ses yeux à toutes ces harmonies et à tous ces spectacles, se prendra à écrire une œuvre philosophique et morale où il ne tiendra absolument aucun compte de ce christianisme vainqueur qui a

tout pénétré ; où il supposera que cette loi lumineuse n'existe pas ; où il aura l'audace de se permettre cette hypothèse impie ; où il n'admettra pas l'influence historique de la loi de Jésus-Christ ; où il donnera à entendre que l'âme humaine est tout aussi perverse de son temps qu'avant le sang du Sauveur répandu, oui, tout aussi égoïste et misérable, malgré la vertu de ce sang divin, malgré l'Église, malgré les Saints, malgré seize siècles de Lumière et de Vérité ! Et il se trouvera des lettrés, des érudits chrétiens qui donneront, qui oseront donner le nom de chrétien à cet aveugle volontaire, à ce philosophe qui, dans toute son œuvre, ne prononce qu'à peine le nom de Dieu ! Encore un coup, il faut protester.

Et véritablement, si Jésus-Christ et l'Église ne sont pas parvenus à faire de l'homme autre chose que l'être abject peint par La Rochefoucauld, il faut nier leur divinité. En définitive l'auteur des *Maximes* a nié cette divinité éclatante tout aussi réellement que l'auteur contemporain de la *Vie de Jésus*. Les procédés

sont différents, mais le résultat est le même. Et qu'on ne dise pas que l'écrivain du XVIIe siècle s'est peut-être uniquement proposé de démontrer « QU'EN DEHORS DU CHRISTIANISME toutes les vertus sont fausses. » Tout d'abord, si notre philosophe s'était vraiment donné un tel but, il avait le devoir de le proclamer très haut, explicitement, sans ambages. Puis, à ce point de vue même, il eut encore fait fausse route : parce que le christianisme ne peut pas ainsi être mis en dehors de la nature humaine, et parce qu'au point de vue uniquement naturel, l'homme est encore capable de plus de vertus que l'auteur des *Maximes* ne veut bien le supposer. Les chrétiens ne sont pas les seuls qui doivent rejeter un tel livre, et tous les philosophes sincères le devraient condamner avec une sévérité aussi indignée.

Il semble que La Rochefoucauld, qui est trop souvent un observateur exact, n'ait pas poussé bien loin ses études en philosophie positive. Une erreur vraiment prodigieuse se retrouve en chacune de ses *Maximes*, et elle est,

si l'on peut ainsi parler, le caractère de cette œuvre trop vantée. L'auteur y a perpétuellement confondu les phénomènes volontaires qui engagent la responsabilité de l'âme humaine avec les phénomènes involontaires qui la traversent et la troublent sans entamer sa liberté. Qui ne fait pas en philosophie cette indispensable distinction ne sait pas, ne saura jamais le mystère du cœur humain. Eh ! sans doute — La Rochefoucauld a sur ce point mille fois raison, — nous sommes en pente vers tout ce qu'il y a de pire ; nous avons l'immortelle passion du *moi ;* nous ne songeons qu'à lui et lui voulons tout rapporter. Là-dessus nous avons des raffinements étranges et, pour ainsi dire, des calculs involontaires qui sont très habilement compliqués. Mais, dans toutes les âmes où le christianisme a pénétré, il est aisé de constater une admirable et puissante réaction qui se résume en un seul mot que La Rochefoucauld n'a pas prononcé et dont il semble surtout n'avoir pas compris le sens : et ce mot est SACRIFICE. Tout le

christianisme est là. Le chrétien est un être misérable par lui-même, mais très auguste par le prix qu'il a coûté à Dieu ; qui, sollicité par le *moi*, lui résiste énergiquement ; qui sort à tout instant de lui-même et se répand au dehors en actions charitables et héroïques. Les yeux fixés sur Jésus-Christ, qui est le grand Sacrifié et lui a donné l'exemple de toutes les résistances à tous les égoïsmes, il passe à travers le monde en comprimant ses passions, en se retournant sur la pente où ses vices le voudraient entraîner, en levant les yeux vers le ciel qui l'assiste et en foulant aux pieds le démon qui le combat. L'auteur des *Maximes* n'a rien connu de cette lutte qui tous les jours se renouvelle dans l'âme du plus humble et du dernier des hommes. Pauvres grands esprits, qui ne voient pas souvent les plus simples, et en même temps les plus admirables spectacles du monde des âmes !

Nous venons de toucher à l'une des plus graves imperfections de La Rochefoucauld. Il a trop vécu à la cour et, pour lui, l'espèce

humaine a véritablement commencé au marquis et au comte. Ce n'est pas le portrait de l'homme qu'il a peint, mais celui du courtisan. Il n'a certainement pas observé (il eut dédaigné de le faire) les petites âmes banales des bourgeois et des paysans. Pour attirer les regards délicats de cet observateur restreint, il fallait porter la jaquette dorée et les grands canons. Il n'a connu que le petit monde où il vivait, où son ambition s'agitait, où il eut à souffrir cent déboires. Or, ce monde des cours est celui que le christianisme pénètre le moins et qui prétend d'ailleurs se passer le plus aisément de la foi, tout en l'affichant avec le plus d'effronterie. De là vient ce mépris universel de l'auteur des *Maximes* pour la race courtisanesque qu'il a prise naïvement pour la race humaine. De là vient que, partout autour de lui, il n'aperçoit que tromperies et pièges, déguisements et trahisons ; de là vient qu'il s'écrie : « Nous « sommes si accoutumés à nous déguiser aux « autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-« mêmes. » Tout ce pessimisme est applicable

à la cour de Louis XIV, et même à toutes les cours; mais non pas, grâce à Dieu, à l'humanité rachetée par le sang de Jésus-Christ.

C'est un malheur, commun à beaucoup d'écrivains, de vivre dans un cercle trop borné, de s'y enfermer avec une obstination presque involontaire, et de ne connaître dans l'univers entier que ce petit pays et les quelques êtres qu'il renferme. Le grand chrétien qui a écrit les *Caractères*, La Bruyère lui-même, n'a pas tout à fait échappé à ce travers : il a peint souvent les types particuliers à son milieu et à son temps, plutôt que les types universels de tous les âges et de tous les milieux. Notre XIXe siècle est atteint de la même maladie ; les littérateurs de profession y forment une caste à part qui habite, à Paris, depuis la Chaussée-d'Antin jusqu'au boulevard Montmartre ; qui se connaît fort bien elle-même, mais ne connaît pas le reste du monde; qui a son type de femme, et ce type ne ressemble en rien aux humbles chrétiennes que nous avons l'honneur d'avoir pour mères, pour filles et pour femmes;

qui s'est composé un vocabulaire spécial, une philosophie spéciale, des mœurs spéciales. Les plus honnêtes de ces gens d'esprit, ceux qui ont les plus sincères et les meilleures intentions, voient souvent avorter leurs plus légitimes entreprises, à cause de ce monde particulier au fond duquel ils se sont enfermés. L'auteur des *Idées de Madame Aubray*, s'élevant noblement jusqu'à la doctrine de la rédemption des âmes, voulut un jour la proclamer au théâtre et donner sur la scène la parole à une chrétienne ; mais, parce qu'il ne connaissait pas notre langue et nous prêtait la sienne, il échoua. C'est ce qui, dans une autre sphère, est arrivé à La Rochefoucauld, qui, courtisan lui-même, a prêté à l'humanité le langage et les sentiments des courtisans. Un prêtre qui tiendrait la plume ne commettrait jamais de ces méprises et de ces étroitesses, parce qu'il est tous les jours en communication avec des milliers d'hommes dont il connaît la vie intime et qui, depuis le duc jusqu'au chiffonnier, appartiennent à toutes les classes de la société. Mais

il n'est même pas besoin d'être prêtre. Un simple chrétien, fut-il laïque, ne tomberait jamais dans une telle erreur : il aurait la plume moins fine, mais l'âme plus large.

Lorsqu'on écrit un livre intitulé : *Réflexions, sentences et maximes morales*, il semble que le premier devoir serait d'étudier l'homme sous toutes ses faces. Il convient que le moraliste descende dans la rue, aille s'asseoir à la table des bourgeois et à celle des pauvres, interroge le paysan, fasse parler l'ouvrier, grimpe aux mansardes, y passe de longues heures, lise les lettres touchantes que s'écrivent les petites gens, se pénètre de leurs mœurs, puis revienne dans les palais et prenne partout des notes. C'est là se montrer généreusement universel et vraiment observateur. Mais vous figurez-vous le duc de La Rochefoucauld parlant à des vilains et entrant dans leurs âmes? Est-ce que les paysans, à ses yeux, faisaient réellement partie de cette humanité qui a droit à être observée par les moralistes? Nous ne le pensons pas. Le vrai titre de son livre eût été :

Réflexions morales sur les grands, quoiqu'un certain nombre de traits heureux puissent parfois s'y appliquer à tous les hommes.

A quel esprit solidement épris de la vérité pourra-t-on jamais persuader que ces maximes trop connues de La Rochefoucauld sont l'exacte constatation d'un fait universel ? « Nos « vertus ne sont LE PLUS SOUVENT que des vices « déguisés. » « Les vertus SE PERDENT DANS « L'INTÉRÊT, comme les fleuves se perdent dans « la mer. » « On peut dire que le monde N'EST « COMPOSÉ QUE DE MINES. » Jetons nos regards autour de nous : considérons seulement les êtres qui vivent le plus près de nous, et demandons-nous, avec une constante et profonde impartialité, si ce sont là des créatures egoïstes, uniquement préoccupées d'elles-mêmes, hypocrites et fausses, armées de masques et plaçant ces faux visages sur la grimace de leurs vices. Étudions au hasard, dans un pays chrétien, la première famille qui s'offrira à nos yeux, interrogeons-la, et réfutons les théories de La Rochefoucauld par un examen critique des

réalités vivantes... Voici le chef de la famille, voici le père. C'est une âme ardente. et que vingt passions embrasent. Brûlé par les mauvais feux de la vingtième année, il a su préserver son âme et demeurer ferme au milieu de souffrances et de tentations que le monde a toujours ignorées. Quel intérêt y trouvait-il, et comment une telle vertu mériterait-elle d'être appelée « un vice déguisé » ? Cette âme, cette même âme fut toujours d'une absolue franchise et loyauté, et il serait plusieurs fois inique de lui appliquer cet odieux paradoxe de notre moraliste : « La sincérité qu'on voit d'or-« dinaire n'est qu'une fine dissimulation pour « attirer la confiance des autres. » Pour avoir trop sincèrement donné son avis sur une affaire délicate et où sa conscience lui a paru engagée, cet homme de bien vient de ruiner son avenir : il est menacé aujourd'hui et sera destitué demain. Osera-t-on dire à ce propos que « l'amour de la justice n'est en la plupart des « hommes que la crainte de souffrir l'injus-« tice » ? Voici bien autre chose : élevé par un

parent éloigné, le chrétien que nous observons — il n'est personne parmi nous qui n'en connaisse de cette trempe — a eu récemment la douleur de le voir mourir chargé de dettes. Il a tout voulu payer, s'est refusé pendant plusieurs années le moindre plaisir, en a sevré sa femme et ses enfants, mais est arrivé par là à laver la mémoire de son bienfaiteur. Est-ce le cas de répéter ces paroles vraiment abominables de l'auteur des *Maximes :* « Il en est de la reconnaissance comme de la « bonne foi : ELLE ENTRETIENT LE COMMERCE, « et nous ne payons pas parce qu'il est juste « de nous acquitter, mais pour trouver plus « facilement des gens qui nous prêtent ? » Ou ces autres paroles encore, qu'il importe de dénoncer et de flétrir plus vivement : « La « pitié est une habile prévoyance des mal- « heurs où nous pouvons tomber ? » Ce n'est pas tout encore. Outragé par un misérable qui lui devait tout et qu'il pouvait aisément écraser, notre homme est allé vers lui, l'a serré dans ses bras, lui a tout pardonné : y a-

t-il lieu, devant une telle générosité, de redire avec La Rochefoucauld, avec cette langue de vipère, qu'un telle réconciliation « n'était « qu'un désir de rendre sa condition meilleure, « une lassitude de la guerre, et une crainte « de quelques mauvais événements »? Certes l'homme que nous avons choisi pour type est bien fait pour donner un démenti à la perfidie d'un pareil adage; mais que dire de ceux qui l'entourent ? Est-ce par intérêt qu'ils sont, eux aussi, honnêtes jusqu'à la sainteté et dévoués jusqu'à l'héroïsme? Est-ce par intérêt que sa femme, durant la dernière épidémie, a été s'installer au chevet des pestiférés, qu'elle les a pansés et veillés, qu'elle en a guéri plusieurs et qu'elle a enseveli de ses propres mains les restes horribles de ceux qu'elle n'a pu sauver? Est-ce par intérêt que son fils, le capitaine, pour sauver un soldat de son régiment, est entré seul dans un carré ennemi ? Est-ce par intérêt que sa fille, la sœur de charité, soigne assidûment des vieillards laids, puants, ingrats? Il y avait au temps de La Rochefoucauld, il y

avait des épouses chrétiennes, de vaillants soldats et des sœurs de saint Vincent? Comment se fait-il qu'un tel philosophe n'en ait point parlé ?

L'auteur des *Maximes* a, d'ailleurs, méprisé la femme plus encore que l'homme ; mais, pour le réfuter, on se sent ici plus à l'aise, et les femmes honnêtes et bonnes sont moins rares que les autres. La Rochefoucauld n'a pas connu la femme : il n'a point connu ces belles et fortes âmes d'épouses et de mères qui s'épanouissaient partout au XVIIe siècle ; partout, dis-je, et même à la cour. Les quelques maximes qu'il a consacrées aux femmes donnent la mesure exacte de la portée de son regard ; mais il en est une qui est particulièrement odieuse et dont le dernier éditeur des *Maximes* est forcé de dire « qu'on n'y retrouve pas la délicatesse et le bon goût ordinaires à La Rochefoucauld ». Nous voulons la citer ici pour le châtier : « Il y « a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses « de leur métier. » Qu'en savait-il? Il s'était sans doute attaqué dans sa jeunesse à quelques

gourgandines; car il nous apprend, dans son *portrait fait par lui-même* qu'il a été un peu galant autrefois, et, « que présentement il ne « l'est plus, quelque jeune qu'il soit. » Cet aveu lui permet d'ajouter que « la sévérité des « femmes est un ajustement et un fard qu'elles « ajoutent à leur beauté. » Mais savait-il, encore un coup, savait-il que de son temps il y avait des milliers de femmes (je dis des milliers) scrupuleusement attachées à l'austérité de leurs devoirs et ne s'en laissant détourner par aucune séduction ; subissant souvent l'humeur difficile de ces maris auxquels elles demeuraient obstinément fidèles ; élevant dans les pleurs de nombreux enfants auxquels elles donnaient toute leur vie; pratiquant d'ailleurs toutes les vertus chrétiennes, pieuses, aumônières, douces, résignées et pures ? Le savait-il ? S'il l'ignorait, que penser d'une telle ignorance chez un tel observateur? S'il le savait, que penser de cette pointe à laquelle il a sacrifié la vérité ? Et l'indignation ne court-elle pas dans nos veines ?

Il est temps maintenant de constater les beaux fruits qu'a produits, dans l'intelligence de l'auteur des *Maximes*, ce mépris prodigieux pour la nature humaine. Ne pouvant pas croire qu'une nature aussi dégradée fût sortie des mains d'un Dieu créateur, ne pouvant pas s'imaginer qu'un monde si mal fait soit gouverné par l'éternelle providence d'un Dieu intelligent et bon, La Rochefoucauld s'est jeté à corps perdu dans le fatalisme, seul refuge qui reste finalement à ces illustres contempteurs de l'homme. Il n'ose plus, comme nous l'avons remarqué, prononcer le nom d'un Dieu personnel, mais il dit à tout instant : « La Fortune, la Nature », et il transmettra ce baragouin au XVIIIe siècle, sur lequel il exercera d'ailleurs une influence des plus fatales. « La « nature, écrit-il, fait le mérite, et la fortune « le met en œuvre. » « Il semble, ajoute-il, que « nos actions *aient des étoiles heureuses ou* « *malheureuses* à qui elles doivent une grande « partie de la louange ou du blâme qu'on leur « donne. » Et il ne craint pas de conclure, plus

aveugle que la plupart des philosophes paiens : « LA FORTUNE ET L'HUMEUR GOUVERNENT LE « MONDE. » Il ne s'en tient pas là : devançant de deux siècles les doctrines qui sont aujourd'hui à la mode, il attribue à notre tempérament tous nos vices et toutes nos vertus. En plein règne de Louis XIV, il a la témérité d'écrire : « La force et la faiblesse d'es- « prit sont mal nommées ; ELLES NE SONT EN « EFFET QUE LA BONNE ET LA MAUVAISE DISPOSI- « TION DES ORGANES DU CORPS. » Et, plus bas : « La crainte, la honte, ET SURTOUT LE TEMPÉ- « RAMENT, font souvent la valeur des hommes et « la vertu des femmes. » Il n'y a pas loin de ces aphorismes à celui qu'a formulé le plus hardi de nos matérialistes contemporains, lorsqu'il a dit : « Le vice et la vertu ne sont que des produits, tout comme le vin et le vitriol. »

Nous voulons bien avouer que La Rochefoucauld ne s'est pas toujours laissé emporter aussi loin et qu'il a frappé au bon coin plus d'une maxime juste, résultat d'une observation

fine et d'une étude exacte. Rien, d'ailleurs, n'est plus concis, ni plus expressif que la plupart de ses pensées, et jamais style n'a été pour l'idée un moule plus exact. Même il va trop loin dans la concision et devient obscur à force d'être bref. Je ne sache pas qu'aucun écrivain ait jamais autant limé son œuvre ; mais il lui est précisément arrivé ce qui advient aux écrivains trop épris de leur style, et il a plus d'une fois gâté ses idées en voulant les embellir.

Il demeure, malgré tout, une des gloires incontestées de la langue française et de l'esprit français, et ceux qui se proposent de donner une forme précise à leur pensée trouveront en lui un de leurs modèles les plus achevés.

Tant de qualités solides eussent dû préserver un aussi parfait écrivain. Il méritait mieux, à coup sûr, que d'être celui dont la juste postérité pourra dire : « Voilà l'un des hommes qui ont le plus méprisé l'homme. »

Mme DE SÉVIGNÉ

Mme DE SÉVIGNÉ

« Elle est charmante, elle est charmante, « elle est charmante. » Ce vers de la *Philiberte* d'Augier vient presque involontairement à l'esprit et aux lèvres, tandis qu'on lit les lettres de la « grande marquise. » Le charme en est tout français. Que les femmes de tous les pays et de tous les temps aient excellé dans l'art d'écrire, c'est un axiome qui est universellement admis, même par les hommes. Il n'est pas de petite bourgeoise en Europe qui, de nos jours encore, ne tourne gentiment une lettre et ne sache s'y montrer aimable. Mais Mme de Sévigné n'a rien d'anglais, rien d'allemand, rien d'italien : elle est absolument de France, et il semble que les critiques ne l'aient

pas encore assez observé. Ce n'est là d'ailleurs qu'une remarque superficielle, et il faut aller plus au fond. Il y a chez Mme de Sévigné à étudier la femme, la chrétienne et l'écrivain. La division semblera peut-être naturelle, et donnera plus de clarté à cette étude.

Nous avons dit : « la femme », et aurions dû écrire : « la mère ». Chez Mme de Sévigné, en effet, la maternité est plus que le sommet de l'âme : elle en est l'essence. On sait comment elle fut mariée, et combien peu de temps. Elle sut garder toute sa vie un profond respect à la mémoire d'un homme qu'elle eut sans doute quelque peine à respecter ; mais enfin son mari ne lui fit pas assez aimer le mariage. Elle fut la femme la plus honnête et, comme elle le dit de sa fille, la plus « régulière » de son temps ; mais elle vit dans le mariage les convenances sociales et la « réputation à l'abri » plutôt peut-être que la profonde unité de deux êtres. Encore un coup, je ne saurais l'en accuser sans quelque injustice et, pour bien juger Mme de Sévigné sur un point aussi délicat, il

faut se rappeler M. de Sévigné. Bref, ce n'est pas comme femme, mais comme mère que la postérité connaîtra l'auteur des *Lettres*.

Il est vrai que l'amour maternel n'a jamais trouvé une expression plus aimable, ni plus tendre, que dans les lettres de cette mère « qui devait un jour mourir en soignant sa fille, et de l'avoir soignée. » Ce sont, en vérité, d'adorables caresses. Ses angoisses pour la santé de Mme de Grignan prennent elles-mêmes un tour agréable et qui n'est pas sans plaire. L'affection est partout visible et tangible. On entend le cœur qui bat, dans le temps même où la plume court sur le papier. C'est délicat, fin, gracieux. Mais...

Comment dirais-je bien, sans paraître un esprit chagrin, que je ne trouve pas cette affection assez profondément chrétienne? J'ai tout l'air, n'est-il pas vrai, de prononcer un blasphème.

Eh bien, oui ! je trouve que Mme de Grignan est un peu trop un « enfant gâté », et ce n'est pas ainsi, selon moi, qu'une chrétienne doit

aimer sa fille. Une mère, qui est plus sévèrement catholique, sait dire à sa fille de plus rudes vérités ; elle ne l'accable pas sans cesse sous cette pluie de fleurs ; elle ne fait pas brûler tant de cassolettes autour d'elle. Dites tant que vous voudrez que le parfum en est exquis ; mais laissez-moi ajouter qu'il est capiteux. La vertu de Mme de Grignan n'en a pas souffert, je le sais et en suis heureux. Mais combien d'autres auraient succombé à une louange aussi assidue et aussi excessive ! Ce que je condamne plus sévèrement encore, c'est le caractère un peu trop matériel d'une affection qui est d'ailleurs si noble et si vraie. Mme de Sévigné adore l'esprit de sa fille, et s'extasie à tout instant sur le style aimable de ses lettres ; mais elle a pour la figure et la beauté de Mme de Grignan un culte que je me permets de trouver superstitieux. A plus d'une reprise, elle lui écrit pour la prier avant tout... de n'être pas mère trop souvent. Elle craint les grossesses de sa fille à l'égal du plus grand malheur. Sans doute, la santé de Mme de Grignan

est pour beaucoup dans cette crainte ; mais sa beauté y est, hélas! pour quelque chose. Cette horreur pour les nombreuses familles commençait déjà à se faire jour au XVIIe siècle : notre décadence est venue de là. A ce point de vue, Mme de Sévigné n'est pas assez bourgeoise. Dans les Mémoriaux de famille qui sont dus aux familles chrétiennes de ce même temps, on trouve un accent maternel qui est autrement énergique et autrement profond.

Le XVIIe siècle, à vrai dire, n'était point en général une époque complimenteuse. Les mères n'avaient pas accoutumé d'encenser leurs filles de la sorte, et faisaient bien. Les grands mères elles-mêmes étaient rudes quelquefois, et se disaient qu'un compliment, un seul, est de nature à perdre une âme. J'estime qu'elles avaient raison et qu'il faut, avant tout, forger des âmes solides. Au reste, les lettres de Mme de Sévigné nous offrent mille pages absolument irréprochables et où ces vilains compliments ne tiennent aucune place. Les mères sévères, elles aussi, savent écrire,

et il n'est pas impossible de donner à ses enfants de rudes conseils en un excellent style.

La chrétienne, chez Mme de Sévigné, est savante, sincère, vivante. Néanmoins, la grande Marquise n'est pas toujours pour moi la grande chrétienne. Il lui manque la simplicité et la profondeur. Elle est séparatiste à sa manière et porte l'empreinte de son temps. Il ne saurait entrer dans mon plan de trancher la question de son jansénisme. A-t-elle été janséniste, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ? Elle aimait trop Port-Royal pour n'avoir pas été imbue des idées de la secte, et c'est à ces doctrines rigoureuses qu'elle doit les défauts les plus incontestables de son étonnante intelligence. Si elle se fût davantage assimilé les doctrines de saint François de Sales, au lieu de savourer à l'excès tout ce qui venait de M. Pascal ou de M. Nicole, elle eût été tout autre sans cesser d'être charmante. Elle eût tout pénétré de christianisme : oui, tout, sa vie intime, son affection pour sa fille, et ses lettres elles-mêmes, qui fussent devenues plus

joyeuses en devenant plus vraies. Le jansénisme, lui, est l'antithèse de la joie, et il fait de la religion quelque chose de si maussade qu'un grand nombre de chrétiens se sont depuis longtemps empressés d'être seulement religieux à certaines heures et en certaines occupations de leur journée. Comparez la correspondance de l'évêque de Genève avec celle de Mme de Sévigné : vous comprendrez ce que je veux dire.

Quant au talent proprement dit de Mme de Sévigné, il est tout simplement incomparable, et l'on n'a rien exagéré en la plaçant au-dessus de tous les épistoliers, anciens ou modernes. Jamais grec, jamais latin n'a connu cette admirable aisance et souplesse. Avec une vivacité toujours verte, avec une sorte de vaillance toujours gaillarde et une imagination toujours en éveil, elle aborde tous les sujets. Il semble que, de parti délibéré, elle se propose de toucher à tout. Il n'en est rien et, si elle touche à tout, c'est sans le vouloir et par don de nature. Je parlais de souplesse tout à l'heure : c'est bien là sa première et sa meil-

leure qualité. Vivant en un siècle où tous les genres littéraires étaient sévèrement distingués l'un de l'autre et claquemurés chacun dans une petite cellule, Mme de Sévigné a, tout au contraire, fondu et harmonisé tous les genres. Elle pleure et rit dans une seule et même lettre, et le siècle de Louis XIV, qui se serait scandalisé d'un tel mélange dans un drame ou dans un poème, daigna le tolérer dans l'intimité de ces lettres. Par bonheur, et malgré Voiture, on n'avait pas encore décrété d'une façon trop officielle la création du genre épistolaire. Il fut donc permis d'y être humain et vrai. Le grand siècle ici voulut bien se dépouiller de sa grandeur, et nous autoriser à faire de notre style le reflet de notre vie.

Que Mme de Sévigné ait été naturelle, on n'en saurait douter, et il convient de lui en savoir gré; mais je ne voudrais point tomber ici dans l'excès de certains critiques qui regardent les *Lettres* comme l'idéal du style naturel. Je suis convaincu que, tout en les écrivant rapidement, elle les travaillait quelque peu et,

s'il faut tout dire, qu'elle les ciselait volontiers. Je crains même qu'en les écrivant, elle n'ait un peu songé à leur publication future. « J'espère, écrit-elle le 20 juin 1678, que, si « mes lettres méritaient d'être lues deux fois. « il se trouverait quelque charitable personne « QUI LES CORRIGERAIT. » Par bonheur, les « charitables personnes », dont parle la Marquise, se sont contentées de publier les *Lettres*, et se sont donné garde de les corriger. Les incorrections nous y plaisent autant que le reste. Somme toute, elle n'en commet point tant, ni de si lourdes. Elle a l'habileté merveilleuse de donner, même à ce qu'elle travaille, l'apparence d'une œuvre spontanée, facile, primesautière. On ne saurait lui adresser le reproche qu'on a pu faire à La Bruyère : ses écrits ne sentent pas l'huile, et l'appareil en est ingénieusement caché. Aussi ne souffre-t-on jamais en les lisant. C'est à la fois la lecture la plus aimable et la plus reposante. Nulle agitation chez l'écrivain, nulle agitation chez le lecteur. C'est un frais ruisseau qui coule sur de beaux

cailloux polis comme l'argent. Cette eau charmante ne fait aucun tapage. Les mots ne s'y précipitent pas; ils ne sautillent point. Les phrases de la Marquise sont rarement longues, sans être trop coupées. Tous les secrets du style s'y trouvent agréablement condensés. Tout ce que la langue française, en huit siècles, avait trouvé de délicatesses, de tours vifs, de rapidités heureuses, toutes ces inventions de notre génie trouvent dans les *Lettres* leur expression suprême et véritablement achevée. Pas de rhétorique, ni d'enflure ; rien qui trahisse l'effort. Les images même ne sont employées qu'avec sobriété, et ce pinceau n'abuse pas des couleurs. Avant tout, Mme de Sévigné est une grande dame, et il n'y a rien de vulgaire ni dans les allures de sa vie, ni dans les allures de sa plume. Elle n'est pas d'ailleurs sans quelque impertinence, et tient toujours les autres à la distance qu'exige l'étiquette. Ne lui demandons pas de tendresses pour les petites gens : elle a bien de la peine à ne pas les mépriser. Elle a le style marquis.

Il y a quelques années, un de nos plus illustres publicistes fit de Mme de Sévigné le type absolu et idéal de la chrétienne. Ce jugement ne fut pas sans me paraître excessif, et nous n'avons vraiment qu'à jeter un regard autour de nous pour trouver, dans nos mères, dans nos femmes, dans nos filles, d'aussi parfaites chrétiennes et d'une trempe peut-être plus forte.

Un jour, Joseph de Maistre se prit à écrire cette boutade : « Si j'avais à choisir entre Mme de Sévigné et sa fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre. » C'est charmant, et c'est vrai. Je ne crains pas d'ajouter — et c'est à dessein que je quitte ici le terrain littéraire — que la grande marquise m'effraie quelque peu, et que je me sentirais plus à l'aise avec des âmes plus simples. O chrétiennes inconnues, ô mères admirables qui savez cacher votre vie, je connais vos grandes âmes ; je connais ces hauteurs de pensée auxquelles Mme de Sévigné ne s'est pas toujours élevée. Vous avez une façon de voir toutes choses chrétiennement et de les consi-

dérer avec je ne sais quel bon sourire qui n'est pas le rire aimable de l'auteur des *Lettres*, mais qui vaut mieux. Vous savez écrire, vous aussi, et bien écrire : puissent vos lettres demeurer l'honneur secret de vos familles et ne pas trouver d'indiscret qui les tire de vos tiroirs et les profane en les publiant !

On parlait récemment devant moi de la mère de Lamartine, de cette grande chrétienne. Elle est fort inférieure à Mme de Sévigné comme finesse de plume et délicatesse d'esprit ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'elle a l'esprit plus intimement chrétien. Relisez ce *Manuscrit de ma mère* que le pauvre Lamartine a eu l'indélicatesse de livrer aux imprimeurs, et, — si vous n'avez pas le loisir de goûter tant de nobles pages qui n'auraient peut-être été ni pensées, ni écrites par Mme de Sévigné, — écoutez à tout le moins ces quelques lignes :

J'aime le temps d'automne et les promenades sans autre entretien qu'avec mes impressions : elles sont grandes comme l'horizon et pleines de Dieu. La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélan-

colie qui me plaît. Puis, quand je me retourne et que je vois, du haut de la montagne, la petite lumière qui brille dans la chambre de mes enfants, je bénis la Providence de m'avoir donné ce nid caché et tranquille pour les aimer. Je finis toujours par une prière sans beaucoup de paroles, et qui est comme un cantique intérieur que personne n'entend. Mais vous, Seigneur, vous l'entendez, puisque vous entendez le bourdonnement d'un insecte dans cette petite forêt de bruyère que je foule à mes pieds....

Il est temps de revendiquer, pour tant d'humbles chrétiennes, une gloire qu'elles n'ont jamais cherchée et qu'on se plaît trop à leur refuser. On ne trouvera jamais dans les *Lettres* le ton d'une Eugénie de Guérin, ni ces fraîcheurs délicieuses que nous a fait connaître le *Récit d'une sœur*. Mais, pour m'en tenir aux mères, qui ne souhaiterait d'avoir une mère comme Mme de Lamartine ? Et qui ne répèterait volontiers à ces femmes modestes et courageuses, à ces héroïnes de la vie domestique, ces deux vers charmants du vieux Ducis :

Oui, j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De couler mes jours près de vous.

BOILEAU

BOILEAU

La poésie didactique mérite-t-elle décidément ce nom trop profané de « poésie » ? Nous ne le pensons pas. Toutefois, il n'en a pas toujours été de même. A l'aurore de leur civilisation, les peuples, pour retenir plus aisément les éléments de leur science traditionnelle et les procédés même de leur agriculture rudimentaire, ont certaines exigences mnémotechniques que le rythme seul peut satisfaire complètement. Les peuples primitifs ne s'étonnent pas de voir quelque Hésiode se faire leur professeur poétique et revêtir de la splendeur de ses vers la nudité de ses préceptes. Suivant le commun sentiment des érudits, que rien jusqu'à ce jour n'est venu démentir, les Druides au-

raient tour à tour subi et professé un enseignement de cette nature, à la fois poétique et mnémotechnique. C'est bien; mais, quand à l'aurore a succédé le plein midi, quand à la demie-barbarie a succédé une civilisation demi-corrompue, est-il encore utile, est-il opportun de choisir la forme poétique pour apprendre aux hommes l'architecture ou la musique, la menuiserie ou la versification? Il va sans dire qu'il faut, de toute nécessité, créer une exception en faveur de la poésie rurale et de ce chef-d'œuvre éternel, les *Géorgiques;* mais le poète, ici, a l'inépuisable ressource de toutes les couleurs, de toutes les harmonies, de toutes les splendeurs de la nature. Pour tout le reste, nous maintenons notre dire, et affirmons qu'en un siècle civilisé, la prose seule est vraiment didactique. C'est ce que n'ont pas su comprendre tant de prétendus poètes depuis le XIIe jusqu'au XVIIIe siècle, et nous avons ainsi l'heur de posséder des milliers de platitudes en vers, depuis le *Bestiaire* de Philippe de Thaon jusqu'à la *Gastronomie* de Berchoux : œuvres

d'une médiocrité et d'une inutilité qui défient généralement toute comparaison. Eh ! Messieurs, si vous avez réellement la prétention de nous apprendre quelque chose, choisissez la prose, « ce mâle outil fait pour les fortes mains » ; descendez de vos échasses et daignez enfin vous abaisser à notre portée. Si vous n'avez au contraire que le désir fort légitime de nous charmer, traitez d'autres sujets, et ne consacrez plus laborieusement quelques milliers de vers à nous ennuyer sans profit pour la science et sans honneur pour la poésie.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'*Art poétique* de Boileau.

Quel but s'est en réalité proposé l'auteur de l'*Art poétique?* Je ne saurais croire, en vérité, qu'il ait prétendu donner les règles techniques du sonnet et apprendre à ses contemporains éperdus que ce petit poème se compose de quatorze vers distribués en deux quatrains et deux tercets. Ceux qui avaient besoin de ces infimes détails les auraient trouvés énoncés de leur temps avec beaucoup plus de

précision dans le premier Traité de versification française. Il convient donc, tout d'abord, de défalquer du poème de Boileau tant de préceptes inutiles ou déplacés. Ajoutons que c'est faire preuve de quelque étroitesse d'esprit et de quelque myopie d'entendement que de considérer aussi minutieusement d'aussi médiocres objets. C'est que Boileau a perpétuellement confondu la versification avec la poésie. Je demande pardon de ma liberté grande ; mais la poésie, à mon sens, ne lui est point apparue comme une glorification de Dieu et un agrandissement de l'homme par la musique, par la peinture et par la pensée harmonieusement réunies et fondues en un seul Art. Elle ne lui est pas apparue comme un langage divin parlé par les âmes élevées et pour les âmes élevées, destiné surtout à faire connaître et à faire aimer la Vérité. Non : la poésie n'est guère, à ses yeux, qu'une amusette à l'usage des esprits délicats et fins, « et cela fait toujours passer une heure ou deux. »

Despréaux a, suivant nous, exercé sur les

destinées de la poésie en France la plus regrettable, la plus mortelle influence : il a, pour plus d'un siècle, empêché la naissance parmi nous d'un véritable poète. Il a été plus loin, et, malgré son titre, son *Art poétique* a peut-être été aussi fatal à l'art qu'à la poésie. Oui, Boileau a tellement régularisé, aligné, ratissé les abords du Parnasse, il y a mis tant d'allées correctes, tant de poteaux indicateurs : « *Ceci est la route de l'élégie, cela est le chemin du poème épique ;* » il l'a si bien transformé en un jardin Lenôtre, donnant à chaque « genre » son petit jardinet à part, et séparant ces enclos par de grands murs destinés à empêcher toute communication, il a si bien fait que l'on s'est enfin dégoûté de tous ces artifices et de tous ces apprêts. On avait fini par ignorer qu'il y eût ici-bas de vrais bois désordonnés et touffus, avec de vrais oiseaux et un vrai charme, et, il faut le dire à la louange de notre siècle, c'est lui qui, après Jean-Jacques, a retrouvé le souvenir des chants oubliés et le chemin de la nature délaissée.

Veut-on savoir jusqu'à quel point les conceptions littéraires de notre temps sont plus élevées que celles du XVIIe siècle? Qu'on lise la *Poétique nouvelle* de Brizeux après l'*Art poétique* de Boileau. Les vers du poète breton ne sont qu'une esquisse, mais on y sent je ne sais quelle grandeur. Tandis que Boileau nous attarde péniblement dans ses définitions subtiles de genres et d'espèces, Brizeux, lui, nous prend par la main et nous conduit aux trois grandes sources de toute poésie humaine : le Temple, la Nature, la Cité. Qui oserait comparer cette classification à celle de Boileau ? L'une est large, et l'autre étroite; l'une est factice, l'autre vraie; l'une est d'un grammairien, et l'autre d'un poète.

La distinction de la poésie en genres rigoureux et infranchissables était faite pour arrêter tout élan vraiment poétique. Rien de plus stérile, ni de plus faux. Comment ! si j'ai l'âme inondée de tristesse et si j'éclate en larmes, je devrai pleurer jusqu'à la fin de mes vers impitoyablement qualifiés d'élégie, et il me sera

interdit de terminer cette « élégie » comme une hymne enflammée, avec des chants d'action de grâces ou même avec des cris de consolation et de joie! Si je parcours une belle campagne, je n'aurai pas le droit, après l'avoir décrite à ma façon, de m'élever graduellement jusqu'à l'ode, jusqu'au cantique où je chanterai le Créateur de ces montagnes et de ces vallées incomparables! Si je fais agir sur la scène les personnages d'un drame, je serai contraint de leur prêter sans cesse une grimace solennelle et lugubre, parce que ce genre s'appelle « tragédie », ou une grimace sans cesse exhilarante et rieuse, parce que cet autre genre s'appelle « comédie »! Il me sera défendu, en mon drame amoindri, de faire pleurer et rire le même homme qui, dans la réalité de la vie, a parfois l'occasion de pleurer et de rire durant l'espace d'une seule heure! Toutes ces règles seraient odieuses, si elles n'étaient pas ridicules. Un Victor Hugo s'en est très noblement affranchi. Il a jeté bas tant de barrières, et a bien fait.

Dirai-je comment Dieu fut chassé de la poésie par la main janséniste de Boileau : « Défense à Dieu de pénétrer en ce lieu ; défense au poète d'y chanter ses louanges, celles de son Fils, celles de la Vierge et de l'Église. » De telles besognes étaient laissées aux théologiens, et l'on se persuadait qu'il fallait uniquement, pour être poète, se pénétrer jusqu'aux moelles des seuls procédés de Virgile et d'Homère. C'est la première fois, il faut l'avouer, que la poésie a été entendue de cette façon, et aucun peuple, dans toute l'histoire du monde, n'en a jamais eu cette conception étroite. Toutes les nations, civilisées ou sauvages, partout et toujours, ont fait de leur poésie l'expression, non pas des idées d'une autre nation et d'un autre temps, mais de leurs idées, mais de leurs cœurs, mais de leurs intelligences, mais de leur foi, mais de tout leur être. Elles n'ont pas été emprunter le sang d'un autre peuple pour se le transfuser, décoloré, sans vigueur et froid. Elles ont pu quelquefois ne posséder qu'une pauvre poésie ; mais enfin, c'était une

poésie à elles, une poésie religieuse et nationale. Elles n'ont pas été mendier la coupe dorée d'Athènes et de Rome, et ont préféré dire : « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. » Voilà la vraie notion de la poésie.

La France ancienne n'a pas été mieux comprise ni mieux traitée par Boileau. Ni les combats de l'Église, ni les premiers siècles de notre histoire nationale ne lui semblèrent poétiques. Doctrine véritablement monstrueuse et contre laquelle il ne faut pas se lasser de réagir. Que dans toutes les annales de l'humanité, il y ait eu seulement deux instants vraiment poétiques et dignes d'occuper les poètes à travers tous les siècles des siècles; qu'Athènes sous Périclès et Rome sous Auguste soient l'unique aimant qui nous doive attirer et retenir sans cesse, c'est une idée que nous ne supporterons jamais. Boileau, par un excès de respect sans doute, n'a pas voulu se hasarder à parler de Moïse et de David; mais il n'eût certes pas écrit de l'au-

teur des *Psaumes* ce que notre Lamartine en a dit : « Essayez de lire Pindare après David ; « quant à moi, je ne le puis plus. » Dans l'histoire de la poésie, il biffe en réalité tout l'Orient et tous les siècles chrétiens jusqu'à cette grande lumière, jusqu'à cet astre dont la vue est difficile à supporter, jusqu'à ce géant qui se nomme Malherbe. Du moyen âge, il ignore tout, et nous ne songeons pas à lui en faire un reproche : car c'est le défaut de son siècle, et non pas le sien. Où a-t-il cependant puisé les éléments de cette fausse érudition ? Où a-t-il vu que, « durant les premiers temps du Parnasse françois, — le caprice tout seul faisait toutes les lois ? » Lui était-il impossible de lire dans Fauchet ou dans Catel quelques vers des XIIe et XIIIe siècles, d'en compter les syllabes, et de se convaincre que la versification de ces temps barbares était tout aussi régulière, et peut-être plus sage que la sienne ? Où a-t-il vu que « chez nos dévots aïeux » le théâtre ait été « abhorré », alors que ce fut peut-être leur unique et profonde passion lit-

téraire ? Non, non, il faut, encore un coup, pardonner à Boileau des erreurs qui lui ont été imposées par son siècle. Mais c'est le caractère propre du génie de s'élever au-dessus de ces idées, de ces ignorances et de ces préjugés de son temps, et Boileau ne saurait vraiment passer pour un génie.

Presque partout dans son œuvre, on est amené à constater le même manque d'essor et de coups d'ailes. Comment ce satirique a-t-il compris la satire? A-t-il été ce Juvénal chrétien dont le grand siècle avait tant besoin ? A-t-il, en vers légitimement audacieux, flétri les adultères du Roi, les complaisances des courtisans, les envahissements du césarisme, les attentats contre l'Église romaine mère de toutes les Églises, les premiers symptômes de cette épidémie d'athéisme qui allait tout infecter, les excès du luxe royal, la servilité des grands, l'extrême misère des pauvres, et tous les vices d'un temps dont il n'a guère raillé que les travers ? Non : Boileau s'est donné le plus souvent pour tâche de faire la guerre aux

méchants petits poètes qui pullulaient autour de lui, et ses yeux ont peut-être été plus indignés de ces minces abus que des vrais crimes de son époque. Que Cotin ait fait bâiller ses auditeurs et que Chapelain ait écrit de mauvais vers, tel n'est pourtant pas le principal souci de l'humanité chrétienne et française. Ce sont là des accidents sans doute, mais des accidents secondaires, et nous comprenons autrement l'utile et noble besogne d'un satirique. Aujourd'hui nous ne ferions pas, grâce à Dieu, de succès durable à l'écrivain qui se contenterait de berner le style de ses confrères et n'aborderait jamais les grands problèmes de la vie. Cependant les satires de Boileau ont été décrétées classiques, et l'on impose à la fraîche intelligence et au petit cœur tout neuf de nos enfants le *Repas ridicule* et les *Embarras de Paris !*

La physionomie de Despréaux est presque toujours la même dans toutes les parties de son œuvre. Le *Lutrin* appartient à ce genre faux qu'on appelait héroï-comique, et qui est, à pro-

prement parler, la parodie. C'est une sorte de pseudo-comédie qui consiste à prêter à de petits personnages l'allure et le langage des héros. La chose est amusante durant quelques cents vers ; plus longue, elle agace ou endort, et je ne crois pas qu'un esprit vraiment haut puisse jamais goûter le *Lutrin*. Il n'en est pas de même des Épîtres, qui sont incontestablement le meilleur titre de Boileau et où abondent les beaux vers honnêtes et francs, pleins d'un bon sens vigoureux et d'une lucidité toute française. Dans son Épître sur l'amour de Dieu dont nous n'avons pas à juger le fond et qui, pour la forme, est regardée avec raison comme indigne de lui, il aborde une haute question, et nous n'étions guère habitués à lui voir prendre cet essor vers les hauteurs. Nous le félicitons vivement d'une telle tentative, et estimons qu'il méritait d'y mieux réussir.

Notre jugement paraîtra sévère ; mais nous n'avons encore parlé que de nos griefs. Loin de nous la pensée d'amoindrir la valeur réelle de cet excellent écrivain qui fut un chrétien con-

vaincu. Je ne pense pas qu'on ait jamais respecté ses lecteurs avec autant de conscience, ni que jamais on ait si honnêtement travaillé une œuvre littéraire. Le vers de Boileau est net, franc, correct, et vraiment frappé de main de maître. J'ajoute que cette admirable régularité et ce parler sans tache étaient profondément nécessaires en un temps où la langue achevait de se former, et où le vers était encore un peu lâche, malgré le sublime effort de Corneille. L'auteur des Épîtres a rendu par là un signalé service à notre littérature nationale, qui ne s'en montrera jamais assez reconnaissante. La guerre impitoyable qu'il fit aux médiocrités poétiques de son temps eut, du moins, ce bon effet de déblayer le terrain littéraire et d'en expulser les indignes. Le mérite particulier de Boileau, un mérite qu'il a presque poussé jusqu'au génie, c'est le bon sens. Je ne crois pas, « quoi qu'on die », que ce soit précisément l'attribut spécial des vrais poètes, bien que cette excellente qualité soit partout à sa place et ne soit nulle part inutile. La poé-

sie n'est pas une folie, comme l'a prétendu certaine école ; mais ce n'est pas non plus une sagesse bourgeoise et craignant les courants d'air. Malgré tout, Boileau restera et méritera de rester, en raison même de cette correction et de cet équilibre. O rare puissance de ces vertus qui n'ont rien de vulgaire ! En réalité elles assurent l'immortalité, que ne donneront jamais ni la fécondité, ni l'imagination toutes seules, ni tous les dons de l'esprit sans ceux-là. Dans notre nomenclature littéraire qui est si riche, cent esprits peut-être sont supérieurs à l'auteur tranquille et peu inspiré de l'*Art poétique;* mais ils n'ont pas été corrects, et ne seront pas adoptés par la postérité qui a besoin de modèles achevés.

Il est encore un point qui me ravit chez l'auteur de l'*Art poétique* : c'est qu'il n'est point bas; c'est qu'il n'a jamais fait de vilenie ; c'est qu'il a révélé l'intime noblesse de son âme dans ce vers. l'un des plus beaux de notre langue et de toutes les langues : « Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ; » c'est

que, loyal et bon dans sa vie, il le fut dans ses œuvres ; c'est qu'enfin, s'il est à nos yeux un poète de seconde volée, il est, dans toute la force de ce mot, un honnête homme de premier ordre.

LA FONTAINE

LA FONTAINE

S'il ne fallait pas désespérer d'interrompre jamais le cours d'un préjugé, nous aurions à répéter ici, pour la millième fois peut-être, que ce prétendu naïf fut en réalité le plus madré et le plus profond de tous les égoïstes. Ce qui domine en lui, ce n'est pas le cœur, ni la conscience, ni l'âme : c'est l'esprit. Je m'évertue à chercher ce qui a mérité à ce fin matois le surnom de « bonhomme », et j'avoue en toute humilité que, malgré la constance de mes efforts, je ne suis pas encore parvenu à le découvrir. Intelligence acérée, pénétrante, mordante, piquante, charmante, il n'a jamais eu de la bonhomie vraie que certaines apparences trompeuses ; pour tout dire, je ne connais pas de

type plus accompli du « faux bonhomme. » Il est essentiellement sceptique, et rit sans cesse en dedans. C'est une sorte de Voltaire qui n'est pas venimeux et qui, par paresse, ne se donne pas la peine de haïr, mais seulement de mépriser. Encore ce mépris est-il sans profondeur, comme il est sans fiel. Il observe, sourit, puis écrit.

La Fontaine a loué quelque part l'auteur des *Maximes*, et il l'a fait avec amour, avec passion, sans réserve. C'est que l'auteur des *Fables* n'est en réalité qu'un La Rochefoucauld moins bilieux, moins sec, moins anguleux, mais plus dangereux peut-être et cachant mieux son jeu. Au demeurant, c'est le même tempérament de mépriseur de la nature humaime, et ils étaient bien faits pour se comprendre.

Voici un homme qui, doué d'un rare et merveilleux génie, et maniant le vers avec une facilité que personne n'a jamais possédée à ce point, se prépare à écrire un volume de *Fables*. Il a d'illustres modèles sous les yeux : les In-

dous ; Ésope chez les Grecs et, chez les Latins, Phèdre. Tous ces conteurs, que La Fontaine a si magnifiquement dépassés, ont vu dans l'apologue une façon populaire de dire la vérité aux peuples et de leur faire un cours de haute morale. Les origines de l'Apologue sont sacrées, j'allais dire divines. On le trouve dans l'Ancien Testament, et l'on peut affirmer que les paraboles de l'Évangile ne sont que des apologues surnaturalisés. Chez les nations même qui n'ont pas vécu dans la pleine lumière de la révélation, l'Apologue est resté quelque chose de mystérieux, de théologique et presque de sacerdotal. Oui, les Indous, Ésope et Phèdre lui-même sont des moralistes qui sont convaincus jusqu'à paraître inspirés. Si l'on n'avait pas tant abusé de ce mot, je dirais qu'ils semblent remplir un sacerdoce. Ils ne se dépouillent jamais d'une certaine gravité, qui est belle; ils ne raillent, ni ne plaisantent, et ce sont des prêtres qui croient à leur Dieu. Quel est, dans notre monde occidental, quel est le premier fabuliste qui a fait entrer le scepticisme dans

l'apologue? Quel est le premier qui s'est dépouillé de sa toge de moraliste? Quel est le premier qui, dans cette littérature grave, a montré la grimace d'un sourire moqueur? Ce sont les auteurs de *Renart* aux XIIe et XIIIe siècles, mais c'est surtout La Fontaine au XVIIe. Il se sert de la fable pour montrer le ridicule et l'inanité de l'homme, mais non plus pour lui prêcher une morale supérieure. Il est heureux de nous percer à jour. Au milieu de tant de vices et de petitesses, il nous donne à entendre que le seul moyen de nous tirer d'affaire consiste en une bonne petite prudence, en une honnête petite habileté renardière qu'il se prend à nous enseigner tout au long. L'important, c'est d'arriver par la finesse au succès, sans rompre trop ouvertement avec la morale. Le trompeur n'a qu'un écueil, c'est d'être trompé, mais il peut l'éviter. Le renard, enfin, est la bête favorite du « bonhomme », qui fut lui-même un fin renard. Prenez l'une après l'autre toutes les « moralités » des fables de La Fontaine et, à part un certain nombre d'exceptions dont il

convient de faire estime, vous n'y trouverez qu'une morale des plus naturalistes et des plus sceptiques. Il est certain que les Indous et Ésope ont été de grands théologiens, si on les compare à La Fontaine. Après seize cents ans de christianisme, ce fabuliste chrétien a trouvé aisément le moyen d'être infiniment moins élevé et moins moral que les fabulistes païens. Il n'y a ici bas que deux classes d'écrivains : ceux qui concluent et ceux qui se bornent à constater. La Fontaine est de ceux-ci, et c'est, pour tout dire, un prêtre qui ne croit plus à son Dieu.

La cause de cette étrange infériorité doit être cherchée dans cette odieuse doctrine, née aux XVIe et XVIIe siècles, qui scindait l'homme en deux, le chrétien d'un côté, le poète de l'autre. Dès qu'on prenait la plume, on n'était plus tenu à conserver ses idées ordinaires, sa physionomie intime. Tout au contraire, on croyait entrer dans le domaine de la fiction, dans un pays où il fallait se masquer. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire aux défenseurs de La Fontaine : « Il faisait

des fables, et non pas de la théologie ; » de même que nous avons eu le chagrin d'entendre dire à des publicistes fort catholiques : « Nous ne faisons pas de la théologie, mais du journalisme. » Comme si de telles choses étaient réellement divisibles ! Comme si la foi n'était pas la substance réelle de toute poésie et de tout art ! Comme si l'on pouvait renfermer en soi ces deux êtres si complètement différents et opposés : un chrétien qui s'agenouille devant Dieu et un poète qui ne prononce même pas ce nom sacré ! Nous ne craignons pas d'affirmer que La Fontaine, vivant en plein pays chrétien, pouvait et devait écrire des fables chrétiennes. Puis donc que le niveau de la morale humaine s'était si prodigieusement élevé dans le monde depuis le sacrifice du Calvaire, il était à tout le moins obligé de se mettre à ce niveau, et d'être plus grand que les fabulistes anciens. Il est, à ce point de vue, notablement plus petit.

Nous avons là, sous les yeux, un Recueil d'apologues indiens qui ont été traduits en chinois ; puis, du chinois en français par

M. Stanislas Julien. J'en citerai ici quelques pièces, plutôt que de citer Esope et Phèdre, trop connus, et nos lecteurs verront sans peine combien ces pauvres Bouddhistes avaient de la fable une idée plus haute que notre La Fontaine... Écoutez ce récit, dont le titre et la moralité sont contenus en ces sept mots : *Il faut être fidèle à sa parole.*

« Un lion qui vivait dans une forêt avait lié amitié avec un singe. Celui-ci confia un jour ses deux petits au lion. Dans ce moment un vautour, qui était pressé par la faim, rôdait en cherchant sa proie. Comme le lion s'était endormi, le vautour prit les petits du singe et alla se fixer au haut d'un arbre. A son réveil, le lion chercha les petits du singe et ne les trouva plus et, ayant levé les yeux, aperçut le vautour qui les tenait au haut d'un arbre : « J'avais reçu, dit-il au vautour, les petits du singe qui avaient été confiés à ma garde; mais je ne les ai pas protégés avec assez de vigilance et de soin, et vous en avez profité pour les prendre et les emporter. De cette manière, j'ai manqué de foi Je vous en prie, rendez-les moi. Je suis le roi des quadrupèdes, et vous le maître des oiseaux : notre noblesse et notre puissance sont égales. Il serait juste de me les rendre.

— « Vous ne connaissez pas les circonstances, lui répondit le vautour. Maintenant je meurs de faim. Qu'ai-je besoin de considérer la ressemblance ou la différence du rang ? »

Le lion, voyant qu'il n'obtiendrait rien, déchira avec ses ongles la chair de ses flancs pour racheter les petits du singe. »

Et cette autre fable dont la moralité n'est pas moins haute : *Pratiquez l'humanité*, n'est-elle pas digne aussi d'être regardée comme une œuvre vraiment chrétienne ?

« Jadis, dans une grande forêt, il y avait une multitude d'animaux. Le feu, ayant été allumé dans une plaine sauvage, s'étendit rapidement et consuma trois côtés de la forêt. Il n'en restait plus qu'un qui fut libre ; mais, devant, coulait une grande rivière. Les animaux, réduits à l'extrémité, ne savaient plus comment sauver leur vie.

« Dans ce moment, dit le Bouddha, je pris la forme d'un cerf gigantesque et doué d'une force extraordinaire. Je posai mes pieds de devant sur le bord ultérieur, et ceux de derrière sur l'autre rive, et je fis de mon dos un pont pour passer les animaux. Ma peau et ma chair furent cruellement meurtries et déchirées ; mais, par un sentiment d'affection et de pitié, j'endurai la douleur au risque de mourir. Après tous les animaux arriva un lièvre. Quoique la vigueur de mon corps fut épuisée, je fis un dernier et suprême effort pour qu'il pût passer. Dès que le lièvre fut sauvé, mon dos se brisa. Je tombai dans l'eau, et je mourus. »

Nous pourrions multiplier ces exemples et en citer d'aussi décisifs ; mais personne n'hési-

tera désormais à établir entre les Indous et La Fontaine une différence qui ne sera pas à l'avantage du dernier. Il est presque inutile d'ajouter que ce caractère primitif de l'apologue a persisté chez toutes les nations chrétiennes et, en particulier, chez la nôtre. Marie de France, au XIIIe siècle, a versifié des fables, imitées de l'antiquité, qui présentent une morale sévère et élevée. Dans le *Coq et la Perle,* le fabuliste du XVIIe siècle nous semble donner pour conclusion et pour morale cette idée fort réaliste que l'Utile est souvent préférable au Beau. Telle n'est pas, au contraire, la pensée de l'auteur du moyen âge, quand il compare le coq à ces esprits qui « méprisent l'honneur et choisissent le pire. » Je préfère cette morale et m'y tiens.

Mais si La Fontaine est à nos yeux le moins religieux de tous les fabulistes, il en est certainement le plus admirable et le plus parfait, si l'on ne considère que la forme. Autant de fables, autant de drames vivants, autant de chefs-d'œuvre. Pour trouver dans ce livre sans pa-

reil, un mot déplacé, une expression fausse, une faiblesse, il faut de longues recherches et qui aboutissent rarement. Sous la main de cet homme prodigieux, le vers français prend une souplesse, une variété, une élasticité dont Boileau ne l'aurait pas cru capable. Les rythmes changent sans cesse, et l'harmonie n'en souffre jamais. La Fontaine procède par images, ou plutôt par tableaux. Il dédaigne avec raison les sécheresses d'Ésope et la brièveté de Phèdre : il met tout en action. Plus de style indirect : du drame, toujours du drame. Chaque animal a la parole : on le voit, on l'entend. Les Indous, par exemple, connaissaient la fable de *L'Ane couvert de la peau d'un lion*; mais quelle concision désespérante ! « Un âne s'étant couvert de la peau d'un lion, se pavanait fièrement et s'imaginait qu'il était le roi des quadrupèdes. Quelques personnes, l'ayant aperçu de loin, le prirent pour un vrai lion ; mais, quand il se fut approché d'eux, il se mit à braire, et tous connurent que ce n'était qu'un âne. » Tels sont presque tous les thêmes

de La Fontaine, et vous savez comment il les a embellis. Des tableaux d'une infinie variété, un drame plein de vie, un style plein de facilité, ce n'était pas encore assez : La Fontaine y joint la pointe de son esprit, qui est d'une méchanceté délicate. Vous vous heurtez, dans chaque fable, à vingt observations délicieusement vraies. Le bon sens domine et éclaire toute l'œuvre. Ce n'est pas celui de Boileau qui était parfois grave jusqu'à la lourdeur : c'est le sien, qui est plus français. Il accepte, d'ailleurs, et consacre volontiers les données de la morale naturelle et, s'il ne leur ajoute rien, il lui arrive le plus souvent de ne les point défigurer ni amoindrir. Somme toute, avec les *Fables* on ne charmera jamais un chrétien, mais on amusera honnêtement les honnêtes gens. C'est le plus parfait de tous les chefs-d'œuvre, et il est visiblement immortel. Je crois néanmoins qu'il n'a pas augmenté ici-bas la somme du bien ; j'ajoute qu'il n'a pas agrandi une seule âme ; je suis convaincu, enfin, qu'avec le seul bon sens, même doublé

d'esprit, on ne fondera jamais ici-bas rien de vraiment grand.

Je ne parle pas des *Contes* de La Fontaine. Ils déroutent certains de ses admirateurs, qui les trouvent décidément trop gaulois. Il les faut tenir dans la même estime que nos Fabliaux du XIIIe siècle et le *Décaméron* de Boccace.

Venant de l'auteur des *Fables*, ils nous désolent plus qu'ils ne nous surprennent.

SAINT - SIMON

SAINT - SIMON

I

Quelles que soient les réserves qu'un honnête homme soit en droit de formuler sur les jugements de l'illustre chroniqueur, Saint-Simon est aujourd'hui hors de pair. Du premier coup, il s'est établi parmi nos classiques, et dans un rang qui n'est pas médiocre. Il est un de ceux qui honorent la langue française, et les littératures étrangères pourraient difficilement nous opposer un génie plus souple, plus varié, plus fécond.

On s'était longtemps défié de cet «irré gulier», et les délicats n'avaient pas voulu, tout d'abord, l'admettre dans l'auguste voisinage de Bossuet

et de Racine. De fait, on ne le trouvait point assez aligné. Saint-Simon est une façon de romantique. Il a un tempérament fougueux et ardent dont il n'essaie même pas de triompher. Je n'ignore pas tout ce qu'il doit au Journal de Dangeau et qu'il en a fait, pour ainsi parler, la première substance d'une partie considérable de son œuvre ; mais ce n'est point pour affaiblir le jet impétueux de sa pensée. Je sais aussi qu'il a mis deux fois son livre sur le chantier et que nous possédons le trésor de ces deux rédactions. Mais, à ne considérer que ce qui lui appartient en propre, on peut dire qu'il laisse courir la plume et ne prend pas souci de cent incorrections. Il ne faut pas voir, dans cette étrange composition, autre chose qu'une suite de grandes fresques « sans fin » et qui vous font passer sous les yeux deux siècles de notre histoire. J'ai dit « deux siècles » et ne m'en repens pas. Mais, à vraiment parler, c'est un homme du XVIIIe siècle. Il en a l'esprit, la langue, l'audace et le fiel.

II

La langue de Saint-Simon n'est pas de celles que l'on puisse offrir pour modèle : c'est un écrivain qu'il faut lire à un âge quelque peu mûr, et les jeunes gens se trouveraient assez mal d'une telle lecture. Ils n'y apprendraient ni à se contenir, ni à se corriger, et y puiseraient trop aisément l'habitude d'écrire avec une rapidité malsaine. Le génie seul peut procéder avec une telle désinvolture d'incorrection. Que Saint-Simon se permette des phrases de vingt lignes et y enchevêtre péniblement les incidentes dans les incidentes, c'est pour lui petite affaire. Avec deux coups de pinceau, il rachète tout et se fait tout pardonner. Mais de telles libertés ne sauraient être permises qu'à ceux qui peuvent ainsi les faire oublier. Pour conclure, c'est La Bruyère, et non pas Saint-Simon, qu'il faut mettre aux mains de la jeunesse.

Ajoutons que, pour de jeunes entendements, le fond n'en serait pas meilleur que la forme elle-même, et Saint-Simon est un professeur de mépris dont on n'a pas besoin à vingt ans.

Ce n'est pas, pour en revenir à son style, qu'on ne lui puisse reprocher des longueurs ; mais véritablement on n'en oserait rien supprimer. C'est par l'ellipse qu'il pèche le plus volontiers, et il montre une telle hâte dans le rendu de sa pensée qu'il prend plaisir à employer un mot au lieu de dix. Mais, par la force de son esprit, il trouve dans ces ellipses mêmes un des plus merveilleux secrets de son style et, comme on l'a dit avant nous, « une effrayante propriété de l'expression. » Quelques exemples ne seront peut-être pas inutiles.

Après avoir décrit, de main de maître, comment le saint viatique fut administré à Louis XIV ; après nous avoir montré le très humble cortège qui, ce jour-là, accompagna le Dieu, créateur du ciel et de la terre, à travers les appartements de Versailles ; après nous avoir parlé de ce « très petit accompagnement

qui monta chez le Roi par le petit escalier de ses cabinets, » Saint-Simon ajoute qu'après le sacrement reçu, il ne demeura dans la chambre de Louis que Mme de Maintenon et le Chancelier, et qu'ils profitèrent de cette solitude pour lui faire signer ce fameux codicille, « si fraîchement fait, qui mettait le couteau dans la gorge à M. le duc d'Orléans, dont il livrait la manche en plein au duc du Maine. » Voilà qui est fièrement dit; mais ici les plus magnifiques ellipses abondent : « Tout aussitôt, et cet *aussitôt* fut un peu étrange, le Chancelier lui présenta le codicille. » Puis, quelques pages plus loin, parlant des deux cardinaux de Rohan et de Bissy, qui reçoivent du Roi mourant une si vigoureuse harangue en pleine poitrine : « Leur réponse, dit Saint-Simon, ne fut que sécurité et louanges. » Ailleurs il entretient son lecteur, avec son amertume habituelle, de sa réconciliation si superficielle avec le duc de Noailles : « Ma persévérance sèche, froide et précise aux simples devoirs d'indispensable bienséance, m'*ont* délivré et l'*ont* réduit au même point que

moi. » Tout Saint-Simon est dans cette phrase dont l'incorrection est si manifeste : mais où trouver deux mots mieux accouplés que ceux-ci : « Persévérance sèche ! » C'est un coup de génie, et rien n'est plus fréquent dans les *Mémoires*.

Saint-Simon ne procède guère que par tableaux. Toutes les fois qu'il n'est pas peintre, il est médiocre. C'est alors qu'il se perd en ces incidentes que nous signalions tout à l'heure. Écoutez plutôt : « Le soir, fort tard, ne répondit pas à l'applaudissement *qu'on* avait voulu donner à la journée, *pendant laquelle* il avait dit au curé de Versailles, *qui* avait profité de la liberté d'entrer, *qu'il* n'était pas question de sa vie, sur ce *qu'il* lui disait *que* tout était en prières pour la demander, mais de son salut, pour *lequel* il fallait bien prier. » On se ferait difficilement l'idée d'une telle lourdeur, et il est bien peu de pages de Saint-Simon qui n'en soient gâtées. Mais comme il se relève, et par un mot ! Voyez-le peindre le Roi « avec Jésus-Christ sur les lèvres encore, qu'il venait de

recevoir »? Et maintenant, voulez-vous un tableau complet, un tableau avec son cadre? Lisez cette page, étonnante en sa simplicité, où il nous montre toute la Cour abandonnant le Régent, le jour où l'on croit que le Roi va revenir à la santé : « Le matin de ce jeudi, il parut plus de force, et quelque rayon de mieux qui fut incontinent grossi et dont le bruit courut de tous côtés. Le Roi mangea même deux petits biscuits dans un peu de vin d'Alicante, avec une sorte d'appétit. J'allai, ce jour-là, sur les deux heures après midi, chez M. le duc d'Orléans, dans les appartements duquel la foule était au point, depuis huit jours et à toute heure, qu'exactement parlant une épingle n'y serait pas tombée à terre. Je n'y trouvai qui que ce soit. Dès qu'il me vit, il se mit à rire et à me dire que j'étais le premier homme qu'il eût encore vu chez lui de la journée, qui jusqu'au soir fut entièrement déserte chez lui. Voilà le monde. » Ces quelques lignes peuvent passer pour un type parfait, comme un abrégé de

toute la manière de l'auteur. Et maintenant rhéteurs, relevez, tant qu'il vous plaira, les constructions défectueuses, les inélégances, les tours incorrects, les pesanteurs, les *lapsus*. Vous n'empêcherez pas que cela ne soit vivant. Oui, cela vit, cela frémit, et je préfère cette incorrection animée à votre correction sans mouvement. Dans les Traités de Rhétorique, on n'a pas encore écrit de chapitre qui porte ce titre : « De la vie dans le style ». C'est qu'en effet on peut tout apprendre et tout acquérir, sauf cette chaleur vitale dont le génie a voulu garder le secret.

III

Saint-Simon, malgré tant de qualités et qui sont de premier ordre, n'est pas en grande estime auprès des catholiques, et je ne saurais leur donner tort. Quoi qu'on en ait dit, ce n'est ni un grand cœur, ni un beau caractère, ni un

esprit élevé. L'élévation surtout lui fait absolument défaut. Les horizons de cet historien sont étroits : il ne voit pas haut, et il ne voit pas loin. Homme de cour, il n'a pas même imaginé qu'il pût y avoir, au-delà de la cour, quelque spectacle digne de fixer un moment l'attention d'un galant homme. On a dit que la race humaine finissait au baron : Saint-Simon eût été dans le cas de le penser. C'est un duc plutôt qu'un homme. Il ne semble pas avoir le sens de la nature, de même qu'il n'a pas le sens de l'humanité. Le palais de Versailles est tout son paysage. Il faut se le représenter frétillant sans cesse au milieu de tous ces groupes en jaquettes dorées, et trottant dans tous les coins et recoins de ce château, qu'on a si bien appelé « une caserne à courtisans ». Il ne saurait demeurer un instant en repos, et l'agitation est son état normal. Il va de l'un à l'autre, il s'inquiète, il s'informe, il entre partout, il connaît les ateliers où se fabriquent les bruits qui courent ensuite dans tout le royaume, il les recueille avec une sincérité passionnée, et les

colporte d'autant plus volontiers qu'ils favorisent les vingt ou trente haines dont son cœur est gonflé. Il y a du *reporter* dans Saint-Simon; ou plutôt, c'est un *reporter* de génie. Les autres ne lui vont pas à la cheville, mais ils sont bien de la même famille. On a prononcé à ce sujet le mot de commérage, et je ne pense pas qu'on se soit, ce jour-là, rendu coupable d'une grande calomnie. C'est une simple médisance.

Cette médisance a, néanmoins, échauffé les oreilles de tous les adorateurs de Saint-Simon et nous a particulièrement valu une magnifique indignation de Sainte-Beuve, lequel était rarement indigné : « Oui, dit-il, les *commérages* de Saint-Simon ; mais, comme qui dirait les *barbouillages* de Rembrandt ou de Rubens. » L'indignation paraît ici égarer quelque peu l'esprit ordinairement si précis de Sainte-Beuve. Le commérage ne réside pas dans le style, mais dans les habitudes de la vie, et l'on peut être en même temps une commère de premier ordre et un écrivain de première valeur.

Saint-Simon haïssait tout ce que haïssait

Sainte-Beuve, et c'est cette haine bilieuse qui lui a fait trouver un partisan si décidé dans l'auteur des *Lundis*. Il se trouve que le duc Saint-Simon a été janséniste, et que Sainte-Beuve, tout en ne croyant à rien (absolument à rien) a voulu se donner les allures de défendre le jansénisme. On ne saura jamais supputer le nombre des athées qui ont de la même façon aimé Port-Royal et combattu la bulle *Unigenitus;* mais il est, à tout le moins, permis d'affirmer que Saint-Simon a eu contre la Papauté une aversion profonde qu'il conciliait, je ne sais trop comment, avec une foi sincère et une piété grave. Il inventa perfidement tout un système pour empêcher les évêques de correspondre librement avec Rome, et l'on voit par là qu'il est bien fait pour donner ici des leçons à tous nos brochuriers contemporains. Il demande qu'il ne soit permis « à aucun évêque, ni à aucun ecclésiastique d'écrire à qui que ce soit de la Cour de Rome, ni d'en recevoir des lettres SANS LA PERMISSION EXPRESSE DU ROI SUR CHAQUE CHOSE ». Et plus loin : « C'est bien

assez de laisser le commerce de Rome libre aux trois cardinaux UNIQUEMENT, et celui du Nonce à cinq ou six prélats ou gens de second ordre, bien choisis, et nommés pour cela par M. le duc d'Orléans ; et châtier sévèrement et irrémissiblement tous prélats et gens de second ordre qui oseraient transgresser la défense le moins du monde. » Ne croirait-on pas lire quelque écrit semi-officiel du second empire? Mais Saint-Simon ne s'est pas défié que des évêques. Même passion contre les Jésuites, et surtout contre Mme de Maintenon. C'est un brochurier gallican ; c'est un pamphlétaire janséniste. Tous les ennemis de l'Église se servent de ce croyant pour fortifier leur incroyance.

IV

Nous parlions tout à l'heure de certaine étroitesse de cette intelligence ; mais, encore ici, nous trouvons devant nous la colère de Sainte-Beuve : « Vous parlez de Tacite, qui

a admirablement condensé, travaillé, pétri, cuit et recuit à la lampe, doré d'un ton sombre ses peintures chaudes et amères. Ne vous repentez pas, Français, d'avoir eu chez vous, en pleine cour de Versailles et à même de la curée humaine, ce petit duc à l'œil perçant, cruel, inassouvi, toujours courant, furetant, présent à tout, faisant partout son butin et son ravage, un Tacite au naturel et à bride abattue. » Et le critique de s'emporter ici contre ces impertinents qui ont osé parler de « l'horizon borné de Saint-Simon, de ce Tacite à la Shakespeare. » L'éloquente réponse de Sainte-Beuve ne nous paraît répondre à rien : c'est une réplique à côté. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si Saint-Simon peut être comparé à Tacite, et nous admettons fort volontiers la justesse de cette comparaison. Mais il s'agit, mais il importe de savoir si Saint-Simon a réellement connu autre chose que la Cour et les courtisans ; et sans crainte, nous répondons : Non. Il n'a même pas connu la noblesse rurale de son temps, ni cette bourgeoisie qu'il

dédaigne si insolemment, ni ce brave peuple, si honnête, si travailleur et si chrétien, qui n'a même pas d'existence à ses yeux. Quelques prélats de cour sont à peu près les seuls prêtres dont il ait essayé le portrait. Il n'est même pas au courant de la vie chrétienne qui circule à Paris et qui n'est point sans pénétrer alors dans les meilleurs endroits de la Cour. Si ce ne sont pas là des « horizons bornés », qu'appellerez-vous de ce nom ? Et ne vaut-il pas mieux reconnaître que le « petit duc, dont la vanité était si folle », ne saurait être considéré comme le peintre exact de l'ancienne société française ? Il en a merveilleusement connu les parties gangrenées et pourries, mais non pas les autres. Il a connu, il a peint un Français sur dix mille. Sa façon de défendre la noblesse et d'en parler nous prouve assez qu'il ne « faisait pas grand. » Il est impossible d'avoir un large horizon quand on s'occupe à ce point de préséances et de tabourets. Ces petitesses de Saint-Simon nous donnent une fâcheuse idée de la portée de son regard, et, décidément, il

n'y a en lui rien de grand que son talent de peindre.

Je comparerais volontiers Saint-Simon à La Rochefoucauld. Ce sont esprits de même trempe. Tous deux méprisent. Tout deux sont effroyablement aristocrates, dans le plus mauvais sens de ce mot. Tous deux ont un champ d'observations restreint. Tous deux sont décourageants et ne croient qu'à l'intérêt. Saint-Simon, c'est La Rochefoucauld écrivant l'histoire et ne voyant partout qu'intrigues, bassesses, vilenies, trahisons, consciences vendues, simonies, vices, travers ou crimes : le tout sous les apparences les plus décevantes. Mais, si la trempe de l'esprit et le système philosophique sont les mêmes, rien n'est plus différent que la nature du talent et le tissu du style. Saint-Simon est un La Rochefoucauld fécond et incorrect, ardent et pittoresque; La Rochefoucauld est un Saint-Simon classique, abstrait et froid. Le premier répand son fiel; le second le condense. L'un brosse des fresques splendides, le second cisèle délicieu-

sement des paradoxes ou des axiomes. Leur commerce, d'ailleurs, nous semble également funeste. Nous n'avons, certes, aucune peine à rendre justice à leur génie ; mais nous avons regardé comme un devoir de proclamer très haut que ce génie est trop souvent dangereux et malsain. C'est fait.

DERNIER REGARD SUR LE XVIIe SIÈCLE

DERNIER REGARD SUR LE XVIIe SIÈCLE

LES LIVRES DE RAISON

I

Nous avons eu souvent l'occasion d'établir ce grand principe que « la Littérature et l'Art doivent être l'écho précis de la pensée ». D'où cette loi à laquelle les littérateurs et les artistes semblent parfois ne pas songer assez : « Il faut penser le vrai, et parler comme on pense ». Rien de mieux, et il suit de là que la Littérature et l'Art devraient être le reflet exact de leur temps. Tel siècle, tel art. Oui, c'est en effet ce qui devrait être, mais c'est ce qui n'est pas. Il semble en particulier que la France

ait, presque de tout temps, possédé une certaine littérature qui ne correspond pas à la réalité historique. Pour tout dire en un mot, la France, trop souvent, a mieux valu que sa littérature.

D'où vient un tel phénomène?

C'est que nous avons le malheur de posséder chez nous un millier de romanciers, de poètes, de dramaturges et de caricaturistes qui ne vivent pas de notre vie et ne meurent pas de notre mort; qui ne nous connaissent point; qui ne s'assoient pas à nos foyers; qui nous traitent volontiers de bourgeois; qui nous trouvent prosaïques et plats; qui ignorent enfin qu'il y a dans l'énorme Paris cent mille familles honnêtes, vertueuses, modestes, chrétiennes. Or, ces hommes sont les seuls qui fassent du bruit, et chacun d'eux en fait bien comme cent. Seuls ils tiennent la plume, le pinceau, le crayon. Seuls, hélas! ils représentent aux yeux de l'étranger, la grande nation, et celle qui, à coup sûr, possède ici bas la plus haute dose d'enthousiasme et de générosité.

Allez à Vienne, à Londres, à Florence : la pauvre France n'est représentée là-bas que par ses opérettes, ses romans, ses journaux. Ajoutez-y nos actrices et nos coiffeurs. La plupart des étrangers ne se doutent guère que, malgré tous ces éléments étranges ou médiocres, nous sommes encore le peuple le plus chrétien et le plus honnête de la terre. Ils ne se doutent pas que la femme française, dans toutes les classes sociales, est la plus laborieuse, la plus simple, la plus vaillante de toutes les femmes. Ils ne soupçonnent pas les prodiges d'économie et d'honnêteté qui sont journellement accomplis au sein de nos petits ménages ouvriers et bourgeois. La faute en est surtout, comme nous l'avons dit, à ces lettrés qui vivent uniquement dans l'espace compris entre la Chaussée-d'Antin et le faubourg Montmartre, et auxquels on a si justement infligé le nom de boulevardiers. Ah! qu'ils nous ont fait et qu'ils nous font de mal!

Ce n'est pas que le boulevardier soit un être pervers, et il y a chez lui plus d'une noble

tendance, plus d'une vertu d'origine chrétienne ; mais son grand malheur est de vivre en dehors de la vie réelle. Son existence est surmenée, son intelligence surchauffée. Dans le milieu restreint ou il promène son existence fiévreuse, il ne rencontre guère que la convention et non la réalité. Le théâtre, qu'il fréquente assidûment, le nourrit de chimères. Il en vient à croire à tous les adultères qu'il fabrique et ne saurait voir une femme sans se l'imaginer bassement ou dramatiquement coupable. Si l'on juge unjour notre pauvre époque d'après nos drames et nos romans, on s'en fera une idée qui sera scandaleusement inexacte et fausse. En réalité, nous valons mille fois mieux que notre réputation, et les boulevardiers nous calomnient.

Eh bien ! je viens de faire bien tard cette triste découverte : c'est que le « boulevardisme » a existé de tout temps parmi nous, et qu'il serait injuste de juger les siècles passés d'après nos poètes, nos romanciers ou nos philosophes. Il y a des exceptions, je le sais. Nos Chansons de

geste au XIIe siècle, Villehardouin et Joinville au XIIIe, les sermonnaires et surtout les chants populaires de tous les temps, ces documents précieux nous offrent souvent des tableaux exacts et qui n'ont rien de conventionnel. Mais que de boulevardiers, même au temps de saint Bernard, même au temps de saint Louis !

Je viens de relire le *Roman de Renart,* et il est depuis longtemps démontré qu'un certain nombre de ses « branches » remontent au XIIe siècle. Convient-il d'y voir une peinture ressemblante ? Non, non, mille fois non. L'auteur de *Renart* est un sceptique qui, visiblement, ne croit à rien. Il a une manière effroyable de plaisanter sur les choses les plus saintes. Il persiffle, persiffle, persiffle. Il faut voir comme il raille le Paradis, la prière, la messe. C'est un Voltaire anticipé, un horrible petit Voltaire. Si cependant nous lisons avec un œil loyal les documents sincères de cette même époque, nous ne trouvons chez le peuple chrétien rien de semblable. Ce peuple a des vices qui sont souvent grossiers, et il n'est pas

encore dégrossi par l'Église ; mais, à tout le moins dans le nord de la France, il croit avec une admirable ardeur. Il ne raille pas, il se prosterne ; il ne persiffle pas, il adore. L'auteur de *Renart* est un boulevardier.

Je relisais encore ces jours derniers le *Roman de la Rose*, et nos Fabliaux. Les admire qui voudra ! C'est une abominable littérature, et elle est surtout abominable parce qu'elle n'est pas vraie, parce qu'elle est conventionnelle. Je n'ignore pas que le XIIIe siècle, par de certains côtés, est une époque de décadence, et que les folles filles avaient l'impudence, durant la croisade, d'aller planter leur tente à côté de celle de saint Louis. Il m'a été donné de connaître un grand nombre de documents historiques de cette époque ; j'ai sous les yeux ce très sincère registre des visites d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, lequel trouva dans son diocèse bien des abus à réformer et les réforma. Ces faits ne me sont pas étrangers, et je pourrais citer encore bien d'autres scandales qu'il convient de mettre en

pleine lumière. Mais que le clergé, la noblesse et la bourgeoisie aient été alors aussi pourris qu'il plaît aux Fabliaux de l'affirmer ; qu'il n'y ait pas eu à cette époque de mariage respecté ; que l'adultère ait foisonné à ce point ; que nos pères aient été de tels gredins et nos mères de telles coquines, je le nie absolument. Les honnêtes familles, les religieux austères et les bons prêtres étaient chez nous en majorité. La plupart des femmes étaient à peu près ce que nous les montre un document admirable du siècle suivant, le *Ménagier de Paris* : simples, travailleuses, pures, chrétiennes. Elles ne mettaient pas en pratique cet *Art d'aimer* d'Ovide, que Jean de Meung a presque rendu populaire : elles ne connaissaient pas de telles vilenies. Sans doute il y avait, alors comme aujourd'hui et peut-être plus qu'aujourd'hui, des amours coupables, des débauches, des crimes, mais pas à ce point là, mais pas de cette façon-là. Les auteurs de la *Rose* et des Fabliaux sont des boulevardiers.

Je ne veux pas pousser plus loin ma thèse ;

mais j'ai déjà eu l'occasion de prouver que le XVIIe siècle lui-même a été infecté de boulevardisme. Cependant, grâce à la force et à la vitesse acquises dans tous les siècles précédents, la famille en France n'avait jamais peut-être été plus profondément chrétienne. Oh! les admirables mariages, chastes et féconds! Oh! les nobles figures des pères chrétiens, sévères et douces! Oh! les charmantes femmes, austères et aimables! Notez que ces vertus ne fleurissaient pas seulement sur les sommets de la société : le ménage bourgeois valait autant et souvent mieux que le ménage noble. Les paysans valaient les bourgeois. Il n'y avait guère de gâté que la cour. Or, c'est la cour surtout que les lettrés de ce temps-là ont observée et décrite. Lisez La Fontaine, lisez La Rochefoucauld, lisez Molière : ils ne vous disent pas un mot de tant de vertus. Si, pour juger le XVIIe siècle, nous ne possédions par aventure que le théâtre de Molière, quelle idée nous en ferions-nous? Ne me dites pas que l'auteur comique n'est tenu qu'à mettre en relief les vices et les ridicules

de son temps. Je dis, tout au contraire, qu'à côté de ces petitesses ou de ces noirceurs, il doit, à tout le moins comme contraste, tenir compte des éléments honnêtes et vrais de son temps. C'est un devoir qu'ont parfois remplis les poètes du XIXe siècle, mais bien rarement ceux du XVIIe. Par quels personnages est représentée dans Molière toute cette bourgeoisie admirable de son temps? Par M. et Mme Jourdain, ou par les Chrysale et les Orgon que je m'entête à ne pas trouver ressemblants. Il y a du boulevardier dans Molière.

Toute l'histoire intime de notre passé et, en particulier, toute celle du XVIIe siècle reste à faire, mais d'après d'autres sources. Il nous faut des narrateurs exacts; il nous faut des historiens ayant réellement vécu de cette vie même qu'ils nous racontent. Nous sommes désabusés de la convention: il nous faut le vrai. Assez, assez de boulevardiers!

II

Ce sera l'honneur de M. de Ribbe d'être, un des premiers, remonté aux sources vraies de notre histoire intime, et son livre « sur les anciennes familles de France » est véritablement destiné à faire époque. Cet homme d'esprit est allé chercher dans la famille même les historiens de la famille. Tandis que les « amateurs », comme on les appelle assez sottement, cherchent dans les vieilles maisons les bahuts sculptés et les armoires Louis XIII, M. de Ribbe a fait mieux : il a ouvert les vieux tiroirs et y a trouvé les souvenirs écrits de nos arrière-grands-pères. Nous n'avons pas la prétention d'apprendre à nos lecteurs que dans chaque ménage, on tenait jadis des livres de compte ou « livres de raison », et qu'à côté de la comptabilité domestique, on y écrivait aussi les grands événements de la famille,

mariages, morts ou naissances : le tout accompagné de quelques réflexions simples et brèves. Au chef de la famille, il appartenait de rédiger ce Mémorial intime et de le tenir au courant, et cet humble Journal n'était pas le moins précieux héritage qu'il laissait plus tard à ses enfants. Or, quoi de plus sincère et de plus vrai que de pareils documents? Les auteurs n'y prétendaient pas à la publicité : ils ne prenaient la plume que pour leurs fils. C'est là que nous avons le plus de chances de trouver des tableaux exacts : car la rhétorique n'a pas pénétré dans ces pages sans prétention, et nous avons affaire, ô joie ! à une parole profondément sincère et d'où tout boulevardisme est exclu. Consultons-la donc avec vénération, cette chère littérature domestique, et voyons, d'après un autre ordre que celui de M. de Ribbe, ce qu'étaient vraiment les familles de nos pères...

Ce qui frappe tout d'abord, en ces centaines de livres intimes des trois derniers siècles, (mais nous citerons de préférence ceux du XVIIe), ce qui leur donne leur véritable carac-

tère, c'est la présence perpétuelle de l'idée de Dieu. Cette vieille société française, dont on a tant médit, était bâtie sur ce fondement, ou, pour mieux parler, l'idée de Dieu était l'air, était l'oxygène qu'elle respirait sans cesse. Il faudrait ici tout citer, et le mot « Dieu » éclate délicieusement à toutes les pages de nos Mémoriaux. Écoutez les paroles d'un mourant : « Ma femme, je vous prie, ne vous peinez pas de l'avenir. Dieu pourvoit à tout ce qu'il cognoist nous estre nécessaire. » « Que nos descendants, dit un autre, ne ressemblent pas aux bestes brutes qui mangent les fruits qui tombent des arbres, sans lever les yeux en haut pour voir les arbres dont ils tombent. Qu'ils en remercient le Créateur, auteur de tout leur bonheur, et qui est le vrai Arbre qui produit les bénédictions de la terre et du ciel. » Mais on pourrait croire que la vieillesse et la mort, heures augustes entre toutes, ont particulièrement inspiré d'aussi nobles pensées. Qu'on se détrompe : l'idée de Dieu anime tout aussi vivement la jeunesse des temps anciens.

Les contrats de mariage commencent tous par ces mots : « A l'honneur de Dieu et pour l'augmentation du genre humain. » Toute la vie est imprégnée de Dieu. « Beaucoup de ces recueils intimes, ajoute M. de Ribbe, portent des professions de foi comme celle-ci : « Telles sont les affaires que j'ai faites en cette année, priant Dieu de me faire de mieux en mieux travailler, et que ce soit à sa gloire. » Chaque naissance d'enfant est saluée par un cri vers Dieu : « Dieu le fasse vivre pour le servir chrétiennement. » A la fin de chaque année, au moment où minuit va sonner et où l'on va clore le journal ou les comptes, la même image de Dieu se présente doucement aux yeux de nos pères : « J'ai passé mon année fort heureusement et fort honorablement. *Sit nomen Domini benedictum.* » Partout, partout, et dans toutes les affaires, « Dieu est imploré, COMME ARTICLE FONDAMENTAL DU MÉNAGE. » Ces derniers mots sont d'Olivier de Serres qui, ayant été un agriculteur, ne fut jamais un boulevardier.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire, combien de fois n'entendons-nous pas répéter dans notre pauvre pays, où l'éducation est si routinière, que « l'idée de patrie remonte à 1789 ». Il n'y a guère de plus impertinente erreur, et les livres de raison nous le font bien voir. Le mot « patrie » s'y trouve souvent ; l'idée plus souvent encore ; l'amour, partout : « Dieu, s'écrie Montluc, veuille conserver mes enfants pour faire service à leurs roys et à leur patrie, sans faire honte au nom qu'ils portent. » Il convient de lire la très noble énumération que M. de Ribbe nous a donnée des ancêtres de Bayard et des services qu'ils ont rendus à la France. Un livre de raison qui résume ici l'esprit de tous les autres est celui de Henri de Forbin, baron d'Oppède. Il commence en ces termes : « Je recommande à mes enfants la crainte et l'amour de Dieu, de vivre en gens de bien, et de souffrir plutôt mille morts et la perte de tous leurs biens, que de manquer au service qu'ils doivent au Roi. » Que si ce dernier mot déchirait les

oreilles de quelques-uns de nos lecteurs, nous sommes en mesure de leur prouver, d'après mille textes accumulés, qu'il était alors synonyme, absolument synonyme de « patrie ». En histoire, il ne faut pas se payer de mots, mais savoir ce que ces mots recouvrent.

Dans aucun pays on n'a eu un sentiment aussi profond de cet héroïsme et de cette délicatesse de la vertu qu'on a si bien appelée l'honneur. La France est le pays de l'honneur, et ce serait étrangement se tromper que de croire ici au monopole des classes élevées. Nos petits bourgeois n'ont pas de l'honneur une idée moins élevée que les ducs, et ne lui font pas une moindre part dans leur vie : « De vieux papiers sont inutiles à une famille qui n'a pas de preuves de noblesse à faire, et qui est connue dans cette ville pour une des plus honnêtes et des plus anciennes. » Ainsi parle un certain Gautier de Cavaillon, et il ajoute : « On doit plutôt travailler à la conservation de l'honneur des familles que des biens qu'elles possèdent, parce que le premier leur doit être infiniment plus cher que les

derniers. » Les nobles parlent aussi noblement : « Vous êtes de l'ordre de la noblesse incontestablement, dit M. de Gardane à ses enfants. Cela ne suffit pas : soyez bons chrétiens. Servez le Roy avec zèle, fidélité, fermeté et activité. Soyez en même temps modestes, honnêtes, bienfaisants, prévenants ; il vous faut tout cela au moins, et vous serez dès lors de la première et vraie noblesse. Il n'y a, à la vérité, rien de brillant dans votre naissance : il vous est réservé d'en transmettre à vos neveux. » Un autre dit avec une éloquence plus concise : « Il se peut que notre famille ne remonte pas bien haut ; il doit nous suffire que tous nos ancêtres aient toujours été de très honnêtes gens. » Et plus loin : « Il vaut mieux une bonne réputation que dix mille livres de revenus de plus. » Tous nos mémoriaux (TOUS, vous entendez) sont pleins de cette pensée, et il n'est pas rare de trouver, dans les testaments ou dans les livres de raison, cette devise qui renferme un magnifique enseignement : « Vivre en gens de bien ; suivre le droit che-

min des honnêtes gens. » Je ne connais rien de plus beau que ces lignes écrites en 1684 par Joseph de Garidel, après la célébration de son mariage : « Dieu veuille que la bénédiction du Ciel descende sur nous, afin que nous puissions vivre sans reproche, en véritables chrétiens, et suivant les traces de nos ancètres qui ont vécu avec tant de candeur d'âme. » C'est bien là tout le manifeste et, s'il m'était permis de le dire, tout le programme du véritable honneur. Rien n'est alors plus ordinaire, rien n'est plus banal que de tels sentiments au sein des plus humbles familles. Nos Mémoriaux le prouvent bien, et l'on a eu tort de ne les étudier jusqu'ici qu'au point de vue du droit et de l'économie sociale.

La constitution de la famille chrétienne est, grâce à ces journaux intimes, mise en une admirable lumière. Rien n'a paru au monde d'aussi beau ni d'aussi grand que la famille française, telle que le christianisme l'avait faite. La fécondité en est le premier caractère. Un jeune homme écrit sur son journal, au lendemain de

son mariage : « Naissances des enfants que Dieu voudra bien me donner. » Et un autre ajoute, avec une honnête et noble candeur : « Je commençai en ce temps à devenir père par la naissance de ma fille. Ma famille a par la grâce de Dieu augmenté en la suite, ma femme ayant mis au monde dix-huit enfants. C'est une bénédiction de Dieu. » Quelle que soit la joie qu'inspirent aux parents tant de naissances, ils n'hésitent pas, dans leur rudesse aimante, à s'écrier : « Que notre enfant meure plutôt que de donner à gauche. Si notre fille doit offenser Dieu, que Dieu lui fasse la grâce de la retirer du monde avant qu'elle ait l'usage de la raison. *Aut sancta, aut nulla.* Que Dieu l'enlève plutôt que de faire brèche à sa vertu. » Ces âmes viriles n'en étaient pas moins tendres, et il faut les entendre pleurer leurs enfants morts : « Voicy, dit Joseph de Sudre, voicy le plus triste et le plus funeste endroit de ma vie et de tout ce livre. C'est la mort de mon fils Jean-Joseph, tué à la bataille de Marsala. Je ne puis en dire davantage, fondant en larmes

dans ce même moment que j'escris. Il ne m'a jamais donné aucun déplaisir que celui de sa mort. » Le pauvre père ajoute qu'il a été « malade à mourir » depuis le jour de cette triste nouvelle. Mais « le bon Dieu, dit-il, veut que je ressente plus longtemps la perte que je viens de faire et que mon affliction soit plus longue. Elle ne cessera jamais. Je prierai Dieu toute ma vie pour son âme. » De telles pages abondent dans les documents que nous citons, et il en est d'autres sur l'éducation qui ne sont pas moins éloquentes. La sévérité était la dominante de cette éducation austère et chrétienne; mais il n'y avait pas d'excès. « La trop grande sévérité, la trop facile indulgence sont à craindre; mais bien plus cette dernière. » Et ailleurs : « Nous ferons tout notre possible pour élever chrétiennement cet enfant et en faire un bon chrétien et un parfait honnête homme. » Ici encore, la pensée de Dieu pénétrait tout : « Je veux me flatter, écrit un père à son fils, que, faisant tout votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous con-

cevrez qu'on ne peut pas l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. » Ces dernières lignes sont de Jean Racine, en 1698. Elles l'honorent davantage que *Britannicus* ou *Phèdre*.

D'une telle éducation il sortait une race de fer. Nous en avons connu les derniers représentants, et il était trop aisé de voir la supériorité de ces cœurs virils sur leurs égoïstes et faibles descendants. Dès l'enfance, ces hommes du XVIIe ou du XVIIIe siècle étaient formés au sacrifice. On les accoutumait à ne se compter pour rien et à s'oublier absolument. Nous en avons vu qui n'avaient jamais, une seule fois durant toute leur vie, contenté un seul de leurs caprices. Tels sont les hommes qui ont fait les campagnes de la Révolution et du premier Empire. Ils ont pu, sans trop souffrir, supporter vingt-cinq ans de guerre, manger rarement, coucher à la dure, avoir du sang jusqu'au poitrail de leurs chevaux, traverser et retraverser l'Europe, aller de l'Espagne à la Russie et de la Russie à l'Espagne, entrer dans vingt capitales. Mais ils n'auraient pas

fait toutes ces merveilles s'ils n'avaient pas été élevés, avec une aimante et salutaire rudesse, par des pères chrétiens et des mères chrétiennes. Je ne crains pas d'affirmer que nos victoires de 1792 à 1814 ont été gagnées par des chrétiens. Ils ne l'étaient plus dans leur vie, je le veux bien; mais ils l'étaient assurément par leur éducation. On n'a pas encore osé le dire.

III

Quoi qu'il en soit, les textes qu'a publiés M. de Ribbe sont les plus précieux qui puissent éclairer notre histoire. Il est vrai qu'ils sont souvent en contradiction avec les affirmations des gens de plume et les lazzis des gens de théâtre; mais on ne saurait scientifiquement mettre en doute ni la profonde véracité, ni la haute valeur de ces journaux intimes. Voilà qui nous console des écrits de tant de boulevardiers illustres, et tel est le vrai tableau de

l'antique bourgeoisie, de l'antique noblessse, de l'antique France. On a dit bien souvent, et nous lisons encore tous les jours en plus d'un Manuel à l'usage de nos enfants, que la tradition française est représentée dans les lettres par le *Renart*, par les fabliaux, par Rabelais et par Molière. A tout le moins c'est une hyperbole. Il y a bien eu une certaine France représentée par ces livres et par ces hommes; mais la vraie France, c'est celle de nos livres de raison. Ces livres, grâce à Dieu, n'ont rien d'artificiel ni de « convenu ». Encore un coup, tout y est vrai, et il serait à désirer que nos boulevardiers adoptassent enfin pour devise ces belles paroles tirées d'un de nos Mémoriaux : *Creator omnium rerum, fac me semper scribere verum.*

PREMIER REGARD SUR LE XVIIIe SIÈCLE

PREMIER REGARD SUR LE XVIIIe SIÈCLE

VOLTAIRE

Voltaire ! Il est aujourd'hui possible d'en parler froidement, et cette froideur de jugement ne peut que lui être défavorable. Il n'est pas de ces écrivains qui gagnent à être approfondis, et le recueillement du lecteur n'est pas pour lui de bon augure. La passion et la haine lui conviennent mieux, et il fallait cette atmosphère à la vitalité de cette gloire. Le XIXe siècle est trop honnête, trop consciencieux, trop *chercheur* pour aimer véritablement Voltaire. Ce siècle est l'antithèse de celui qui l'a précédé. Il n'est pas sceptique, il n'est pas railleur, il n'a pas ce rire grimaçant. On le voit entrer

en d'effroyables rages, nier tout et tout détruire; mais on le voit aussi, dans ses heures d'amour, tout affirmer et tout rebâtir. Ils n'auront donc pas de succès, ces odieux petits abrégés du *Dictionnaire philosophique* qu'un évêque dénonçait naguère à l'indignation de la France. Nous sommes allés plus loin dans la négation comme dans la foi. Voltaire n'est plus au courant; il est démodé.

Quoi que ses admirateurs puissent alléguer en sa faveur, ce révolutionnaire n'a pas eu le courage de ses révoltes. Quelle que puisse être la subtilité de leurs arguments, il a changé vingt fois d'idée, et c'est un caractère hypocrite doublé d'un esprit versatile. Nous n'aimons plus ni ces esprits, ni ces caractères, et la question, grâce à Dieu, est aujourd'hui posée avec une tout autre netteté.

Avec Voltaire l'impartialité n'est plus difficile.

I

Il suffit de lire l'*Essai sur le poème épique* pour être persuadé, tout d'abord, que cet homme d'esprit, qui a su frapper de si bons vers, ne s'est jamais élevé à la notion de la vraie poésie. Rien ne semble plus étroit que les théories de cet ultra-classique. Boileau, en comparaison, a des ailes immenses et domine tous les mondes de la sublimité de son vol. L'*Art poétique* est d'une élévation désespérante, et il faut renoncer à en suivre du regard l'éclat vainqueur. Nous l'avons lu et relu, cet *Essai* de Voltaire. On y retrouve la doctrine étroite de ses contemporains sur la Renaissance, sur les anciens, sur la brutale séparation des genres littéraires. Nous sommes bien loin de Fénelon et de cette *Lettre à l'Académie française* où brillent çà et là de si belles, de si splendides lueurs. C'est tout

le ratatinage de la vieille école critique, et, en vérité, La Harpe est plus grand.

A l'appui de ces théories, Voltaire a composé la *Henriade* qui ne pouvait leur donner tort. Avec une candeur, qui a pour circonstance atténuante d'avoir été partagée par tout son temps, il s'imaginait être le premier à « doter » la France d'un poème épique. Le moyen âge, en effet, était pour lui un millénaire de ténèbres où il n'essayait même pas de plonger son regard, et il ne pouvait prévoir qu'un jour on aurait la témérité d'opposer à sa *Henriade* notre *Chanson de Roland*. Donc, il rédigea son poème avec un soin qu'il faut louer. Il était jeune encore et tout plein de la lecture de Racine. A son vers, qui est solide et monotone, il sut donner tout à la fois une correction et une solennité qui sont véritablement désolantes. L'ennui sort de là comme le parfum de la fleur. Sans doute les beautés abondent : sans doute le style est égal, le mot juste, le vers bien forgé ; mais enfin, mais malgré tout, c'est ennuyeux, effroyablement ennuyeux. C'est de

la poésie conventionnelle. A côté du vrai Dieu, on y voit, non sans quelque stupéfaction, descendre parfois les vieilles fictions mythologiques avec la friperie du vieil Olympe. Le sens historique n'y est ni plus profond ni plus vrai. La haine de la Ligue est, à vrai dire, ce qui échauffe ces vers froids, et Voltaire, pour bien accentuer son dessein, voulait d'abord intituler son poème : *La Ligue*. Avons-nous besoin d'ajouter que c'est là une haine mal raisonnée ou, pour mieux parler, une passion et un préjugé? Il est trop vrai que les Ligueurs se sont rendus coupables de cent sottises et de cent crimes ; mais la Ligue n'en demeure pas moins une grande chose, et elle a sauvé la France. Elle a été victorieuse en sa défaite même, et a empêché l'hérésie de s'asseoir sur le trône de saint Louis. Parmi ces bourgeois ligueurs, il y avait de grands caractères et des dévouements incomparables. J'estime même que, durant le siège de Paris à cette époque, les assiégés furent plus grands et plus héroïques que les assiégeants.

L'amour pour la royauté française, tel que celui de Voltaire dans la *Henriade*, est un amour de légiste césarien, un amour dont je me défie. J'entends qu'on admire davantage nos pères les Ligueurs, et qu'on veuille bien ne pas trop oublier que les vaincus d'Arques, comme ceux d'Ivry, étaient des catholiques. Le Roi ne saurait nous faire oublier l'Église.

La *Henriade* n'est certes pas ce que Voltaire a écrit de meilleur, mais c'est peut-être ce qu'il a laissé de plus élevé, et il serait injuste de méconnaître qu'il y a une certaine hauteur dans la conception de cette prétendue épopée. Cet esprit allègre et vif était-il mieux fait pour le théâtre? C'est en vain que ses partisans les plus enthousiastes ont essayé d'inscrire son nom, sur les marbres immortels, à côté de ceux de Corneille et de Racine. Entre ces deux génies et l'esprit de M. de Voltaire, il y a un abîme qu'aucune admiration ne saura jamais combler. Les vingt-huit tragédies de Voltaire sont pleines de vers heureux, et il lui a été donné d'en frapper quelques-uns qui se sont tournés

en proverbes. Certaines scènes sont gracieuses, et d'autres sont dramatiques autant que les plus belles de ses illustres devanciers. Mais où la faiblesse se fait trop aisément sentir, c'est dans le style. En général il est faible. Il n'y a pas là de ces traits vigoureux qui abondent dans le vieux Corneille ; il n'y a pas là surtout cette adorable harmonie qui fait des vers de Racine la plus ravissante musique que puissent entendre les oreilles humaines. Voltaire est le plus intelligent de tous les imitateurs ; mais ce n'est qu'un imitateur. Il s'attaque d'ailleurs à Racine plus qu'à Corneille, et celui-ci, en effet, prête moins à l'imitation. Cependant, il faut tout dire : Voltaire n'a pas été sans hardiesse au théâtre. Ce sceptique, ce futur ennemi de « l'Infâme », est celui de tous nos tragiques qui, après l'auteur de *Polyeucte*, a peut-être jeté sur la scène les personnages les plus chrétiens. Il serait injuste de ne lui pas tenir compte de Lusignan. Il y a dans *Alzire*, comme dans *Zaïre*, des accents sincèrement évangéliques, et c'est là, de toutes

les originalités de Voltaire, celle qui me paraît avoir le plus de droits à notre reconnaissance. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il a été audacieux de vingt autres façons; que, malgré ses dédains pour le théâtre anglais, il a introduit parmi nous quelques témérités shakespeariennes; qu'il a sans cesse innové en matière de mise en scène, et parfois fort heureusement. Mais ces audaces me laissent froid, et je suis de ceux qui lisent *Mérope* sans enthousiasme. Je lui préférerais, comme œuvre nationale, *Adélaïde du Guesclin*, si elle était mieux agencée et mieux écrite. Somme toute, j'en reste à *Alzire* pour avoir la joie d'admirer sans contrainte une œuvre de cet homme.

La comédie ne pouvait porter bonheur à un esprit qui riait d'un si mauvais rire. Il ne faut pas haïr, il ne faut pas être rongé de haine pour faire franchement rire les autres. Le rire de Voltaire, qu'Ernest Hello a si bien appelé la grimace du désespoir, n'était pas de nature à induire le public en une loyale et durable gaieté. Voltaire est traînant dans la comédie,

il y est gêné, il y perd sa vivacité et quelque peu de son esprit. On n'a pas ri de ses comédies au XVIIIe siècle, et on a pris, au XIXe, le parti fort sage de ne plus les jouer. *Nanine* elle-même n'a guère plus d'admirateurs, et je doute que, si un directeur voltairien la voulait remettre à la scène, il trouvât pour l'applaudir un public assez courageux. Voltaire, cependant, savait discerner chez les autres la véritable *vis comica*. Dans ses Commentaires sur Corneille il a compris, l'un des premiers, toute la valeur de la *Suite du Menteur*. Mais que dire, hélas ! de ses observations sur les autres comédies ou tragédies de l'auteur du *Cid*. On ne saurait imaginer rien de plus médiocre, ni de plus pédant. Corneille, le grand Corneille épluché par ces affreux petits doigts malins ! *Polyeucte* disséqué par ce méchant et minutieux carabin ! *Cinna*, *Horace* et *Nicomède* passés au crible sous ces yeux pétillants et jaloux ! Il est difficile d'exprimer les sentiments que la lecture de ces notes provoque dans les esprits les plus calmes.

Et vivent les éditions sans commentaires !

Les Épîtres de Voltaire, tout à l'opposé, sont charmantes, et elles le sont par plus d'un côté. Il y a là l'épanouissement naturel de ses qualités les plus innées : de la vivacité, de l'esprit, du mordant, de la facilité, de la verve. La haine n'en pouvait pas être longtemps absente, et on l'y retrouve, hélas ! alors même qu'on ne l'y cherche point. Ce méchant esprit, mis au service d'une haine aveugle et satanique, devait aboutir à une infamie. Oui, un jour, tout ce que Voltaire avait en lui d'exécration contre le Christ et de mépris pour la France, il le condensa en une œuvre que quelques-uns ont eu l'audace d'appeler poétique. J'ai nommé la *Pucelle*. Il semble que, pour punir certains esprits de leur haine contre la Vérité, Dieu permette qu'ils écrivent certaines œuvres où ils donnent presque involontairement, avec l'exacte mesure de leur taille, la conclusion véritable de tout leur système. La *Pucelle* est la condensation, réelle et scientifique, de toutes les idées de Voltaire. Il a été condamné à en venir là; il a

été condamné à la *Pucelle* à perpétuité. On jugera par cette œuvre de la portée secrète de cet esprit. Il a été forcé de s'y démasquer. S'il n'avait pas écrit cette ignominie dont la plupart de ses amis ne se vantent guère, on aurait pu conserver quelques doutes sur les désastres que son scepticisme peut produire dans les meilleurs esprits. Mais il n'est plus possible d'en douter. Le *Dictionnaire philosophique* étant donné, la *Pucelle* est inévitable. Le crime devient le châtiment.

II

On a beaucoup parlé du regard perçant de Voltaire. En histoire, il a la vue courte. Un des plus grands défauts chez un historien est, en effet, de vouloir tout ramener aux idées, aux mœurs et aux habitudes de son temps. Combien ne voit-on pas, en nos jours troublés, de prétendus érudits qui écrivent encore des livres historiques d'après ce funeste et condamnable

système ! Mais personne n'a été, là-dessus, plus surprenant que Voltaire. Il parcourt tous les âges de l'humanité, et les juge uniquement d'après leur plus ou moins de ressemblance avec le XVIIIe siècle. C'est ainsi notamment qu'il a compris toute l'histoire du peuple juif ; c'est ainsi par conséquent qu'il n'y a rien compris. A toutes les pages de ses œuvres, il se plaint vivement que Dieu ait traité ce peuple étrange avec trop de rudesse. Il se scandalise des exécutions terribles de la Justice divine. Il voudrait que la miséricorde de Dieu eût fait sans cesse de la nation juive l'objet de ses pardons, et il n'a pas vu combien ce peuple « à la dure cervelle » (c'est l'Écriture qui l'appelle ainsi à dix reprises) méritait réellement d'être châtié. Il n'a pas vu davantage combien ces punitions célestes étaient utiles à ceux-là mêmes qui en étaient l'objet, et qu'elles les ont sauvés, même temporellement. On ne gouverne pas toujours un peuple avec la seule douceur, et la justice n'y est pas moins nécessaire que la clémence. Cette sévérité était d'au-

tant plus nécessaire chez les Juifs, qu'ils étaient appelés à préparer dans le monde la grande Société universelle des esprits, l'Église. Il y allait de l'intérêt de l'univers entier, comme de leur propre intérêt. La justice de Dieu, en les frappant très équitablement, donnait lieu à sa miséricorde de sauver tous les mondes dans le sang de Jésus-Christ, lequel naquit au sein de ce peuple si charitablement puni et si rudement préservé.

En histoire, comme en philosophie, il convient de tenir compte, non seulement de l'âme de l'homme, mais de son corps. Voltaire ne l'a pas entendu de la sorte et est ici tombé dans l'erreur de tous les philosophes qui ne sont pas chrétiens. Tantôt il abaisse l'homme à l'excès, comme dans *Candide* et la *Pucelle ;* tantôt il oublie que ce même homme n'est pas un pur esprit, témoin maint passage de son *Dictionnaire philosophique*. Il ne comprend pas, il ne veut pas comprendre que nous ayons jamais eu besoin de signes extérieurs, de culte, de religion visible. Il

feint de croire que, du temps de Moïse ou du temps d'Homère, la philosophie pure aurait parfaitement suffi à l'humanité spiritualisée. Pas de temple ; fi donc! Pas de rites, pas de liturgie, pas de symboles, pas de législation matérielle, pas de supplices même. Théories insensées, et auxquelles Victor Hugo a vainement essayé de donner une vie nouvelle. La vérité est que la loi de Dieu, comme les lois humaines, doit tout à la fois atteindre le corps et l'esprit de l'homme. Il n'est donc pas étonnant que, partant d'un principe absolument faux, Voltaire se prenne de mépris pour toutes les observances de la loi mosaïque. Il raille le Tabernacle, le Saint des Saints, l'éphod, les pains de propitiation, le chandelier aux sept branches. Il tourne en dérision tous les cultes ; il éclate de rire devant toutes les religions. Tout ce qui est visible l'irrite, et celui qui a écrit les livres les plus charnels est en même temps celui qui n'accorde au corps aucune place ni dans son système historique ni dans sa prétendue philosophie. Ajoutez à cela que l'idée

de la prière lui est suprêmement antipathique et qu'il se refuse à admettre l'intervention de la Providence dans la conduite des événements humains. Reste un Dieu vague et indéterminé, perdu nébuleusement dans je ne sais quel ciel et se croisant les bras devant le spectacle de notre humanité misérable. Quelle histoire, quelle philosophie de l'histoire peut-on attendre d'un tel parti pris et d'un aussi coupable aveuglement?

Ce sera trop souvent de l'histoire anecdotique, de la petite histoire.

Voltaire, en effet, ne nous offre rien de plus dans son *Siècle de Louis XIV*, dans cette œuvre beaucoup trop vantée. Sans doute il serait difficile d'écrire en une langue plus aisée, plus claire, plus transparente. Il semble que la France ait décidément conquis son vrai langage, son vrai style. Nul apprêt, nulle solennité, nulle prétention, nulle cheville. Cela coule comme un ruisseau limpide, mais qui n'a pas de profondeur. Quant au plan, il n'en faut point parler et c'est ici que les esprits légers

trahissent leur impuissance. L'*Histoire de Charles XII* est excellemment écrite, suivant l'ordre chronologique ; mais il faudrait être dix fois complaisant pour admirer la division du *Siècle de Louis XIV*. Ces chapelets d'anecdotes plus ou moins authentiques, ces listes d'hommes célèbres, ces récits militaires qui ne présentent point de suite, ces commérages habilement narrés, ces lambeaux mal cousus, tout cela ne donne pas l'idée de la véritable histoire. Ce n'est pas là un livre vraiment grand. Ni l'antiquité, ni le moyen âge, ni le XIXe siècle n'ont ainsi compris une œuvre historique, et il convient de leur donner raison. L'absence de prétention n'est pas la seule qualité qu'on puisse exiger d'un historien, surtout quand cette absence de prétention se trahit par une absence de plan. Il faut encore de la composition, de l'ordre, de l'harmonie, quelque grandeur, et même de l'élévation. Le *Siècle de Louis XIV* ne se recommande point par ces qualités. On n'en fera jamais un chef-d'œuvre.

L'*Essai sur les mœurs* est plein de cette

haine contre Jésus-Christ que nous avons déjà dénoncée. On a la douleur d'y trouver par avance ces doctrines que Michelet devait revêtir un jour de couleurs si voyantes : à savoir « que le Christianisme a été un point d'arrêt dans le mouvement de l'humanité, et que cette halte honteuse a duré quinze cents ans ». Voltaire n'a peut-être pas été aussi loin, mais à coup sûr la même fièvre l'a dévoré. Il est cependant moins inexcusable que l'auteur de l'*Amour* et de la *Bible de l'humanité :* car on connaissait bien mal le moyen âge en son temps, et nos évêques eux-mêmes ne craignaient pas alors de décerner aux siècles chrétiens l'épithète de barbares. Le génie eût ici consisté, comme partout, à s'élever au-dessus des idées qui sont particulières à une nation ou à un siècle. Mais le génie n'a rien à faire ici.

Il nous reste chez Voltaire à étudier le « philosophe ». Ce n'est pas, d'ailleurs, un portrait achevé que nous nous proposons de faire ici passer sous le regard de notre lecteur ; mais

seulement, et à peine, « l'esquisse d'une esquisse ».

III

C'est du *Dictionnaire philosophique*, avons-nous dit, qu'ont été extraits ces « Morceaux choisis de Voltaire » dont on a voulu, dont on voudrait faire le classique de nos paysans et de nos ouvriers. Un tel choix n'est pas maladroit. C'est dans ce *Dictionnaire* et dans sa Correspondance que l'on trouve en effet Voltaire tout entier. Il nous y donne l'essence et la quintessence de son esprit. Il s'y met visiblement à l'aise et prend la liberté de changer d'avis. Il y est enfin d'une hypocrisie plus franche et descend sans contrainte jusqu'à l'effronterie et au cynisme. Le tout avec l'habituelle clarté de son style et cette petite flamme qu'on appelle ici-bas de l'esprit, mais qui ne gardera pas ce nom dans l'autre vie. Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour

déclarer tout net que je ne suis pas de ceux qui admirent outre mesure la plaisanterie voltairienne, et j'ai même l'audace de penser qu'il n'est pas permis au diable d'être spirituel sans un mauvais mélange de grimaces et de mauvais rire. Le véritable esprit, l'esprit qui n'a rien de pénible pour personne, est le propre des honnêtes gens qui croient en Dieu.

Mais je me sens arrêté, dans le développement de ma thèse, par la voix solennelle de ce Joseph Prudhomme qui a toujours fait profession d'être voltairien : « Voltaire, dit-il, c'est le bon sens. » Je demande humblement la permission d'être ici d'un avis contraire, et vais essayer de persuader, non pas Joseph Prudhomme, lequel ne change jamais d'avis, mais le lecteur impartial et vraiment philosophe.

Qu'est-ce que le bon sens ? Il consiste fort simplement, suivant nous, « à voir les choses telles qu'elles sont. » Voltaire voit toujours plus petit que la réalité. S'il ne s'agissait, pour avoir du bon sens, que de ne pas trouver

de profondeur aux choses profondes, Voltaire serait en effet et serait excellemment l'homme du bon sens. C'est le plus terre-à-terre de tous les observateurs ; c'en est le plus bourgeois, et il était bien fait pour former toute notre bourgeoisie à son image. Il ne voit que le contingent. Il se rit des causes invisibles et des résultats intangibles. A ses yeux, le but de cette vie et de cette terre, c'est cette vie et cette terre elles-mêmes, et il est vraiment impossible d'être plus éloigné du système chrétien qui ne voit dans cette existence terrestre que la préparation d'un jour à une éternelle vie, un passage, une préface, un portique. Les deux points de vue sont donc absolument contraires, et il ne reste plus qu'à se poser cette question : « La conception d'une terre sans ciel, est-ce vraiment du bon sens ? Ne pas supposer d'horizon éternel, ne pas admettre d'*au-delà*, est-ce réellement faire preuve de sagesse, de modération et de clairvoyance ? » Oui, si l'*au-delà* n'existe point ; non, mille fois non, s'il existe.

Quel que soit, d'ailleurs, le problème dont il

aborde l'étude, Voltaire fait preuve de la même étroitesse d'entendement. Ni élevé, ni large. Il est ultra-terrestre, il est ultra-temporel. Son bon sens, encore un coup, n'est que de la myopie.

Il importe cependant de prouver nos dires par quelques exemples, et nous allons les choisir à dessein dans ces petits livres où l'on essaie aujourd'hui de rendre Voltaire une seconde fois populaire. L'idée des Anges chagrine l'auteur de *Candide*, et il épuise sa verve à prouver que le règne angélique n'existe point; mais il s'y prend vraiment de la plus étrange façon. Il fait le tour de toutes les nations de l'antiquité, parcourt l'Occident, traverse l'Orient et démontre, avec une richesse étonnante de documents, que « tous les peuples ont cru à des anges. » Là-dessus, il raille agréablement les noms « bizarres » de quelques uns de ces intermédiaires entre le ciel et nous, et il se rit de quelques superstitions auxquelles cette croyance a dû et a pu donner lieu. Mais que pensez-vous qu'il conclue ? Il a admis quelque

part que la religion était « ce qui avait été cru toujours et partout. » Il constate PARTOUT ET TOUJOURS la foi aux anges et, au lieu d'en déduire l'existence réelle du monde angélique, il s'écrie « qu'il ne faut que de l'imagination pour inventer des êtres supérieurs à nous. » O logique puissante !

Et notez que c'est là, en réalité, la seule méthode de Voltaire et le *nec plus ultra* de son raisonnement. Il ne procède guère autrement pour prouver la fausseté de tous les dogmes catholiques. Il s'évertue sans cesse à montrer qu'ils ont été l'objet de la croyance de tous les peuples de l'univers. « Ils sont donc faux, puisque le monde entier les a crus : » ces quelques mots sont, à peu de choses près, tout le résumé du *Dictionnaire philosophique*. Les catholiques, au contraire, arrivent à cette déduction rigoureuse et nécessaire : « Si nos dogmes se retrouvent partout, c'est que tout d'abord ils sont conformes à la nature de l'homme, qui les a si universellement soupçonnés et désirés. S'ils se retrouvent partout, c'est

aussi qu'ils ont une source commune, et cette source n'est autre que la révélation. » Entre les deux raisonnements, le lecteur de bonne foi peut choisir.

J'en reviens aux Anges et à l'article mesquin dont Voltaire en a fait l'objet. Il est aujourd'hui établi fort scientifiquement que tous les êtres du règne inorganique et du règne organique sont étagés les uns au-dessus des autres, suivant une admirable progression et hiérarchie, depuis la pierre inerte jusqu'au zoophyte, et depuis le zoophyte jusqu'à l'animal qui est le plus voisin de l'homme. Eh bien! est-il permis de croire que la même progression et hiérarchie n'existe pas entre l'homme et Dieu ? Peut-il, vraiment, ne pas exister, entre ces deux termes si éloignés, toute une échelle d'êtres de mieux en mieux organisés, de plus en plus parfaits ? J'exposais un jour cette doctrine devant un mathématicien, et il s'écria : « C'est mathématique. » Sans aller jusqu'à cette épithète, il conviendrait peut-être de tenir ce raisonnement en une certaine estime. Voltaire n'en a rien fait.

Partout, c'est la même absence de profondeur. L'allégorie et le symbole horripilent tout particulièrement l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Rien n'est plus facile à comprendre : car l'allégorie et le symbole supposent nécessairement l'existence d'un monde supérieur et invisible. Tous les faits et toutes les opérations du monde matériel ont, dans le monde spirituel, les équivalents les plus exacts. Ces deux mondes sont pour ainsi dire couchés l'un sur l'autre. Il y a une vie, une respiration, une nourriture, des maladies et une mort immatérielles, commme il y a une vie, une respiration, une nourriture, des maladies et une mort corporelles. Dieu gouverne par les mêmes lois les deux règnes visible et invisible, d'où il suit que, dans le langage humain, les faits et les opérations du monde moral sont exprimés par des mots qui ont désigné, à l'origine, les faits et les opérations analogues du monde physique. On procède enfin par voie de comparaison, et de là, non seulement la métaphore, mais tout le langage figuré qui est fondé sur ce symbolisme

même dont Voltaire a tant ri. Essayez maintenant, essayez de lire ou de relire son charmant et profond article. Il se contente d'y relever quelques traits de symbolisme ridicules. Hélas! il lui eût été facile d'en recueillir un plus grand nombre, et nous pouvons en offrir de plus ridicules encore à ceux qui continuent ou vulgarisent son œuvre. Mais, malgré ces abus inévitables, le symbolisme subsiste, et il est le fond même de l'âme humaine comme du langage humain.

Il est à peine utile d'observer ici que ce mot « abus » a fourni à Voltaire l'occasion de quelques pages venimeuses autant que faciles. Il est encore là tout entier, et c'est vraiment d'un pauvre esprit. Les abus sont dans l'ordre historique ce que les exceptions sont dans l'ordre du raisonnement. Il en faut faire estime, mais dans une certaine mesure et sans jamais oublier ni les lois, ni les règles. La verrue ne doit pas empêcher de rendre justice au visage. Voltaire n'a vu que la verrue.

Il lui était certes permis de blâmer le mau-

vais emploi que certains hommes d'église ont fait de la fortune des pauvres. Même il pouvait aller jusqu'à flétrir, avec une énergique éloquence, certaines institutions qui ont été scandaleusement oublieuses de leur mission évangélique. Une telle indignation est légitime, et l'on peut même affirmer chrétiennement qu'elle constitue un devoir strict. Un grand nombre de Saints se sont armés de ce fouet, et ont formidablement fustigé tout leur siècle. Ils n'étaient inspirés, eux, que par l'amour de Dieu et par l'amour des pauvres; mais Voltaire, lui, déteste les richesses du clergé d'une haine bilieuse et injuste. Avec son regard « perspicace et pratique, » il eût pu cependant se rendre un compte exact des immenses entreprises et des incomparables fondations de la charité chrétienne. Il y avait, de son temps, je ne sais combien de cent milliers d'hommes qui vivaient uniquement de cette charité et qui étaient nourris, vêtus, instruits, moralisés par elle. Les hôpitaux, les orphelinats, les écoles étaient innombrables, et tous ces établisse-

ments, tous SANS EXCEPTION, portaient dans leurs fondements la trace visible de la main de l'Église. Pourquoi Voltaire en a-t-il si peu parlé, ou n'en a-t-il rien dit ? L'évidence était là : pourquoi n'a-t-il pas constaté l'évidence ? A tout moment, vous le voyez, nous surprenons cet homme en flagrant délit de médiocrité ou d'injustice.

Malgré quelques bons mouvements dont il faut impartialement lui savoir gré, je ne saurais admettre qu'il y ait eu dans son cœur plus de profondeur que dans son intelligence. Il s'élève quelque part contre le chômage des fêtes et trahit, par là, son peu d'amour pour le peuple. Sans doute, il ignorait quels efforts avait dû faire la sainte Église, aux premiers temps de son histoire, pour obtenir, en faveur des malheureux esclaves, un chômage d'un ou de deux jours par semaine. Ah ! ce chômage avait été le premier signal de la grande délivrance, et il avait été salué par un de ces soupirs de joie et d'apaisement dont rien ne saurait rendre la douceur. Puis, l'Église avait appliqué la loi du

chômage à tous les petits, à tous les pauvres, à tous les déshérités de ce monde. Un jour d'oasis, un jour d'*alleluia* par semaine! Chants aux lèvres et joie en l'âme, tous les malheureux se paraient d'habits de fête pour célébrer, dans une église étincelante d'or et de mosaïques, la fête de quelque pauvre artisan qui leur montrait le chemin du ciel. C'était apaisant, c'était reposant. Dans tout cela, Voltaire ne voit qu'une chose : la parure exagérée du temple et le temps perdu dans les ateliers ou dans les campagnes. Eh bien! il serait satisfait aujourd'hui. Partout, le dimanche, il verrait des troupeaux d'êtres humains attelés à d'ignobles fardeaux, répandant le blasphème avec la sueur, portant la haine au front et la rage au cœur. C'est en partie son œuvre, à lui, Voltaire. Le jour de Pâques dernier (nous nous en souviendrons toujours) nous sortions d'une messe ouvrière, et venions en effet de voir des ouvriers chrétiens s'approcher, timides et beaux, de la Table eucharistique. Mais à peine étions-nous au dehors qu'un spectacle désolant

nous serra le cœur : personne, dans tout un grand et beau quartier de Paris, personne n'avait pensé à chômer la fête de Pâques. Pas de trêve, pas de repos, pas de halte dans la joie. Travaille, bête brute, travaille encore, travaille toujours. Et, le soir, de retour au logis, n'oublie pas de lire à ta femme et à tes enfants quelques pages du *Dictionnaire philosophique?*

Est-ce encore faire preuve d'un bon sens profond que de s'écrier, au sujet de la confession : « Dans, les pays protestants on se confesse à Dieu et dans les pays catholiques aux hommes. » Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de résumé plus perfide et, disons le mot, plus menteur. Nous avons, catholiques, l'honneur de nous confesser à des hommes qui représentent Dieu, et c'est le pardon de Dieu qu'ils répandent en réalité sur nos têtes, avec le sang de Jésus-Christ. Telle est la doctrine ; et il est bon, il est excellent que des hommes servent ainsi d'intermédiaire à ce pardon : car il est bon et il est excellent que nous soyons humiliés dans notre orgueil. Nous ne

pouvons guère pécher que de deux façons : en nous faisant plus grands que nous ne devons l'être, et l'Aveu expie ce désordre ; ou en descendant au-dessous de nous-mêmes, et la Contrition, qui est une douleur, expie nos voluptés animales. Quant à la Satisfaction, elle répare tout le mal que nous avons pu faire aux autres, et remet toutes choses dans l'état qui est le plus conforme à la justice. Telle est l'admirable économie du sacrement de la Pénitence. Rien n'a jamais paru de plus beau, et Voltaire n'a rien vu de cette beauté profonde. Il est petit, très petit, et sa petitesse a vieilli.

IV

L'étroitesse de vues n'est pas, d'ailleurs, le seul défaut que présente l'œuvre de Voltaire, et il nous est impossible de ne pas flétrir chez lui l'erreur sans ambages et le mensonge sans excuse. Les preuves ne sont, hélas ! que trop abondantes, et il ne sera pas superflu,

encore ici, de citer quelques exemples pour l'édification de tant d'ignorants et de demi-savants... Voltaire, qui s'est pris de haine personnelle contre la divinité du Christ, l'attaque avec toutes les armes, *per fas et nefas* : « Saint Paul, dit-il notamment, ne regarde pas Jésus-Christ comme Dieu et ne l'appelle jamais de ce nom. » Le pauvre ouvrier, qui lira cette affirmation audacieuse, se dira fort naturellement : « C'est imprimé ; donc, c'est vrai », et classera désormais l'apôtre des nations parmi les adversaires de la divinité de Jésus. C'est en vain, d'ailleurs, que nous lui répondrons par vingt textes accumulés : on ne leslira point, et le mensonge suivra victorieusement son chemin. Voltaire, cependant, n'avait-il pas lu les Épîtres de saint Paul, et son regard n'avait-il pas été frappé par ces magnifiques paroles de l'Épître aux Romains, qui s'appliquent uniquement au Christ : *Qui est super omnia* DEUS *benedictus in sæcula*. Dans les *Actes des Apôtres*, dans ce livre plusieurs fois admirable, Voltaire n'avait-il pas entendu saint

Paul, parlant avec sa parole enflammée devant les premiers fidèles, leur tenir cet énergique langage : *Spiritus Sanctus posuit episcopos regere ecclesiam* DEI *quam acquisivit sanguine* SUO ? O magnifique *suo*, et dont les rationalistes ont en vain essayé d'atténuer la portée ! Voltaire ne l'avait donc pas lu, et il ne se souvenait donc pas de cet incomparable passage de l'Épître aux Philippiens : *Jesus Christus, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem* DEO. Voilà la troisième fois que ce mot « Dieu » frappe délicieusement mon oreille; voilà la troisième fois qu'il donne à Voltaire un insolent démenti. Plus loin, saint Paul salue le Christ de cette appellation qui équivaut à une affirmation de sa divinité : *Dominus omnium*. Qu'il l'ait nommé *Filius Dei*, c'est ce qu'il est trop difficile de nier; mais ce qu'il est impossible d'écarter, ce qui vous serre Voltaire à la gorge, ce sont les premiers mots de l'*Epître aux Hébreux* (j'adopte ici à dessein les attributions et les données de l'oxegèse catholique), c'est

ce divin exorde où saint Paul dit du Christ : *Per quem Deus fecit sæcula*, et où il le nomme *splendor gloriæ et figura substantiæ ejus portansque omnia verbo virtutis suæ*. Voilà des textes, n'est-il pas vrai, et des arguments avec lesquels il faut compter. Eh bien ! soyez assurés que le mot de Voltaire : « Saint Paul n'appelle JAMAIS Jésus-Christ du nom de Dieu », que cette abominable calomnie continuera à circuler et à emporter la croyance universelle. Le mensonge se rit de nous ; le mensonge est vainqueur. Tout ce que nous aimons est à terre.

C'est par milliers que l'on pourrait relever, dans l'œuvre de Voltaire, ces affirmations mensongères ou erronées. Quelle audace n'a-t-il pas fallu pour écrire « que Jésus n'enseigna jamais aucun dogme métaphysique et qu'il n'a jamais dit: « Je suis consubstantiel ? » La plaisanterie roule ici sur le mot « consubstantiel » que Jésus-Christ, en effet, n'a jamais prononcé. Mais comme le divin Sauveur a dit à plus d'une reprise : « Mon père et moi, nous sommes *un*, »

la plaisanterie perd de son sel, et nous nous trouvons simplement en face d'un mensonge. Ailleurs, cet adversaire intime du Pentateuque, Voltaire, observe cauteleusement que les Démons ne figurent pas dans ces cinq livres. Par malheur, il oublie qu'il a lui-même écrit en un autre endroit de ses libelles : « Le serpent qui tente Ève a été reconnu pour le Diable. » Il aurait pu également, touchant la croyance antique au Démon, citer le livre de Job où Satan apparaît dans toute l'infamie de sa fausse gloire. A-t-il encore, a-t-il vraiment pu croire « qu'il n'y a pas eu de messe dans les premiers siècles », quand il lui était si facile de lire la démonstration mathématique de la thèse contraire dans l'admirable livre de l'abbé Renaudot sur les liturgies orientales ? Les liturgies apostoliques n'ont été *écrites* qu'après le triomphe de l'Église ; mais il est prouvé qu'elles existaient *oralement* depuis l'antiquité la plus reculée : les preuves abondent et surabondent. Élève des jésuites, Voltaire devait connaître les « Lettres édifiantes » et, àtout le moins, l'his-

toire abrégée de nos Missions ; il savait, à n'en pas douter, que le sang de nos missionnaires avait partout coulé comme l'eau. Il le savait, et cependant il ne craint pas de mettre ces mots infâmes sur les lèvres d'un missionnaire : « Épargnez-nous le bonheur du martyre. » Que dire de cette prétendue bulle d'Urbain VIII qui, suivant Voltaire, « donne la permission de manger gras pendant tout le carême ET ABSOUT DE TOUT CRIME, excepté de celui d'hérésie. » Ici les sottises se heurtent aux sottises, et il n'est pas d'écolier qui ne hausse les épaules. Un enfant de dix ans sait fort bien qu'on ne saurait être absous d'aucun crime sans l'intervention des sacrements, sans la confession, sans l'absolution du prêtre. Mais il importe peu : le mensonge est lancé dans le monde, il y triomphe, il y règne, et en vain que nous demanderons à voir le texte, le texte même de cette bulle indignement imaginaire ou plus indignement falsifiée.

Le mensonge et l'étroitesse sont trop souvent les signes auxquels on reconnaît la phi-

losophie de Voltaire ; mais il en faut bien venir à cette plaisanterie qui en est le condiment. Comment m'y prendrais-je bien pour avouer que cet esprit n'est pas toujours du meilleur goût, et que la finesse, oui, la finesse, lui fait trop souvent défaut ? Je lis un « Dialogue sur la vertu entre un honnête homme et un excrément de théologie. » Ce dernier est appelé tout court : « L'Excrément. » Trouvez-vous cette pointe délicate ? La grande, et salutaire loi de l'abstinence, cette loi qui est de tous les temps et qu'on constate chez tous les peuples, est-elle véritablement battue en brèche par cet autre mot que tous les commis-voyageurs répètent avec un sourire fin : « Quelle étrange aversion les évêques ont-ils pour les omelettes? » Ailleurs, Voltaire oublie le vieux proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien, » et s'en prend certain jour à ce grand, à cet immense saint Jérôme, dont la parole a réchauffé le monde. Et que lui reproche-t-il ? De n'avoir dirigé que des femmes. Car ajoute-t-il, « les hommes ont pour cela trop de

barbe au menton. » Plaisanterie forcée et médiocre. Il convient d'ajouter que cet homme d'esprit se répète, et que toutes ses finesses pourraient être ramenées à un certain nombre, assez restreint, de procédés presque mécaniques. Que de fois ne trouve-t-on pas dans son œuvre l'emploi de ce mode de raillerie : « Tous les Conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes. » C'est le cliché n° 1. En voici un autre : « Il est impossible que les intrigues pénètrent jamais dans un Concile. » C'est le cliché n° 2. Il y en a ainsi une vingtaine, peut-être, qu'il ne serait pas difficile de classer scientifiquement. Je ne voudrais pas cependant aller dans cette voie plus loin que l'impartialité ne l'exige, et conviens que souvent, très souvent même et presque à toutes les pages de son œuvre immense, Voltaire est fin, spirituel, pétillant de malice et étincelant de verve. Si cette gloire lui suffit, qu'il s'en contente. J'en sais une autre, cependant, que je préfère pour lui et dont je ne veux pas me taire : c'est d'avoir mis parfois tant

d'esprit au service d'idées généreuses et vraiment humaines. Un chrétien doit être assez loyal pour lui reconnaître un aussi rare mérite, et je ne fais, en le publiant, que remplir un devoir.

Il est un dernier reproche que je lui veux faire et qui va surprendre tous ses admirateurs et quelques-uns de ses adversaires. Voltaire n'a pas eu le sens pratique. Il n'a point possédé, en histoire, la notion vraie de la réalité des choses, et c'est ce qui se traduit surtout dans ses attaques contre la Bible. Il ne part pas de cette vérité « que la Bible n'a pas été écrite pour Dieu, mais pour l'homme. » Eh! Dieu n'en avait pas besoin. Sa Bible à lui et pour lui se résume en cette parole éternellement lancée dans le plus profond de sa béatitude : « Je suis. » La Bible de Dieu, c'est son Verbe, lequel est son discours intérieur et sa pensée profonde. Mais notre Bible à nous a été écrite pour nous. Elle a été écrite pour remédier à un certain état de l'humanité tombée, pour guérir telle ou telle maladie de

l'humanité déchue. C'est, comme on l'a dit, le traitement de l'homme malade. S'agit-il, par exemple, de donner, en un certain moment de l'histoire, une idée humble de sa propre nature à l'homme qui s'enorgueillit outre mesure? L'*Ecclésiaste* est écrit. Faut-il, au contraire, communiquer à ce même homme une notion anticipée de l'amour ardent que l'âme un jour ressentira pour son Dieu, et esquisser par avance toute la mystique catholique ? La parole est donnée à l'auteur du *Cantique des cantiques*. Parmi les versets de la Bible, il n'en est pas un seul qui ne soit entré, comme une pierre utile, dans les fondations de l'Église et qui n'ait ainsi contribué à la formation nécessaire et lente de cette société de Dieu avec les hommes. C'est ce dont Voltaire ne tient aucun compte, et il ne semble pas admettre davantage que Dieu, souverain inspirateur des Livres saints, ait laissé aux écrivains sacrés la liberté de leur style. Surtout, il paraît ignorer que la Bible n'est pas un catéchisme destiné à renfermer l'exposition complète de TOUTES les vérités. Il y a de ces vérités,

en effet, qui étaient alors restées dans la tradition, et d'autres dans la raison. La Bible en offre d'autres que la raison n'aurait jamais pu découvrir; mais elle est surtout destinée à faire avancer sûrement, d'étape en étape, la misérable humanité depuis l'Eden perdu jusqu'à l'Eden retrouvé. Les moyens qu'emploie Dieu peuvent sembler rudes, mais ils ne le sont qu'en apparence, et un petit esprit comme Voltaire pouvait seul s'y tromper.

Ce manque de sens pratique — et le sens pratique n'est qu'une forme du bon sens, — on le constate partout dans le *Dictionnaire philosophique*. Voltaire s'y plaint notamment des cérémonies matérielles du baptême : cette eau l'agace. Il va même jusqu'à répéter ces méchants petits vers : « C'est une drôle de maxime — Qu'une lessive efface un crime. » Mais enfin nous sommes des hommes ; mais enfin nous avons un corps qui est en rapport direct avec la nature ; mais enfin il est nécessaire que les législateurs ne s'occupent pas que de notre âme. La nature essentielle de l'homme consiste

à être le trait d'union vivant entre la matière et l'esprit : donc, il faut que chez nous l'élément-matière reçoive quelque satisfaction. De là ces signes visibles qu'on appelle les Sacrements. Par eux, d'ailleurs, tout le monde matériel reçoit une fonction auguste et divine : l'eau, le sel, l'huile, les parfums, le froment et le vin sont ainsi appelés à la gloire d'un symbolisme très élevé, et même à quelque chose de plus réel. Toute la nature sert à glorifier l'homme qui glorifie Dieu. Nous voilà bien loin de la lessive de Voltaire, et plus loin encore de cet affreux rire qui n'a jamais été qu'un ricanement.

Les sophistes ne manquent guère à nous faire observer que la définition de la vertu par Voltaire est supérieure à celle qu'en ont pu donner tous nos théologiens. Nous la connaissons, cette thèse de Voltaire et de son école : « Il faut faire le bien sans espoir d'une récompense céleste. » En d'autres termes : « Il y a deux choses qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, Dieu et la vertu. » C'est là de la fausse

élévation, et c'est encore pécher par manque de sens pratique. On peut affirmer que des millions et des millions de crimes ont été évités par la crainte de l'enfer, et l'espoir du ciel a produit un très grand nombre d'actes qui ont été d'un poids décisif pour le véritable progrès de l'humanité. C'est une loi de l'ordre naturel, une loi éternelle et imprescriptible, que le bien mérite une récompense et le mal un châtiment. On n'efface pas les axiomes, et l'on ne pourra jamais effacer celui-là; mais il en est un autre que Voltaire a également méconnu : c'est que l'homme est un être qui a soif de bonheur. Comment! nous sommes ici-bas accablés par tous les maux; nous avons à subir les maladies qui rongent notre corps, les passions qui ravagent notre âme, les larmes qui brûlent nos yeux; nous nous traînons en gémissant sur la route des tombeaux; l'amitié nous trahit, la pitié nous abandonne ; les tentations nous oppressent; nous tombons en des abîmes que nous n'avions pas vus; nous voulons nous relever, et nous tombons encore; nous avons les

mains et les pieds déchirés par les ronces du chemin; l'angoisse est dans notre âme et la fièvre bat notre sang; tout ce que nous avons aimé s'écroule et disparaît; nous souffrons, nous pleurons, nous mourons... Et voilà que cet affreux sophiste nous refuse la consolation suprême de la récompense céleste. Voilà qu'il dit à tous les misérables de la terre, à ces paysans, à ces ouvriers, à ces maudits qui ont été si rudement éprouvés durant toute leur vie : « Aimez la vertu pour elle-même. » Ah! le malheureux! Et c'est lui, c'est ce désintéressé qui a écrit *Candide*, la *Pucelle* et tant d'autres livres malsains et troublants, tant d'autres œuvres impies et désespérantes! Il aimait la vertu pour elle-même!!!

VI

Si l'on va au fond, tout au fond du système de Voltaire, il est aisé d'en découvrir toute la dominante. Elle n'est autre que la méconnaissance ou la haine de la souffrance. Tout est là.

Mais c'est surtout la Souffrance volontaire, mais c'est l'Expiation pour soi et l'Expiation pour les autres qui excite sans cesse le détestable rire et la colère de Voltaire.

Il a écrit quelque part certain petit conte que ses amis racontent en se léchant les lèvres. Il s'agit de je ne sais quel fakir ou ermite de l'Orient qui est fort en vogue dans tout son pays, parce qu'il se macère de toutes façons et que notamment il prend soin de s'enfoncer sans cesse des clous dans la chair. Notez, lecteurs, que je gaze l'original. Et voici qu'un très honnête homme vient un jour consulter ce fakir et lui dit sans modestie : « Je remplis tous mes devoirs ; je suis bon fils et bon époux, bon père et bon citoyen. Que faut-il faire de plus pour arriver au ciel? » L'ermite lui répond : « Enfoncez-vous des clous dans le corps. »

Il est assez facile de voir que, par cet apologue, Voltaire a prétendu railler tout le système chrétien de l'Expiation et de la Souffrance. C'est, en fin de compte, tout le résumé de sa philosophie.

Eh bien! malgré ce misérable apologue, la pauvre humanité en larmes demeurera toujours fidèle à ces axiomes chrétiens, plus éblouissants que tant de millions de mondes découverts par les modernes télescopes : « Il faut souffrir pour expier ses fautes ; on peut souffrir pour expier les fautes des autres ; quelqu'un enfin est descendu en terre pour être l'Expiateur universel, et ce quelqu'un, c'est Dieu. » Ce sont là des vérités qui sont fixées au plus profond de notre âme, et le spectacle de Jésus portant sa croix, de Jésus souffrant et mourant pour toute l'humanité, ce spectacle est fait pour satisfaire éternellement notre raison et passionner éternellement notre cœur. L'humanité ne s'y trompera pas : elle considérera Jésus comme son véritable représentant, comme son type éternel, et l'imitation du Christ au Calvaire demeurera le secret de tous les dévouements comme la source de toutes les vertus.

Convient-il, en terminant, d'accorder à Voltaire le bénéfice de quelques circonstances atténuantes ? Nous croyons que, s'il lui est

pardonné quelque chose là-haut, (et nous le souhaitons très vivement) ce sera à cause de ce jansénisme qui avait alors enlaidi et dénaturé toutes les idées chrétiennes. Le jansénisme avait fait de l'Église et du Ciel quelque chose de si étroit, de si repoussant, de si odieux, que Voltaire est peut-être un peu moins inexcusable de s'être pris contre le christianisme d'une haine si injuste et si perfide. La doctrine du très petit nombre des élus circulait presque partout, et le ciel n'était promis qu'à une infime minorité de prédestinés. En dépit de son amour pour les jansénistes, Voltaire a réellement été perdu par eux. Tout se tient dans l'histoire des idées. Sans Voltaire, pas de Révolution ; mais sans les jansénistes, pas de Voltaire.

Telle est notre conclusion à laquelle nous ne voulons pas donner un caractère rigoureux et qui, dans une certaine mesure, demeurera toujours à l'état d'hypothèse. Nous la soumettons, en toute humilité, à tous ceux qui cherchent à découvrir, dès ici-bas, l'enchaînement mystérieux des grands faits de l'histoire.

TABLE DES MATIÈRES

—

Dédicace.		V
I	Pascal.	1
II	Descartes.	17
III	Bossuet	41
IV	Fénelon	89
V	La Bruyère	117
VI	La Rochefoucauld	131
VII	Mme de Sévigné.	157
VIII	Boileau	173
IX	La Fontaine.	191
X	Saint-Simon.	205
XI	Un dernier regard sur le XVIIe siècle : les Livres de raison.	223
XII	Un premier regard sur le XVIIIe siècle : Voltaire.	247

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES.

BINDING

PQ
241
G38

Gautier, Léon
Portraits du XVIIe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 06 13 005 9